



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

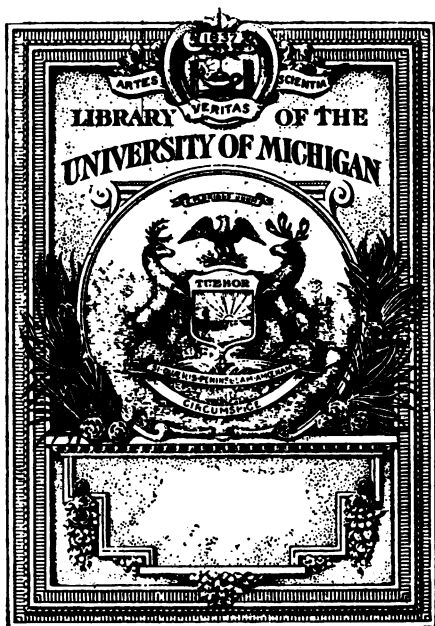
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

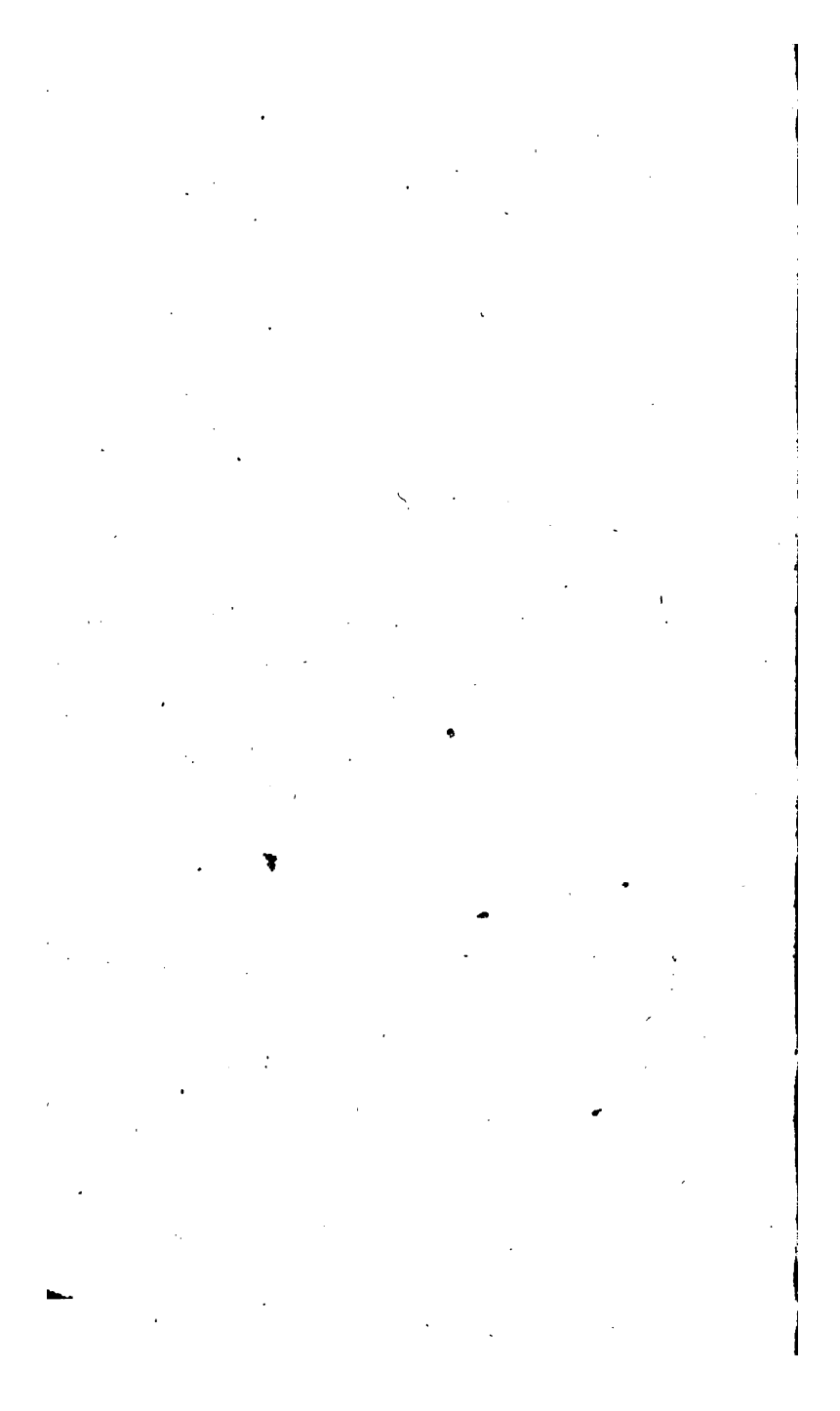
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





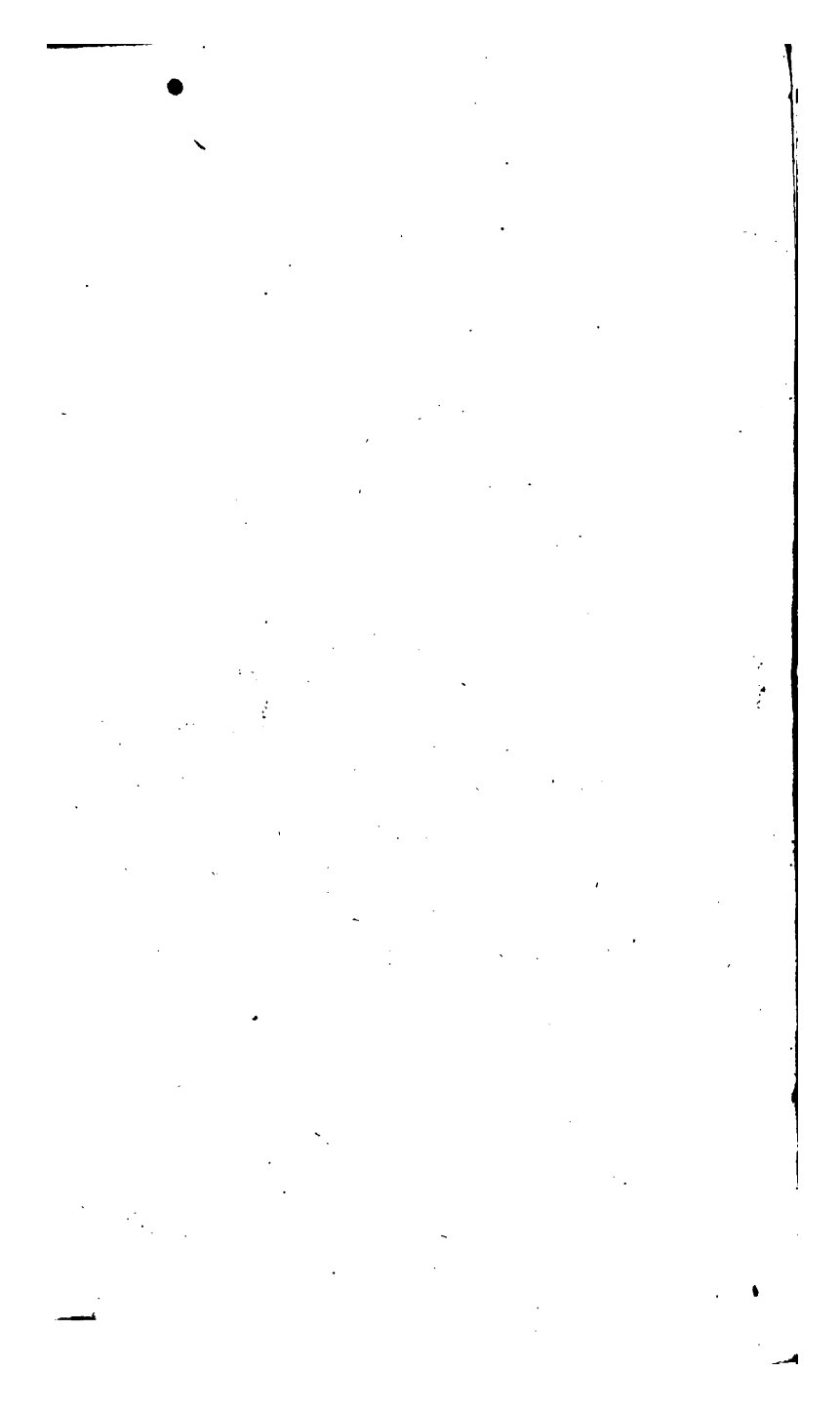


$\dot{L}c$

848

L236,

V. 10



LETTRES

DE MONSIEUR

de la Motte
DE LA MOTTE,

SUIVIES

D'UN RECUEIL DE VERS

DU MESME AUTEUR,

*Pour servir de Supplément à ses
Œuvres.*



M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT.

VOICI un Recueil de Prose & de Vers, que ceux qui connoissent la Littérature Francoise attendent depuis long-temps avec impatience. Ce qui porte le nom d'un des Auteurs qui ont fait le plus d'honneur à notre Nation ne peut manquer d'exciter la curiosité du Public ; mais ce que certainement cette suite de Lettres a de plus intéressant, ce sont celles d'une Princesse si célèbre par son esprit, dans un siècle que l'on peut appeller le siècle du bon goût & du véritable esprit, d'une Princesse à qui tant de Poëtes illustres du Regne de Louis XIV. ont donné les plus grands éloges. C'est elle qui dès sa plus tendre jeunesse a été célébrée par San-
aij

vi *AVERTISSEMENT*

teuil sous le nom de la Nymphe de Chantilly, *Nympha Cantiliaca*. Elle a reçu les hommages de tous les Savants de son tems, & peut-être a-t-on fait plus de Vers pour elle seule que pour tout ce qu'il y a jamais eu de Princesses au monde. On en peut juger par les *Divertissemens de S*** qui n'en font pourtant qu'un léger échantillon. L'Anti-Lucrece a été fait à sa Cour, & c'est en partie à S** que dans ces derniers tems M. de Voltaire a composé la *Rome Sauvée* qu'il lui a dédiée.

Les Lettres que nous publions aujourd'hui justifieront du moins ses éloges que l'on trouve répandus en tant d'endroits, & qui sont tels que sans ce garant la Postérité se seroit crue en droit de s'en défier ; les Lettres de Madame de Maintenon ne laissent-elles pas une plus haute idée de son esprit, que celles de M. Racine qui en

AVERTISSEMENT. v

parle si avantageusement ? Les louanges données à la faveur sont toujours suspectes. On a été surpris de voir une jeune personne éclipser par les graces & le naturel de son style, un Auteur depuis long-tems consommé dans l'art d'écrire. L'Ecoliere en sçavoit plus que le Maître. Scarron est obligé de faire de grands efforts pour paroître avoir de l'esprit. Mlle d'Aubigné ne prend pas même la peine de le chercher ; elle le trouve au bout de sa plume ; tant la nature est au-dessus de l'Art. Madame de Sévigné a eu le même avantage sur le célèbre Buffy qui passoit sa vie à composer des Lettres. Il s'en trouve dans ce Recueil quelques-unes de Madame de Lambert, où règne un style pur quoique facile , & élégant sans rien avoir d'affecté. Il en faut convenir de bonne foi , en ce genre les femmes l'emportent sur les

vj **AVERTISSEMENT**

hommes. Celles qui ont de l'esprit écrivent d'ordinaire avec un naturel, une vivacité & des graces qu'on chercheroit inutilement dans les Auteurs qui se font le plus appliqués au style épistolaire; les Lettres Péruviennes en font une nouvelle preuve. Je n'entreprendrai point de faire ici le parallèle de celles qui composent ce Recueil. Le Lecteur, sans qu'on prévienne son jugement, saura rendre justice au mérite des unes & des autres. Cependant, quelque intéressantes qu'elles puissent être pour la postérité, toujours avide de connoître ceux qui ont fait un grand bruit dans leur tems, peut-être en seroit-elle privée sans le hazard qui en a fait tomber entre les mains du Libraire, une copie qui vient de cette même Demoiselle de L** dont il y est parlé, & qui depuis sous le nom de Madame de S** , a fait par son esprit un

AVERTISSEMENT. vij
des principaux ornemens de la
Cour de S**. Il seroit heureux
pour le Public que quelque ha-
zard pareil empêchât de périr
quelques Comédies de cette Da-
me qui ont également plû aux
gens du monde & aux gens de
Lettres qui ont le plus de goût.

Le Lecteur ne peut manquer
de voir avec plaisir une Princesse,
qui au milieu des dissipations du
jêu & des fêres, propose une es-
pece de cartel d'esprit à toute une
Société qui en faisoit profession.
L'Assemblée ne choisit en quel-
que façon M. de la Motte pour
son Chevalier, que parce qu'elle
savoit combien il étoit digne de
cet honneur ; le combat dura as-
sez de tems pour que chacun y
pût éprouver ses forces : c'est au
Lecteur, je le répète, à juger à
qui la palme en est dûe. D'un &
d'autre côté il ne pouvoit y avoir
que de la gloire à la disputer. C'é-

viii **AVERTISSEMENT.**

toit la palme de l'esprit, & la Princesse & l'Académicien avoient tous deux à cet égard la plus haute réputation.

On ne doit pas être surpris que M. de la Motte qui avoit été galant jusques dans sa dispute avec Madame Dacier, dont il avoit été si maltraité, le devienne dans un combat d'esprit avec une Princesse, dont la politesse & les graces ont fait, tant qu'elle a vécu, régner à S** cette galanterie fine & spirituelle qu'elle avoit puisée elle-même à la Cour de Louis XIV. Voiture avoit autrefois donné les premiers modeles de cet élégant badinage : il semble qu'en l'imitant M. de la Motte avoit entrepris de faire revivre ces amusemens si communs à l'Hôtel de Rambouillet, où l'esprit ne brilloit jamais tant que lorsqu'il s'exerçoit à peindre des passions qui n'avoient rien de réel que le respect.

AVERTISSEMENT. ix

Dans les Vers, où l'imagination a plus d'avantage, M. de la Motte s'est donné plus de licence ; si on la lui a pardonnée de son vivant, il y auroit aujourd'hui trop de sévérité à lui en faire un crime. Que l'on songe à son âge & à ses infirmités, on ne le trouvera que trop innocent. Un homme aveugle, impotent & continuellement tourmenté des douleurs de la goutte, avoit beau faire le galant, il ne pouvoit être suspect. Au milieu de ces souffrances, il faut que l'ame qui est logée dans un pareil corps ait beaucoup de courage pour conserver ce calme dans lequel elle se livre à des idées Platoniques, & que l'esprit même soit bien tranquille pour trouver l'art de les exprimer si heureusement. Scarron avoit pris la qualité de Malade de la Reine : imagination bizarre, & qui se sentoît du burlesque de ses Ecrits. M. de la

x **AVERTISSEMENT**

Motte qui n'étoit guères moins infirme , & qui au milieu de ses infirmités avoit conservé une gaieté encore plus aimable , préfera de prendre le titre de Berger d'une Princesse , titre dont avant lui, & à l'âge de 80 ans , M. le Marquis de S** A*** (a) s'étoit honoré. Après tout , que sont ces Vers ? que de purs jeux d'esprit qui ont fait l'amusement d'une Cour où il y en avoit beaucoup ! Un des privilèges de la Poësie est de traiter familièrement avec les Dieux. Comme elle a le droit d'élever la simple Bergere à la dignité de Princesse , elle peut aussi sans dégrader la Princesse , lui offrir les

(a) C'est lui qui à cet âge , & pour cette même Princesse , a fait ce Madrigal que l'on peut regarder comme un des plus ingénieux que nous ayons dans notre Langue

La Divinité qui s'amuse.

Avouloir aujourd'hui pénétrer mon secret ,

Si j'étois Apollon ne seroit pas ma Muse ,

Elle seroit Thésis , & le jour feroit.

AVERTISSEMENT. xj

Hommages d'un Berger. A S**
tout respiroit la Bergerie ; les
Rois même n'ont pas dédaigné
d'y prendre la Houlette.

Ceux qui s'amuseront à lire ce
Recueil, pourront avec plus de
justice renouveler un reproche
auquel M. de la Motte n'a que
trop donné lieu, c'est que si l'on
trouve de l'esprit, de l'agrément,
du badinage, quelquefois même
du sentiment dans ses Vers, on
n'y trouve pas assez de Poësie ;
c'est ce qu'on aura le plus de peine
à lui pardonner. Il y en a plu-
sieurs dans ce Recueil qui ne dif-
ferent de la Prose que par la rime ,
& la Prose la mieux rimée ne
peut être le langage des Dieux.
On ne tient pas compte de l'es-
prit, lorsque l'on est à tout mo-
ment révolté par des négligences,
M. de la Motte se fioit trop au-
sien : sa facilité naturelle étoit la
cause de son erreur. Les bons

xij **AVERTISSEMENT.**

Vers ne se font qu'avec peine. Les plus riches dons de la nature ont encore besoin de l'art & du travail pour produire leur effet. Le Diamant n'a pas tout son éclat en sortant de la Mine. Cependant comme ces petites Pièces sont avant de badinages nés de l'instant, & que l'Auteur ne destinoit pas au grand jour de l'impression, elles ont plus de droit que ses autres Ouvrages à l'indulgence du Lecteur. C'est de tout tems que l'on s'est fait un devoir de recueillir tout ce qui nous reste des Hommes célèbres. D'ailleurs n'est-il pas naturel de s'imaginer que ce qui a amusé la Cour de S** & l'Hôtel de Lambert n'est pas tout-à-fait indigne du Public. Ces Sociétés illustres étoient des especes d'Académies à qui il n'en manquoit que le titre : celles-ci même avoient sur les autres un avantage, c'est qu'on y voyoit prési-

AVERTISSEMENT xiii

der celui des deux Sexes à qui la nature a donné les graces , & peut-être une supériorité de finesse & de goût en partage. Ceux de nos Auteurs dont les Ecrits sont marqués à ce coin ne peuvent disconvenir qu'ils n'en ayent toute l'obligation à ce commerce du monde qui réunit ce que les deux Sexes ont de plus poli. En peut-on choisir un exemple plus frappant que M. de la Motte? Les cercles de Paris avoient été sa principale école , & n'ont sûrement pas formé un plus grand maître pour la politesse, l'élégance, & la légèreté du style; celui que Mme Dacier s'est fait dans son cabinet ne tient que trop de la pesanteur des Commentateurs d'Homere, dont elle s'est toute sa vie occupée.

Dans aucun des Ouvrages de M. de la Motte on ne sent mieux la supériorité de sa Prose sur ses

xiv *AVERTISSEMENT.*

Vers : s'il n'eût consulté que sa gloire , il est certain qu'il eût mieux fait de s'en tenir à ses Lettres. Aussi voit-on qu'il a cherché longtems à se défendre des agaceries qu'on lui faisoit pour obtenir de lui quelques fleurs du Parnasse. La Princesse faisoit gloire de les aimer , & prisoit extrêmement celles que l'on cueilloit express pour elle : elle se plaisoit à en respirer le parfum & ne craignoit pas qu'on s'en aperçût. Pourquoi s'étonner que les Dieux aiment l'encens ? C'est leur aliment naturel. Les plus simples mortels qui n'y ont pas le même droit, n'ont-ils pas le même foible ? Nous nous aimons trop pour n'aimer pas qu'on nous loue. Grands ou petits ne faisons que des choses louables , & l'on nous pardonnera aisément d'aimer la louange. C'est le cas où se trouvoit cette illustre Princesse, aussi connoissoit-elle

AVERTISSEMENT. xv.

tous ses avantages ; elle convertissoit presque toujours les offrandes en tributs. A cet égard elle exerçoit sur quiconque avoit l'honneur de l'aprocher avec quelque talent une sorte de tyrannie dont pourtant il eût été ridicule de se plaindre , puisqu'on ne pouvoit rien faire pour elle qu'elle ne le fentît, & quelle ne le fit valoir bien au-delà de son prix , & cela avec des grâces qui n'avoient été données qu'à elle. Ce qui fait qu'elle a été chantée par tous les Poëtes de son tems. Un de ceux qui a sçu le mieux toucher la Lyre d'Anacréon * doit au dessein de lui plaire ce que sa Muse a produit de plus galant & de plus ingénieux. Une Princesse qui savoit si bien animer & exciter le génie , faisoit une faveur à ceux dont elle daignoit exercer les talents. Rien, ce me semble, ne la

Mr le P. H. ;

xvj *AVERTISSEMENT.*

peint mieux que le fait que je vais rapporter : dans ses dernières années que sa santé étoit altérée, un jour qu'elle se sentoît plus mal qu'à l'ordinaire, elle dit à quelqu'un de sa cour : *Vous devriez bien faire des Vers pour moi, je ne connois que ce remede qui me puisse guérir.* Peut-être disoit-elle plus vrai qu'elle ne le pensoit elle-même. Un Madrigal suffisoit pour suspendre ses douleurs & lui rendre sa gaieté. C'est un remede innocent auquel ceux qui lui étoient attachés avoient souvent recours pour lui inspirer cette douce joie qui met un baume si précieux dans le sang. N'est-il pas heureux que ce qui repaît notre amour propre puisse ainsi contribuer à notre santé ? Une Princesse dont telle étoit la façon de penser, & qui avoit coutume de commander, exige des vers de M. de la Motte, pouvoit-il la refuser ? Avec l'idée

AVERTISSEMENT. xvij
qu'il avoit de ses talens, pou-
voit-il se persuader qu'il étoit de
son intérêt de lui résister?

On fait d'ailleurs que si cet in-
génieux Auteur n'a pas été celui
de son tems qui a le mieux fait des
Vers, il étoit certainement celui
qui les récitoit le mieux. C'est
par-là qu'aux Assemblées de l'Académie Française, il lui est arrivé
si souvent de séduire le Public,
ainsi que ses Confreres, & peut-
être de se faire illusion à lui-mê-
me. L'amour propre n'est que
trop capable de nous jouer de pa-
reils tours. On ne trouvoit à la
lecture de ses Odes ni cette cha-
leur, ni cette harmonie qu'il fa-
voit leur donner en les récitant,
on n'y trouvoit plus que de l'es-
prit. Le Philosophe restoit, mais
le Poëte disparoissoit. Aveugle &
perclus de ses membres, il n'avoit
pas même les avantages du re-
gard & du geste qui animent si

xviii **AVERTISSEMENT.**

puissamment la parole. Ce n'étoit pas non plus par les charmes de sa voix qu'il pouvoit séduire. Il étoit privé de tous ces secours que tant de gens prennent pour l'éloquence même, quoique, pour me servir de l'expression d'un Philosophe de ce siècle, ce ne soit souvent en effet que *le corps qui parle au corps*. Par l'organe de M. de la Motte, c'étoit *l'ame qui parloit à l'ame*. Sa voix n'étoit point agréable, & n'avoit d'autres inflexions que celles que donne l'intelligence; mais une intelligence supérieure & qui ne négligeoit pas les moindres détails. Il savoit avec une adresse merveilleuse adoucir la dureté d'un Vers qui lui étoit échappé, & que par paresse peut-être plus que par entêtement il refusoit de changer. L'Art de faire valoir ses Ouvrages lui en a fait négliger un assurément plus estimable, celui de les corriger;

AVERTISSEMENT. xix.

Art avantageux à tous égards , &
dont le célèbre Auteur de la Hen-
riade a su tirer un si grand parti.

On ne fait jamais bien tant que l'on peut
mieux faire

C'est ce qu'il eût été à souhaiter
pour M. de la Motte qu'il se fût
dit souvent. Dans ce Recueil mê-
me il est un exemple remarqua-
ble de ces défauts qu'il masquoit
si bien par l'adresse de sa pronon-
ciation , le voici.

„ Cet Enfant qui du doigt abattrait un Colosse,
„ Sincere dans ma bouche, en *Ludovise* mient.

Ce dernier Vers, pour ne rien
dire de plus, ne peut manquer d'é-
tonner l'oreille Françoisse la moins
délicate : des gens qui le lui ont
entendu réciter plusieurs fois,
m'ont assuré qu'il trouvoit le
moyen de le faire passer sans qu'on
en fût choqué, & il faut avouer
qu'il est impossible de ne l'être
pas en le lisant. L'intelligence mê-
me s'y trompe ; les deux derniers

xx AVERTISSEMENT.

mots du Vers ne paroissent d'abord qu'un mot composé dont on cherche envain le sens. C'est du compter trop sur sa réputation ou n'en avoir pas assez de soin que de se permettre de pareilles négligences.

On ne fait à présent si le Lecteur ne sera pas surpris du ton que l'on s'est permis dans cette espece de Préface. Ce n'est pas d'ordinaire celui des Editeurs. Ceux des Libraires qui connoissent assez peu le Public pour croire qu'on peut lui en imposer, ont communément à leurs gages, sous le nom de Sçavant, un homme dont le métier est de louer tout ce qu'ils impriment. Profession vile & méprisable, & qui n'a pourtant pas l'odieux de celle qui commence à s'introduire depuis peu dans les Pays étrangers, c'est de donner de nouvelles Editions des Ouvrages des Gens célèbres pour avoir

AVERTISSEMENT xx

occasion de répandre les notes les plus scandaleuses & les traits les plus satyriques contre ceux qui en sont les Auteurs. Il étoit réservé à notre siècle de voir pratiquer dans les Lettres toutes les sortes de brigandages. Les Presses de Hollande & d'Allemagne, d'où sortent tous ces Ecrits de contrebande, ne sont chaque jour qu'infecter la Littérature Française.

Comme ici l'on n'a eu en vue que l'amusement du Public, on n'a point cherché à le surprendre ; on n'a voulu que le mettre au fait de ce qu'on a cru pouvoir y contribuer. Il est une liberté honnête de dire son avis avec les égards dûs à ceux dont on parle, sans laquelle un homme ne mérite pas le titre d'Ecrivain ; on ne croit pas en avoir excédé les bornes, La louange sans flatterie & la critique sans fiel n'ont en elles-mêmes

xxij *AVERTISSEMENT.*

mes rien que d'utile, & le Public ne s'y trompe pas. On ne s'est ici proposé que de rendre justice à l'un des Auteurs les plus distingués du siècle de Louis XIV. & à la Princesse de sa Cour qui a passé pour avoir le plus d'esprit. Dans quel tems plus favorable pouvoient paroître des Lettres qui prouvent que ce n'est pas sans titre qu'elle a joui de cette haute réputation, que dans le moment même où un Prince du même Sang, & qui, comme elle, a toujours aimé, protégé & cultivé les Talens & les Arts qui sont du ressort de l'esprit & du goût, vient de s'acquérir une nouvelle gloire, par l'honneur qu'il fait à l'Académie Française de daigner s'associer à ce Corps composé de ce qu'il y a de plus respectable dans les Lettres. Honneur immortel, qui rejaillit sur la République entière. Qu'il soit permis

AVERTISSEMENT. xxiij

au moindre de ses Membres de mêler sa voix aux acclamations publiques de la France : elles seront bientôt suivies de celles des Etats de l'Europe qui ont le bonheur de connoître le prix des Sciences. C'est de tout tems qu'il a été vrai que les Pays où les Lettres ont été le plus honorées, ont toujours été les mieux policés, & par une suite nécessaire, les plus vertueux & les plus heureux. Ces paradoxes que le goût de la singularité, plus que l'amour de la vérité, fait avancer, ne peuvent en imposer à l'Europe éclairée, & ne l'empêcheront pas de prendre part à un événement si intéressant pour tous ceux qui aiment les Sciences. C'est aux Prêtres des Muses à les célébrer par des Chants dignes du Prince qui a toujours été leur Protecteur. C'est à eux à instituer ce jour glorieux comme un

xxiv **AVERTISSEMENT.**
jour de Fête pour toute la Répub-
lique des Lettres.

O vous, dont aux transports d'une joie unanime;

Le beau feu déjà se ranime.

Instruisez & le Siècle & la Postérité,


Consacrez à jamais au Temple de Mémoire;

Et ceux qui font un choix qui les comble de
gloire,

Et celui qui l'a mérité.



LETTRES



LETTRES

DE MADAME

LA D*. D**.

ET DE MONSIEUR

DE L*. M**

*Pendant que Madame la Duchesse d** étoit à la Ville d** Madame la Marquise de Lambert, à qui elle écrivoit, montra quelques-unes de ses Lettres à Messieurs de la Motte, Fontenelle & autres qui dînoient chez elle, comme ils avoient coutume de faire tous les Mardis, jour auquel elle rassembloit les personnes des plus distinguées par l'esprit & par le sçavoir. Les Lettres de Madame la Duchesse d** furent admirées, & Monsieur de la Motte se distingua dans l'applaudissement gé-*

Supplément A

2

néral qu'elles reçurent. Mademoiselle de Launay, qui étoit chez Madame de Lambert, & qui avoit aussi montré les Lettres que Madame la Duchesse d** lui avoit fait l'honneur de lui écrire, lui rendit compte de ce qui s'étoit passé ; sur quoi elle reçut la réponse qui suit.

*LETTRE de Madame la Duchesse
du** à Mademoiselle DE LAUNAY
de la Ville de ** ce 16 Août 1725.*

COMment, ma chere Launay, on fait lecture de mes Lettres en plein Mardi ! en présence de l'Abbé de Bragelonne ! & c'est Madame de Lambert & vous qui me faites cette trahison ? Encore passe si je n'étois exposée qu'au Mercredi de M. Subtil. Mais la Motte, Fontenelle, l'abbé Mongault, &c, cela me fait trembler. M. de la Motte approuve ma mauvaise prose, tout comme il vous plaira. C'est un effet de sa prévention pour moi. Si j'écrivois comme lui je ne lui aurois pas tant d'obligation de vanter mon style ; mais je ne serois par si honteuse qu'on le mît au

grand jour. Vous me mandez de revenir vite, parce que la peste est à Paris. Cela est tout-à-fait tentant : il est vrai que vous ajoutez que ma présence fera cesser la contagion. Je ne me flatte pas d'être un préservatif, je crains bien plutôt d'augmenter le nombre des pestiférés. Cependant je conviens qu'il ne seroit pas honnête de vouloir rester seule en ce monde, & , en personne qui sçait vivre, je veux montrer que je sçais mourir avec le genre humain, quand il est nécessaire. Vous voyez que, malgré mes frayeurs, je prends courage quand il faut. Je partirai donc le 22. comme je vous l'ai déjà mandé, & je ferai à S** le 31 de ce mois, s'il plaît à la peste de ne pas m'arrêter en chemin. Comme vous êtes la dépositaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirois vous ravir vos droits, si je manquois à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui sont sortis de ma stérile cervelle. Si on les lit à l'assemblée du Mardi, me voilà déshonorée en vers comme en prose. Adieu, ma chère Launay, je mets ma réputation entre vos mains ; soignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le passé.

Aij

Mademoiselle de Launay, loin de se corriger par cette réprimande, n'en eut que plus d'envie de faillir, & porta cette nouvelle Lettre à l'assemblée du Mardi suivant. Après les éloges accoutumés, on fit remarquer à Monsieur de la Motte la distinction avec laquelle il étoit traité, & on lui dit qu'il devoit en faire ses remerciemens lui-même à Madame la Duchesse du il s'en excusa modestement, alléguant son respect & son insuffisance, & enfin la difficulté qu'il y avoit de rien écrire qui pût plaire à une Princesse d'un discernement si juste & d'un goût si délicat, & qui étoit si autorisée par sa manière d'écrire à condamner celle des autres. On tâcha de l'encourager, mais inutilement, jusqu'à ce que Monsieur de Fontenelle lui proposa d'écrire au nom du Mardi, puisqu'il n'avoit pas le courage de le faire en son nom: cela fut généralement approuvé, & Monsieur de la Motte, après avoir encore résisté quelque tems, acquiesça & écrivit une Lettre qui fut envoyée à Madame la Duchesse du** avec une de Madame de Lambert: les voici toutes deux.*

*LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Madame la Duchesse du***

VOici, Madame, le respectable Mardi qui vient rendre hommage à V. A. S. Le grand Fontenelle paré de tous ses talens, également bien avec les Muses sérieuses & badines, dont la réputation se répand partout, Secrétaire & presque Doyen des Académies, est à vos genoux.

L'inflexible La Motte, qui a voulu renverser le culte d'Homere, & qui n'a jamais brûlé un grain d'encens sur son autel, jette des poignées de fleurs sur le vôtre.

Le Mentor d'un grand Prince, qui endoctrine mieux que Minerve, qui a prêté des graces à Cicéron, & qui en est moins le traducteur que le rival, se prosterne devant V. A. S.

L'aimable Abbé de Bragelonne; chéri des Graces & des Muses, tant vanté par vous, est reçu dans le concert de ceux qui célèbrent vos louanges.

L'exact, le mesuré ou plutôt la précision même, enfin le grand géometre M. de Mairan, vient renouveler les

hommages qu'il a déjà en l'honneur de vous rendre. Vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer.

Il étoit bien juste que l'Académie qui vous doit tant, vint à rendre à V. A. S. des remerciemens en forme. La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez, ou quand on parle de vous.

Je vous attens, Madame, avec tout l'empressement que peut inspirer le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, la très-humble & très-obéissante servante.

A Paris le 23 Août 1726.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse du** au
nom du Mardi.*

VOici encore, Madame, un accident de votre voyage & que vous n'aviez pas prévu. C'est la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire au nom du Mardi, de ce Mardi si redoutable, & qui peut se vanter de votre jalousie ; grâce à cet Abbé de Bragelonne, que votre Berger n'a pas encore oublié,

quoiqu'il en dise , & que Madame de Dreuillet n'a pas vû aussi inutilement qu'elle le veut faire croire. Je ne sçais Madame , par quelle caprice ce Mardi , quia sous ses ordres le Secrétaire perpétuel de l'Académie , m'a chargé moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous. Quoi vous , Madame , qui , à ce qu'on nous raconte , passez sans émotion sur le pont de Poissi , vous que n'effrayent ni les canonades , ni les tempêtes de l'Océan , ni même les harangues , vous n'avez pu apprendre sans trembler que Mademoiselle de Launay nous ait lu vos Lettres ? Il le faut avouer , Madame , vous aviez quelque raison de craindre ; il ne vous eût servi de rien d'être Princesse , si vos Lettres n'avoient été charmantes ; vous avez été jugée comme une simple Scudery , & l'exact M. de Mai-
ran nous auroit démontré sans miséricorde que vous n'aviez pas plus d'esprit qu'un autre , si la proposition eût été soutenable. Mais il a fallu se rendre de bonne grace , & convenir que tout Altesse que vous êtes , vous mériteriez bien d'être du Mardi. Vous n'en serez pourtant pas , Madame , & je vous en plains ; voilà ce que c'est que

d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusemens en seront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés; nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelque fois, pour peu qu'ils donnent prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté. Enfin, Madame, on se dédommagera de ne pas vous avoir en personne, par le plaisir de dire ingénument de vous tout ce qu'on en pense, & avec des sentimens plus naïfs que votre présence ne le permettroit. Nous sommes, Madame, avec le plus profond respect, vos très-humbles & très-obéissans serviteurs & servantes. Le Mardi, la Motte secrétaire.

*Madame la Duchesse du** fit une réponse au Mardi, adressée à Monsieur de LA MOTTE, & une à Madame de LAMBERT. Les voici l'une & l'autre.*

LETTRE de Madame la Duchesse du
à Madame de LAMBERT, de
Bisy le 26 Août.**

C'Est à vous que je dois, Madame, la Lettre galante que j'ai reçue de votre aimable Mardi. Trouvez bon que

9
je vous adresse ma réponse pour lui, & que je vous remercie de m'avoir attiré cette gloire. J'espère que cet indulgent Mardi voudra bien ne pas juger à la rigueur le style d'une personne outrée de fatigues, de chaud & de veilles; nous voyageons présentement à la pointe du jour, parce qu'il est impossible de marcher pendant la grande chaleur. Au reste, Madame, je n'ai rien vu de si parfait que la dernière Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire; quoiqu'elle m'accable de douceurs & de louanges, que je ne mérite pas, je ne puis m'empêcher de lui rendre la justice qui lui est due; & la vérité l'emporte sur ma modestie. Nous allons demain à A ** & nous ferons sûrement samedi au soir à S **. Ne pourrais-je pas espérer, Madame, de vous y voir le même jour, ou du moins le lendemain. Ne me faites pas languir, s'il vous plaît; je sens que je ne puis plus me passer de vous voir. Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Madame de St. Aulaire.

La Bergeré de S **.

*LETTRE de Madame la Duchesse du**
au Mardi, adressée à Monsieur
DE LA MOTTE.*

O Mardi respectable ! Mardi imposant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine ! Mardi qui avez servi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des la Motte, des Mairan, des Mongault ! Mardi auquel est introduit l'aimable Abbé de Bragelonne ; & pour dire encore plus, Mardi où préside Madame de Lambert ! Je reçois avec une extrême reconnoissance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmans. Mais il manque encore quelque chose à ma gloire, c'est d'être reçue à votre auguste sénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de Princesse, mais ne pourrois-je pas y être admise en qualité de Bergère ? Ce seroit alors que je pourrois dire que le Mardi est le plus beau jour de ma vie. J'ai grand besoin de ce se-

cours pour apprendre à écrire & à parler ; mais il ne m'est nullement nécessaire pour connoître & chérir le mérite de ceux qui composent vos merveilleuses assemblées.

*Madame la Duchesse du** étant revenue à S** & ayant engagé Madame de Lambert à y passer quelque tems avec elle , lui proposa d'écrire à Monsieur de la Motte pour elle ; elle le fit : il voulut plus , il demanda que Madame la Duchesse du** lui écrivît elle-même : elle eut cette complaisance , d'où s'établit le commerce de Lettres , qui continua entre cette Princesse & Monsieur de la Motte jusqu'à ce qu'elle revint à Paris. Madame de Lambert s'y mêla souvent , & ce sont ces Lettres qui suivent dans l'ordre où elles ont été écrites.*

LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse du**

Vous n'avez écrit qu'au Mardi , Madame , & comme vous nous reprenez notre présidente à S** il n'y avoit point de Mardi pour répondre à

A vj

votre Altesse sérénissime. J'avois pris le parti d'écrire en mon nom, mais j'ai eu quelque scrupule de ma lettre, & je la supprimois. Je me repens aujourd'hui de mon scrupule, & puisqu'il faut absolument avoir l'honneur de vous écrire, voici la lettre dont je vous faisois grace.

En vérité, Madame, vos exclamations font trop d'honneur au Mardi. Nous ne sommes pas si merveilleux que le dit V. A. S. & je ne sçaurois vous voir dans l'erreur, sans me croire obligé de vous détromper. Connoissez donc ce Mardi, Madame, mais ne me decelez pas : si je le trahis, songez, s'il vous plaît, que je ne le trahis que pour vous. Ami jusqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui vous préside, n'avez-vous pas remarqué, Madame, qu'elle ne pense pas comme la plupart du monde : qu'elle traite de frivole ce qui est établi comme important, & qu'elle regarde quelquefois comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole. Ajoutez qu'avec ce prétendu courage d'opinions singulieres, elle a quelquefois la foiblesse de paroître penser comme les autres. Je vous déclare encore qu'elle néglige fort sa réputation.

Vous sçavez, Madame, qu'elle passe pour penser hautement, & s'exprimer toujours de même : Eh bien ! Madame, je vous jure qu'elle ose dire quelquefois des choses fort simples & toujours fort simplement les plus relevées. Je ne vous dis rien de sa duperie inexorable dans le commerce du monde ; elle y met du sentiment, de l'amitié, de la bonne foi. Est-ce là connoître les hommes ? Et quand on y est attrapé, n'a-t-on pas ce qu'on mérite ?

A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne ferez point étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire. C'est un homme qui a mis le goût en principes, & qui, en conséquence, demeurera froid où les Athéniens étouffoient de rire, & où les Romains se récrioient d'admiration. Vous sçavez d'ailleurs, Madame, qu'il a prétendu effacer ces grands maîtres dans tous les genres ; car pourquoi ne lui supposerions-nous pas les intentions les plus mauvaises ? C'est la bonne façon de deviner les hommes. Badinage, galanterie, sentimens, philosophie, géométrie même ; il a voulu briller en tout, & prouver par son exemple qu'il n'y a point de talens inaliabes. Mais à propos de

géometrie, il faut tout vous dire ; il vient de faire un livre si subtil & si rêvé, que s'il perd son manuscrit de vûe un mois seulement, il ne s'entend plus lui-même. Pauvre tête qui ne tient rien !

Il faut trancher le mot sur M. de Mairan ; c'est une exactitude, une précision tyrannique, & qui ne vous fait pas grace de la moindre inconséquence : il ne se fera pas scrupule de démontrer aux gens qu'ils ont tort, pourvû qu'il le fasse bien poliment, comme s'il ignoroit qu'en matiere d'amour propre le fond emporte la forme.

L'Abbé Mongault est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étoient faites que pour aimer & pour plaire : il leur abandonne tant qu'il leur plaît l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux. Je crois, Dieu me pardonne, tant sa prévention est grande, qu'il seroit quelque tems à vous rendre justice.

Madame de St Aulaire ne sçait ce que c'est que dispute ni contradiction. Quelle ressource pour un Mardi ! Elle ne met de chaleur qu'à deux choses ; à soutenir que les femmes sont plus raisonnables que nous, & ce qui ne s'ac-

corde pas trop avec cela ; que M. de Fontenelle a toujours raison.

Je ne vous dis rien de Mademoiselle de Launay, vous la connoissez ; mais vous voyez bien, Madame que de ce Mardi tant vanté , il n'y a que moi qui vaille quelque chose. Comme j'ai l'honneur d'être connu de vous, ce n'est pas la peine de faire le modeste. Mais quoi, Madame, suffirois-je pour vous faire passer par dessus tout le reste ? Si pourtant il en étoit ainsi, & que vous ne fussiez point allarmée de tout ce que je viens de vous dire, je ménagerois votre affaire le mieux qu'il me seroit possible. Je crois qu'on vous admettroit volontiers en qualité de Bergere ; quoiqu'en vérité, Madame, ce soit une vraie duperie que ce détour. Qu'en arriveroit-il, Madame ? Sous ce nom de Bergere, vous n'en seriez que plus charmante ; nous n'en serions que plus sensibles, & nous n'en serions que plus timides à le dire. Quoique vous fassiez, Madame, il n'y aura jamais de nos sentimens que le respect qui soit bien à son aise avec vous. C'est avec ce sentiment très-profond dans mon cœur que je suis, Madame,

De votre Altesse sérénissime,

Le très-humble, &c.

J'ai eu mes raisons, Madame, pour ne vous rien dire de l'Abbé de Bragelonne. Comme vous dites que votre Berger l'a oublié, & que je me doute qu'il voit vos Lettres, je n'ai pas voulu, par délicatesse pour vous, lui en réveiller la moindre idée.

*LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Monsieur DE LA MOTTE
à S** le 20 Septembre 1726.*

QUoi ! Un style figuré, de l'ironie pour des Bergeres ! Vous n'y songez pas, Monsieur ; je suis devenue si simple, que j'aurois pris vos louanges pour des injures, si S. A. S. par sa bonté, la plus aimable de ses qualités, ne m'avoit détrompée. Vous voyez bien qu'il nous faut des louanges moins fines & plus développées. Votre Lettre nous a procuré une dissertation charmante sur le goût. L'esprit de la Princesse sort quelquefois des regles de la Bergerie, & rentre dans ses droits de finesse & de délicatesse ; & sur ce que quelqu'un n'entendoit pas bien ce que vous avez dit de M. de Fontenelle qu'il

avoit mis le goût en principes, S. A. S. a bien voulu nous le mettre au net. Le goût qui tient aux arts, nous a-t'elle dit, & qui en fait la perfection, peut être mis en principes, parce qu'il se forme sur l'expérience; mais pour le goût qui tient aux sensations & aux sentimens, & qui vient de la disposition des organes, il est purement machinal & ne peut être réduit à des principes, étant indépendant de tout raisonnement: il n'en est pas de même de l'intelligence. Quand on conviendra de mes principes, on conviendra de mes conséquences. Je puis donc espérer de soumettre à mon avis une personne intelligente; je n'ai pas la même autorité sur les sentimens, & ne puis me flatter d'amener une personne sensible à mon goût, ni elle de m'inspirer le sien; je n'ai point de liens pour l'attirer à moi; je n'ai point de route pour aller à elle; rien ne se tient dans les goûts, ils sont uniquement dans la dépendance & dans la disposition des organes. Suivant ces regles l'amour s'inspire & ne se mérite point. Cela n'est-il pas conséquent, Monsieur? Vraiment elle nous en dit bien d'autres.

Je conviendrai toujours de tous les talens de M. de Fontenelle; mais

croyez-vous nous étonner ? Nous avons
 ici de quoi faire contre. A propos ,
 Monsieur , il y a longtems que je dois
 une vengeance à notre sexe contre vous
 autres Sçavans. Ce sera la Princesse qui
 servira à ma vengeance. A peine nous
 passez-vous un peu d'imagination &
 quelque lueur d'esprit. Je vais vous
 montrer une Princesse qui réunit en
 elle tous les talens, esprit profond,
 géométrique & conséquent, esprit fin,
 délicat, lumineux avec tous les char-
 mes de l'imagination ; une poésie ai-
 mable, de l'entousiasme, cela pourra
 mortifier l'orgueil lyrique : enfin je
 vous présente en réalité ce que S^r Evre-
 mont ne nous a donné qu'en idée. Vous
 sçavez que quand il a voulu nous don-
 ner un modèle de perfection, il l'a
 plutôt placé sur une femme que sur
 un homme , & il en rend raison. J'ai
 cru, dit-il, plus aisé de trouver dans
 les femmes la solidité des hommes,
 que dans les hommes les agrémens des
 femmes. Voilà une grande autorité
 pour nous. Vous croyez que son Altesse
 ne viendra pas à nos Mardis ? Elle y
 viendra, Monsieur, pour notre gloire
 & à votre confusion : mais que devien-
 drez-vous , quand vous verrez une Prin-

celle dont la dignité du rang a passé jusqu'au caractère : & qui ne fait jamais sentir sa supériorité, ce qui fait qu'on la lui pardonne : Quand vous joindrez à cela les graces de la Bergere, ses conversations fines & legeres, cette joie qui anime tout, cet enjouement qui n'écarte point le serieux, que deviendra votre respect ? Sera-t'il toujours bien à son aise ? Enfin quand j'aurai satisfait mon amour propre par ma vengeance, je vous en aimerai quatre fois davantage. En attendant, Monsieur, je vous honore & je vous aime assez raisonnablement.

*LETTRE de Madame la Duchesse du**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point. Je crois qu'il est bon que je prenne cette précaution, de crainte que vous ne vous y trompiez, & que vous ne preniez ceci pour une réponse. Voici la raison qui m'empêche de vous écrire. Madame de Lambert vous fait un portrait de moi, auquel je suis bien aise que

vous croyiez que je ressemble ; ainsi je dois prendre le parti de me taire & de la laisser parler. Je ne vous dirai donc point que pour la première fois de sa vie, Madame de Lambert s'est trompée ; qu'elle a fait un portrait purement idéal, qui n'a aucune réalité , & qui est à peu près comme le monde intelligible du Pere Malebranche ; qu'elle m'a peinte comme elle voudroit que je fusses , & non comme je suis en effet ; que lorsqu'elle vous reproche d'avoir employé avec elle l'ironie, elle se venge en se servant avec vous de l'hyperbole la plus outrée ; qu'elle prouve bien que le goût ne peut être réduit en principes, puisque le sien la trompe si fort & lui fait voir les choses si différentes de ce qu'elles sont ! Je ne vous dis rien de tout cela ; au contraire je vous prie de croire tout ce que Madame de Lambert vous dit de moi. Certainement je ne vous désabuserai pas, ou du moins ce sera le plus tard que je pourrai. Je vais avoir grand soin de me cacher à tous les beaux esprits qui ne me connoissent pas encore ; & loin de demander d'être reçue parmi vous, je me garderai bien d'en y produire, pour l'honneur de Madame de Lambert &

pour le mien. Je ne sçais si je dois lui sçavoir tant de gré de ce qu'elle dit de moi. Il est vrai que j'en dois être très-flattée ; mais d'un autre côté, elle me met dans l'impossibilité de vanter son discernement, sa justesse d'esprit, sa façon d'écrire, & tant d'autres talens qu'autrefois je pouvois louer tout à mon aise ; elle me force à renoncer au commerce de tant de gens de mérite qui composent les assemblées ; elle me réduit à ne pouvoir ni écrire, ni parler ; en un mot, en me voulant rendre une personne universelle, il se trouve qu'elle m'anéantit. Cependant je ne puis me résoudre à me priver de vos Lettres. Ecrivez-moi, Monsieur, & Madame de Lambert répondra.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse du***

JE ne laisserai pas, Madame de répondre à ce que vous n'écrivez pas. Ce que V. A. S. dit qu'elle ne dit point, vaut mieux que ce que disent les autres. J'en excepte pourtant Madame de Lambert, qui parle si bien de vous, que je

l'en crois malgré vous : votre Lettre même la justifie à merveille de toute hyperbole, & vous avez achevé votre portrait en le défavouant, tout ressemblant qu'il est. Bon Dieu ; Madame, que je suis fâché de ne pouvoir aller à S** ! je vois bien que toute la semaine est Mardi dans ce pays-là. Les Lambert, les Dreuillet, les S^r Aulaire & bien d'autres qui valent sans doute beaucoup dès qu'ils vous plaisent, & par-dessus tout une Princesse qui aide les gens, quelque esprit qu'ils aient, à en avoir encore davantage. Où se trouveroit l'exquis, s'il n'étoit pas-là ? Je vous assure, Madame, que le Mardi, s'il m'en veut croire, sera désormais bien modeste : il craindra votre présence autant qu'il la souhaitera, & il aura grand besoin de se rassurer sur la parole de Madame de Lambert, qui jure que vous ne faites jamais valoir votre supériorité. Quoi qu'il en soit, Madame, venez, venez, pour la confusion des superbes. Pour moi je ne m'embarasse pas d'être humilié ; j'ai un bon secret pour cela ; je fais mon bien du mérite des autres, par le plaisir que j'y prens. Venez nous enrichir, Madame, venez nous charmer ; expo-

sez-vous généreusement à tous les sentimens qui pourront naître : nous vous laisserons deviner ceux qui ne se disent point, & nous envelopperons tout si bien sous le respect, que vous n'aurez rien à dire. Je vous demande une grace, Madame ; si vous daignez m'honorer d'un mot de réponse, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une L ** B ** de B ** ; je ne sçais quel goût j'ai pris pour ce nom-là, mais je vous jure que je ne sçauois m'en passer.

Je suis, Madame, avec un très-profond respct,

De votre Altesse sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame DE LAMBERT.*

A Quoi pensez-vous, Madame, de me faire une si mauvaise querelle ? Vous me confondez avec des hérétiques que j'ai combatus cent fois en votre présence, & que je viens de dénoncer moi-même à la Princesse. Quoi !

Madame, je ne passerois aux femmes que l'imagination & les faillies, à l'exclusion du sérieux & des vûes profondes ! A Dieu ne plaife, Madame, vous y avez mis bon ordre, & depuis que je vous ai vûe, car il faut parler quelquefois sérieusement, vous m'auriez bien guéri de cette erreur, si j'en avois été capable. Choisissez donc mieux où placer vos vengeances. Entreprenez l'Abbé Mongault & ses sectateurs : écrivez-lui seulement une Lettre comme celle que j'ai reçue, & si la raison & les graces que vous mariez si bien, ne le convertissent pas, menacez-le de la Princeffe, à la bonne heure. Qu'elle vienne aux Mardis pour le confondre ; & s'il ne fait pas abjuration sur le champ, qu'il en soit exclus à jamais. J'y aurai regret : c'est d'ailleurs un homme de mérite ; mais il y a des erreurs capitales qui ne se pardonnent point. Pour moi, Madame, je fais profession d'une meilleure doctrine. Je tiens les femmes capables de tout : mais je crois que par bon esprit, & pour profiter de leurs agrémens, elles s'en sont tenues ordinairement à plaire ; science si agréable à exercer, & qui rapporte plus que les plus abstraites.

Que

Que feroient-elles en effet, d'érudition, de métaphysique, de géométrie? Leur visage ne va pas avec cela, & le fourire & les graces s'en effaroucheroient. Les femmes ont choisi les riens à la vérité; mais elles en savent faire quelque chose, tandis qu'il nous faut à nous de bons matériaux, dont nous ne faisons rien le plus souvent.

Vous voyez bien, Madame, que vous pouvez vous mettre à m'aimer, plus qu'assez raisonnablement, puisque j'ai toujours été, & que je suis toujours avec une estime sans réserve & un très-profond respect, Madame,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

M Adame de Lambert a juré que je ne vous écrirois pas que vous ne lui eussiez fait réponse, Monsieur, mais elle n'a pas juré que je vous écrirois aussi-tôt que vous lui auriez écrit. Quand elle l'auroit fait, je ne m'en embarrasserois pas, attendu que qui ré-

Supplément. B

pond paye, & qu'elle seroit obligée de payer pour moi. Votre Lettre m'a plus confirmée que tout le reste, dans la résolution que j'ai prise de ne vous point écrire. En vérité la partie ne seroit pas égale, & mon style ne pourroit se soutenir auprès du vôtre. Outre cela je vois que vous êtes tout prêt à croire ce que Madame de Lambert vous mande de moi; & encore un coup, je serois folle de vouloir vous désabuser. Je demeure donc dans mon néant, & me garderai bien d'exister, pour me montrer si différente de ce qu'on dit que je suis. Cet état n'est pas brillant, mais il a ses commodités. Il vaut mieux n'être rien que de n'être pas ce qu'on vous croit, ou ce qu'on veut que vous soyez. De plus, je ne serai point obligée de prendre part à toutes les prétendues injustices qu'on fait aux femmes. L'Abbé Mongault dira tant qu'il lui plaira, qu'elles ne sont capables que de bagatelles, que les choses sérieuses & relevées ne sont pas de leur ressort, je ne me croirai point obligée de prendre fait & cause; &, à dire vrai, je serois assez embarrassée s'il falloit le confondre. Il y a long-tems que cette hérésie a pris naissance; je ne la crois

pas si aisée à détruire que Madame de Lambert le prétend. On ne peut alléguer contre nous de preuves métaphysiques, mais celles de fait ne nous sont point favorables. Cependant vous voulez voir mon nom par écrit : je ne sçais pas trop pourquoi ; mais j'en dois être d'autant plus touchée, que cela est moins fondé. Vous le trouverez donc au bas de ceci, qui est un pur néant, absolument vuide de choses, & tellement vuide, qu'il suffiroit pour donner gain de cause à M. Newton contre tous les Cartésiens. Si par hazard vous étiez encore curieux de voir ce nom, vous sçavez, Monsieur, comment il faut faire pour cela. Je l'échangerai toutes les fois que vous voudrez, contre des Lettres aussi agréables que celles que vous m'avez écrites.

On oubliâ de signer cette Lettre

**LETTRE de Madame DE LAMBERT
à Monsieur DE LA MOTTE.**

ON m'ordonne de vous écrire ; Monsieur, mais mon génie est aussi libérin que moi ; il ne vient pas tou-

B ij

tes les fois que je l'appelle. Que vous dirai-je ? S. A. S. m'a défendu de parler, c'est-à-dire de la louer ; c'est la même chose. Pourquoi cette rigueur ? Qu'a-t-elle à craindre ? Elle n'a rien à faire pour se faire respecter, mais elle a tout fait pour se rendre aimable. Qu'elle nous défende donc de sentir. Je suis pourtant un être sensible. Je sens ; donc je suis : voilà la démonstration de mon existence. J'abandonne ce palais de Flore plus réel que celui d'Armide ; mais il s'y fait souvent les mêmes enchantemens ; j'éprouve tous les jours sur moi l'effet du charme. Vous connoissez, Monsieur, mes souffrances & ma langueur ; tous les matins je suis sans vie ; je vais à la toilette, un regard me ranime. Mais quel regard ! tout s'y trouve ; ce qui plaît, ce qui touche & ce qui séduit : regard qui n'a jamais porté à faux, & qui fait toujours son effet ; regard enfin que l'amour fit dans sa malice, parce qu'il défend tout ce qu'il inspire.. Le croiriez-vous, Monsieur, ce sentiment fait pour le bonheur de l'humanité, en est banni ? Puis donc qu'il n'est permis de penser ni de sentir, & que l'on m'a ôté toute expression, je retourne à mes Mar-

dis, où j'aurai plus de liberté. Mais vous voulez bien que je vous dise que j'ai pris ici des leçons de délicatesse, qui me rendent très-difficile. Adieu, Monsieur, c'est vous dire ce que je pense & ce que je sens, que de vous assurer que je vous aime & vous estime infiniment.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Madame DE LAMBERT.*

IL s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus; je n'écris plus; je crois même que je ne pense plus. C'est à présent que je puis dire avec vérité que je suis rentrée dans le néant. J'avois raison de craindre que la forme sous laquelle vous me faisiez paroître n'eût rien de réel. Mon pauvre esprit étoit comme ces cadavres qui paroissent des beautés admirables tant qu'un art magique les anime, & qui ne sont plus que des squelettes, sitôt que le charme est fini. Je suis précisément comme ces gens qui sortent d'un sommeil pendant lequel ils croyoient

avoir des richesses en abondance, & qui sont au désespoir à leur réveil de se trouver aussi pauvres qu'auparavant. En vérité, Madame, il y auroit trop de cruauté à me laisser long-tems dans cette situation. Je ne pourrois m'en prendre qu'à vous de tous les dégoûts que m'attireroit le changement qui s'est fait en moi. En voici un des plus cruels. Le Berger me voyant si différente de ce que je paroïssois auparavant, a pris le parti de désertir : il m'a abandonnée pour aller chercher M. Subtil & l'Abbé de Bragelonne. Revenez donc, Madame, si vous ne voulez pas me causer toutes sortes de malheurs. Venez me faire reparoître telle qu'on me voyoit par la vertu de vos enchantemens.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

Vous n'êtes pas quitte de mes Lettres, Madame, puisque je suis sûr de ma récompense. Ce n'est pas que je doive trop compter sur la fidélité de V. A. S. elle vient de manquer à la condition du traité, même en l'acceptant.

Vous me promettiez que je verrois au bas de votre Lettre L** B*** de B** & cependant ce nom si désiré ne s'y trouve point ; vous l'avez oublié. Vous me direz, Madame, que je vous chicanne mal-à-propos ; que les Princesses font ce qu'elles veulent, & qu'on n'a rien à leur dire : il est vrai. Mais nous autres, Madame, nous désirons aussi ce qu'il nous plaît : Quand les choses ne vont point à notre gré, il nous est permis du moins de nous en fâcher en secret : mais on va plus loin avec vous, Madame, on ose vous le dire ; & c'est-là votre éloge. Vous feignez d'ignorer quel plaisir peut faire un nom : je vais donc vous l'apprendre, Madame ; comme si vous l'ignoriez. Le nom est un portrait en raccourci qui réveille dans le moment l'idée de toute la personne. Supérieur à ces portraits qui ne représentent que la figure, il rappelle tout d'un coup l'esprit, le caractère, toutes les qualités personnelles ; & il fait plus ou moins cet effet, selon que la personne même a fait plus ou moins d'impression. Demandez aux amans, par exemple, quel charme a pour eux le nom de ce qu'ils aiment ; ils vous diront là-dessus les plus belles choses du

monde. Eh bien ! Madame, l'amour n'est pas le seul qui y prenne un si grand goût ; le respect, l'admiration, d'autres sentimens encore y sont aussi sensibles ; & vous pouvez vous en rapporter à mon expérience. Mais il y a plus, Madame ; c'est quelque chose de bien précieux qu'un nom signé au bas d'une Lettre avec quelque sentiment de bienveillance. C'est un portrait, comme j'ai dit, mais il est peint par la personne qui intéresse ; & c'est elle-même qui en fait un présent à ceux à qui elle écrit. De-là viennent dans les amans, car je les prens toujours pour exemple, en matiere de sentimens ce sont les grands maîtres ; de-là viennent leurs transports, leurs ravissmens à la vue du nom de ce qu'ils aiment ; vous les surprendriez mille fois, quand ils se croient sans témoins, à relire les Lettres qu'ils ont reçues, à s'enflammer, à s'attendrir à l'aspect du nom chéri, le baignant quelquefois de leurs larmes, s'ils sont malheureux, & le baisant sans cesse, s'ils sont heureux. Vous jugez bien, Madame, que je n'en userai pas ainsi avec le vôtre ; je n'ai garde ; & je sçais trop bien mon devoir : si cela m'arrivoit par malheur, je le nierois con-

me beau meurtre ; mais on est bien hardi quand on est tout seul.

Je suis, Madame, avec un très-profond respect,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE ne sçais par quel malheur mon nom ne s'est pas trouvé sur le papier que je vous ai envoyé. Certainement je croyois l'y avoir mis. Il faut que quelque malin enchanteur l'ait fait disparoître ; ou plutôt quelque follet bien-faisant, qui a voulu me procurer le plaisir de recevoir promptement une de vos Lettres. Vous me faites une dissertation si galante sur les effets que peut produire un nom chéri, que je ne sçais si je n'ai pas gagné en ne vous envoyant pas celui que vous désiriez. Cependant, comme je veux tenir ma parole, par préférence à tout, vous trouverez ici ce nom, ou il y aura bien du malheur. De plus, je vous

BY

permets d'enfaire tel usage qu'il vous plaira. Vous voyez par-là jusqu'à quel point l'éloquence séduit. Au reste, Madame de Lambert n'étant point ici, vous comprenez bien que je vous écris moins que jamais. Comme la personne qu'elle vous a dépeinte n'est que dans son idée, elle a besoin, comme nos ames, d'être créée à tout moment, & elle cesse d'être, sitôt que Madame de Lambert cesse de la produire. C'est donc chez elle que vous devez chercher mon esprit, & c'est elle qui doit répondre aux Lettres que vous m'écrirez. Quant à moi, je ne me suis engagée à vous fournir que des L*** B**** de B*** en voici une bien conditionnée ; je la renouvellerai toutes les fois que vous le jugerez à propos.



LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d**

JE n'ai plus rien à dire, Madame; mais en récompense, j'ai beaucoup à sentir. La permission que m'a donnée votre Altesse Sénéfissime m'a tellement pénétré de joie, que je crains d'en devenir trop sérieux; car qui sçait même si cela n'iroit pas plus loin? Franchement, Madame, je suis dans un grand danger; & tout concourt encore à le rendre plus grand. Madame de Lambert revient de S**; les Mardis recommencent; & de mémoire de Mardi, on n'en a point passé de plus charmant que le dernier; on n'y a parlé que de vous. Vous croyez qu'il n'y a pas grand malheur à cela; pardonnez-moi, Madame, il y en a; je sçais mieux mon affaire que vous. Madame de Lambert soutenant toujours que votre portrait n'est point flatté, s'est avisée d'y ajouter de nouveaux traits plus touchans que de raison. Passe encore pour les graces & l'esprit, dont on ne sçait que trop de merveilles: mais elle

B v j

s'est mise à nous vanter un cœur admirable, plus tendre, plus compatissant, plus généreux que tous les autres, fait pour les sentimens & pour l'amitié, & pardeffus tout, aussi confiant que sensible; & comme si elle eût eu affaire à des incrédules, elle nous l'a prouvé par les faits. Il sembloit qu'elle le fit exprès, Madame, moins pour achever de vous peindre, que pour m'achever de peindre moi. Pardonnez-moi ce jeu de mots, Madame, il a un grand sens, mais quand il n'en auroit pas, il faut que je m'égaye & que je badine, à quelque prix que ce soit, pour me sauver du sérieux qui me menace. J'aime encore mieux m'égayer en plaisanterie qu'en sentimens. Je ne sçais, Madame, si ce remède me suffira; mais je vous avoue que je tenterai tout pour ne me pas perdre. Je vous ferai plutôt toutes les injustices du monde que de me laisser mener trop loin. Je croirai plutôt l'impossible; que toutes vos Lettres, par exemple, ne sont que des hazards d'esprit, qui ne prouvent point que vous en ayez toujours; que toutes vos belles actions ne sont que des faillies d'humeur qui n'ont point de racine dans

le fonds de votre ame. Que sçais-je ! on se sauve comme on peut. Je croirai que l'amitié trompe Madame de Lambert, & que je suis trompé moi par l'admiration ; je ne suis pas bien sûr ici du mot propre.

Envoyez-moi, je vous supplie, une autre L*** B*** de B** ; j'ai presque usé la première sur votre permission, & je n'en suis, Madame, qu'avec un plus profond respect,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

JE n'avois été jusqu'à présent que dans un anéantissement volontaire ; mais il est devenu forcé depuis que j'ai reçu votre dernière Lettre. Je suis un peu plus embarrassée que je n'étois ; je me suis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous ; il va plus loin que je ne pensois ; & voilà comme on s'embarque insensiblement sans en prévoir les sui-

tes. Je me trouve plus que jamais dans l'impossibilité de vous écrire. Si je veux répondre à une Lettre enjouée & spirituelle, je craindrai de ne pas réussir ; si je veux répondre à une Lettre galante, je ne sçaurai comment m'y prendre, ou du moins je devrois faire comme si cela étoit ; si je loue votre Lettre autant que je le voudrois, on dira que c'est par coquetterie ; si je ne la loue pas, on croira que je n'ai ni goût ni sentiment. Je ne sçais de quel côté me tourner. Le néant même, auquel j'avois eu recours, m'est à charge depuis qu'il est devenu réel. Cette situation ne laisse pas que d'être fatigante à la longue, & je commence à être embarrassée de ma contenance en cet état. Vous voulez cependant toujours des L*** B**** de B**, j'ai failli à vous envoyer un blanc signé ; mais Mademoiselle de Launay a jugé au style de votre Lettre que je risquerois trop. Que vous dirai-je donc sur ce que vous m'écrivez ? Allez trouver Madame de Lambert, faites-lui voir la Lettre que vous m'avez écrite, & demandez-lui ce qu'en doit penser la personne dont elle vous a fait le portrait, & croyez qu'elle en pense tout ce que Madame de Lambert

vous dira. Au reste, je ne sçais pas trop comment appeller ce que je vous envoie; ce n'est point une Lettre, c'est un pot pourri, un monstre qui n'a point de forme déterminée : donnez-lui celle qui vous sera plus agréable. Allez un peu bride en main sur les L*** B*** de B**, je ne puis suffire à vous en fournir la quantité qu'il vous en faut ; en voici un couple qui doit servir au moins à deux réponses.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

VOtre charmant embarras, Madame, me devoit valoir quatre bonnes Lettres de V. A. S. Quel gain j'aurois fait, si vous aviez essayé de toutes les manieres de me répondre ? Quand vous auriez répondu à une Lettre prétendue enjouée & spirituelle, quelle leçon vous m'auriez donnée de légèreté & d'agrément ! Tout ce que vous écrivez fait tant d'impression sur moi, que je crois que votre goût deviendroit bientôt le mien. Quand vous auriez répondu à une Lettre galante, que j'aurois

eu de plaisir à croire que vous ne sçaviez comment vous y prendre ! je me ferois bien gardé d'y soupçonner la moindre adresse. Si vous aviez pris le parti de me louer, ç'auroit été pour moi à la postérité une recommandation plus efficace que la liste de l'Académie Française ; mais malgré tout cela, Madame, je vous aurois quittée volontiers de ces trois Lettres pour une, où de dessein formé vous ne m'aurez point loué du tout. Je vous laisse, Madame, à débrouiller ce sentiment le mieux que vous pourrez : pour moi je n'ose y regarder de si près. Je me prens naïvement tel que je me trouve, ou plutôt tel qu'il vous plaît de me rendre par vos malices. Cette charmante permission que vous m'avez donnée, ces deux L*** B*** de B** signées dans le courant d'une Lettre, circonstance piquante & absolument de votre invention, sans compter mille petits riens qui sont d'un effet infini par la main dont ils partent : en vérité, Madame, si je m'égare, j'ai à qui m'en prendre ; ce ne sera pas tout-à-fait ma faute, & vous l'aurez bien voulu. Je n'ai rien à me reprocher, Dieu merci ; je vous obéis exactement : j'ai été,

comme vous m'en chargiez , lire à Madame de Lambert la Lettre que je vous ai écrite; je lui ai demandé ce qu'en devoit penser la personne dont elle a fait le portrait; elle m'a répondu sans hésiter, que cette personne en étoit très-contente. Ne croyez pas, Madame, que je m'en sois tenu au premier mot : je l'ai priée de penser sérieusement à ce qu'elle disoit, parce que j'avois ordre de prendre sa réponse pour vos vrais sentimens. Je l'ai vue alors un peu embarrassée; mais enfin elle a prononcé distinctement qu'elle n'osoit me dire tout ce que vous en pensiez. Vous voyez bien, Madame, qu'il y a là de quoi mourir de joie, & qu'en cet état une L*** B*** de B** ne doit me rien durer. Je vous supplie de ne me pas épargner ce nom charmant; & je vous jure, Madame, qu'il n'y a jamais eu de respect dans le monde qui ressemble à celui avec lequel je suis,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

J'Ai lieu de croire que vous ne vous souciez plus de L*** B**** de B**. Il est vrai que vous m'en demandez un par votre dernière Lettre ; mais il est vrai aussi que je vous en avois envoyé deux à la fois, en vous avertissant qu'ils feroient pour deux réponses. Vous ne m'avez pas récrit depuis, ainsi c'est vous qui êtes en reste avec moi. Je voulois seulement vous mander aujourd'hui, que je ne vous enverrois pas ce nom que vous n'eussiez rempli les conditions que j'avois exigées, & le voilà cependant sur ce papier en dépit que j'en aie : vous avez fait quelque sort pour l'attirer. Quant à l'oracle prononcé par Madame de Lambert, je ne puis le contredire après ce que j'ai déclaré. D'ailleurs il ne m'engage en rien, puisque je ne me suis jamais reconnue au portrait qu'elle a fait. Si vous voulez absolument que ce soit le mien, je vous le laisserai croire. Il faudroit que je fusse de bien mauvaise humeur pour

vous chercher querelle là-dessus. Après tout, on n'est pas maître des pensées d'autrui; on n'est responsable que des siennes; il me suffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne ressemble point à la personne dont il s'agit; & qu'ainsi elle peut penser de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, sans que vous en puissiez tirer la conséquence que je pense de même. Au reste, on m'a avertie que vous montriez à tout le monde ce que je crois ne vous point écrire. J'étois tentée, pour vous punir, de vous envoyer une Lettre que vous ne pussiez montrer, sans être en effet taxé d'une grande indiscretion. Mais tout bien considéré, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de vous faire grace que de vous punir de cette façon. Outre que j'ai ici un Directeur & un Berger, qui ne voudroient pas que je me servisse de ce moyen pour vous corriger. Tâchez cependant d'être plus circonspect à l'avenir, ou vous n'aurez plus de L*** B**** de B**. Ne voilà-t'il pas encore que j'écris ce nom pour la seconde fois? Mais il me doit valoir trois Lettres de vous; une que vous me deviez déjà de bon compte, & deux que

vous me devez à présent. Dépêchez-vous de payer , ou je ferai monter bien haut les arrérages.

A l'égard du respect dont vous me parlez , je suis assez contente qu'il ne ressemble pas à celui des autres. L'uniformité est défagréable à la longue , & vous faites bien de mettre de la variété dans ce sentiment , qui est assez ennuyeux par lui-même.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d**.*

LEs L*** B**** de B**, me viennent deux à deux , & avec cela , Madame , je trouve à peine mon nécessaire ; je comprends pour la première fois l'avarice & l'ambition. On n'a jamais assez des choses où l'on met son cœur. Je remercie donc V. A. S. de ses profusions. Mais ce qui n'est pas trop bien entre nous , c'est d'y mettre des conditions si précises & si absolues. Vous abusez du prix de la chose , sans égard au peu qu'elle vous coûte. Vous écrivez trois mots , trois mots que j'aime à la vérité , mais enfin ce ne sont

que trois mots , & vous exigez autant de Lettres qu'il vous plaît de me faire cette grace , comme si ce m'étoit une chose bien aisée que de vous écrire. Croyez-vous donc , Madame , que dans ce commerce singulier , où je ne sçais quel lutin m'a engagé , la partie soit bien égale entre nous ? Vous m'écrivez en vous jouant ; vous m'en dites tant & si peu qu'il vous plaît ; je vois les grâces autour de vous qui se relayent à dicter vos Lettres ; ou plutôt , je vois que vous ne leur laissez rien à faire que de sourire à votre badinage. En vérité cela est bien commode. Pour moi , Madame , c'est tout le contraire : je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrois , ni comme je le voudrois. Un mot s'offre , & c'est le bon ; il faut pourtant , en dépit de la vérité , que j'en cherche un autre. Le sentiment est là qui voudroit que je le rendisse tout pur : il faut pourtant , malgré qu'il en ait , que je lui donne un air de pensée ; il faut , en un mot , que je me contente un peu & que je ne vous déplaise pas le moins du monde ; deux intérêts qui me sont également chers. Je vous demande pardon de l'égalité , Madame ; mais on ne sçauroit aller contre la na-

ture. Vous voyez bien que tout cela est difficile à concilier, & que je ne suis pas trop à mon aise ; je ne m'en plains pourtant pas, Madame ; pour vous parler ingénument, j'ai autant de plaisir à ce que je supprime qu'à ce que je vous dis ; & ce que vous ne découvrirez jamais, si vous n'avez bien de la pénétration, m'est encore plus précieux que ce que je vous laisse voir. Ayez donc pitié de mon embarras, Madame, envoyez-moi des L*** B**** de B** sans me presser trop sur les conditions. Je ne laisserai pas de m'avouer redevable, & d'arrêter exactement mon compte : je vous demande seulement un peu de crédit, & je crois qu'à force de me prêter, vous me mettrez en état de vous bien payer. Je suis, Madame, avec ce respect que vous me permettez, & qui devient tous les jours plus extraordinaire,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur.



*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

DAignez juger, Madame, de notre contestation. Madame de Lambert m'a soutenu opiniâtement que je devois trois Lettres à votre Altesse Sérénissime, & qu'il vous les falloit absolument, sans quoi je ne recevrois plus ce nom qui m'intéresse tant. J'ai voulu parier que je ne vous en écrirois qu'une, & que j'aurois pourtant réponse. On m'a trouvé bien hardi; mais n'est-il pas vrai, Madame, que j'aurois gagné, & que j'avois raison de ne vous pas croire si inflexible? Cependant, Madame, tout convaincu que je suis de votre indulgence, je ne laisserai pas d'entrer en payement; & comme je n'ai pas répondu à un article important de votre Lettre, ce sera de quoi m'acquitter d'autant. On vous a dit, Madame, que je montrois vos Lettres à tout le monde. A tout le monde! vous ne m'en soupçonnez pas. A un petit nombre de gens choisis, je vous avoue qu'il en est quelque chose; & vous conviendrez, je

crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement. On est étonné en compagnie du changement de mon humeur. On me reproche des distractions fréquentes. Je répons de travers à ce qu'on me dit. Les uns me croient malade, les autres craignent pour ma tête : là-dessus ne pouvant faire mieux, je montre une de vos Lettres, & me voilà justifié. Autre avantage pour moi, Madame, on se récrie à chaque trait ; on me remercie de tout ce qu'on lit ; la bonne humeur revient ; je suis enchanté, & il n'y a plus moyen de me tenir. Après cela, Madame, si vous n'êtes pas contente de mes raisons, & qu'il vous plaise de me croire encore en faute, punissez, n'êtes-vous pas la maîtresse ? Mais punissez comme vous avez été tentée de le faire. Écrivez-moi, c'étoit votre projet, quelque bonne Lettre que je ne puisse montrer sans indiscretion : mais je vous avertis d'avance que je ne serai pas discret légèrement, & que je ne prétens le faire qu'à bonnes enseignes. Plût à Dieu que la pensée vous revint de me corriger à ce prix là, & que vous voulussiez bien la mettre en œuvre. Eh ! Madame, que faites-vous donc d'un Directeur,

ff

si vous résistez à vos tentations ? Prétendez-vous toujours l'entretenir de riens ; & ne mérite-t'il pas bien de tems en tems quelque consultation passable ? Pour moi , Madame , j'ai beaucoup à consulter avec le mien , & nous avons de grandes disputes ensemble sur ce profond respect avec lequel je suis ,
Madame ,

De votre Altesse Sérénissime ,
Le très-humble & très-
obéissant serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse d' **
à Monsieur DE LA MOTTE.*

Vous payez en trop bonne monnoye pour me disposer à vous faire crédit : & la maniere dont vous me demandez quartier , me rend plus inflexible que jamais : je suis devenue encore plus intraitable depuis vos dernieres Lettres. Cependant je ne puis m'empêcher de vous avouer que vous auriez eu une L*** B**** de B** quand même je n'aurois pas reçu la seconde. Quelque amitié que j'aye pour Madame de Lambert , la vérité m'oblige

Supplément.

C

de convenir qu'elle auroit perdu le pari ; mais malgré cela je ne vous aurois pas remis la dette. Vous comprenez bien que je la remets moins que jamais à présent. Il me revient une Lettre de l'ancien compte , & vous m'en devez au moins une de plus quand vous aurez reçu celle-ci. Songez donc à vous acquitter au plutôt. Vous n'êtes pas si peiné de ce commerce singulier que vous voulez le faire croire ; vous avez du plaisir aux choses que vous me dites , & vous en avez encore davantage à celles que vous ne dites pas : je vous prens par vos paroles. Puis - je vous plaindre en cette situation ? Je vous en fais juge. Mais s'il étoit vrai que le choix des mots vous causât quelque embarras , je vais vous donner un moyen de vous en tirer : écrivez-moi en vers : vous sçavez que la poésie a de grands privilèges , & que de cette façon on dit tout ce qu'on veut : vous y aurez recours dans ces tems où l'on ne peut vous tenir ; & les jours que vous serez plus modéré , vous m'envoyerez de la prose ; car je ne veux pas y renoncer. Vous trouverez peut-être que je vous raille bien de la besogne , au lieu de vous procurer des facilités. Mais quand

cela seroit, aurois-je tort ? Et ce respect si extraordinaire que je permets, ne me met-il pas en droit d'exiger quelque chose de plus à mesure qu'il se perfectionne ? Quant aux reproches que vous me faites de ne vous envoyer que trois mots qui ne me content gueres, & que je fais payer par autant de Lettres qu'il me plaît de les répéter, comptez-vous pour rien les querelles des Bergers, & du Directeur, qui prétendent que ces trois mots sont très-significatifs ? Tout bien considéré, je mets au jeu autant que vous, & les L*** B**** de B** ne sont pas payées trop cher. En voici une seconde ; vous sçavez que suivant notre marché elle doit me valoir une Lettre de plus.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE,
à Madame la Duchesse d***

NON, Madame, vous n'aurez point de vers, c'est une chose résolue ; & je crois que votre Altesse Sérénissime entrera elle-même dans mes raisons. Les vers sont le langage de la fiction ; si naturellement qu'on s'y exprime, il

reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderoit point du tout auprès de vous. Je veux vous paroître aussi naturel que je le suis, & je ne veux pas qu'on puisse répondre aux endroits où le cœur parleroit le mieux ; ce ne sont-là que des vers. Quand vous trouveriez les miens jolis, ce qui est d'ailleurs assez incertain, ce ne seroit pas encore mon compte. Il y a trois mois qu'un pareil suffrage m'auroit fort contenté. A présent j'ai toute une autre ambition ; je veux être jugé vrai ; je veux que vous le sentiez, que vous le voyiez, & ne vous laisser aucun prétexte d'ignorance. Désabusez-vous sur la poésie, Madame. Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut ; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime & la mesure nous offrent souvent l'un pour l'autre : tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elles ; mais il y a toujours à perdre ; & je ne suis pas d'humeur, pour leur intérêt, à rien rabattre de ce que je sens. Voulez-vous encore une autre raison, Madame ? la voici, & je la crois la meil-

leure de toutes. Je veux penser à vous & ne penser qu'à vous, en vous écrivant. Si je vous écrivois en vers, il faudroit penser à l'ouvrage; c'est toujours une distraction; un sentiment vif & délicat s'en effraye, ou pour mieux dire, il n'en est pas capable. Changez donc, s'il vous plaît, votre proposition. Dites, Madame que dans ces jours où l'on ne peut pas me tenir, je dois vous écrire en prose, & que dans les jours modérés je pourrois employer les vers: mais sur ce pied-là, Madame, vous n'en aurez guères. Ces jours modérés sont déjà bien loin, & je sens qu'ils s'éloignent toujours davantage à mesure que vous m'écrivez. Peut-être trouvez-vous ici bien des sentimens; mais prenez-y garde, Madame, il n'y en a pas un qui sorte de ce profond respect que vous m'avez permis, & qui se perfectionne tous les jours. Avancez-moi toujours vos Lettres sans vous embarrasser de ce que je dois; il vous sied bien d'être libérale par magnificence de Princesse, ou, si vous l'aimez mieux, par désintéressement de Bergere.

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur

Ciiij

*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

Vous assurez que je n'aurai point de vers de votre façon, & moi je soutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raison de nous deux. Vos excuses sont pleines d'esprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverois vos vers, dites-vous, ce ne seroit pas tout - à - fait votre compte. Mais sçavez-vous si je ne ferois que les approuver, & s'ils ne produiroient pas encore plus d'effet que votre protestation ? Vous prétendez que l'expression est trop gênée par la mesure & par la rime ; ne diroit-on pas que vous n'avez jamais bien exprimé des sentimens de cette façon ? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puisse dire : ce ne sont là que des vers, & peut-être le cœur n'y a-t'il point de part. Mais vous n'ignorez pas que lorsqu'on voit dans vos pièces les sentimens d'honneur & de générosité si bien exprimés, tout le monde s'écrie, que pour les rendre

aussi parfaitement, il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai encore vos propres œuvres, & j'appellerai en témoignage contre vous les héros de vos tragédies. Mais venons à votre dernière raison, que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous m'écrivez, vous voulez ne penser qu'à moi, & que si vous faisiez des vers il faudroit penser à l'ouvrage. Je réponds à cela : ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, & les vers viendront d'eux-mêmes ; du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore, & je veux vous mettre à l'épreuve ; & pour commencer je ne vous enverrai point aujourd'hui de & vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

Vous avez beau dire, Madame, vous ne doutez pas le moins du monde de ce respect si vif & si singulier que j'ai pour votre Altesse Sérénissime.

nissime. Eh ! comment pouriez - vous , si vous en doutiez , me soutenir que vous aurez de mes vers , quand j'ai osé vous déclarer si résolument que vous n'en auriez pas ! Vous êtes bien sûre , au ton dont vous le prenez , de m'avoir mis au point de tenter l'impossible pour vous satisfaire. Mais autre chose est de le tenter , Madame , & autre chose d'y réussir. J'ai cru d'abord que vous auriez eu contentement , & sur le début de votre Lettre j'aurois parié pour vous contre moi. Je me recommandois même à Apollon en continuant de la lire : mais sur la fin vous avez tout gâté en croyant faire merveille : plus de..... me dites-vous, si je n'ai de vos vers. Par-là vous m'avez ôté tout d'un coup le pouvoir de vous obéir. Un sentiment douloureux s'est emparé de mon ame , & n'y a laissé place pour aucune autre attention. Cependant , Madame , dans l'ardeur de vous plaire , & sur votre parole , que les vers viendroient d'eux-mêmes , j'ai tâché de rimer mon sentiment le mieux que je pouvois. Voici mon essai.

Plus de L**es B** dites ;

Eh ! que vais-je donc devenir ?

Par quel secours puis-je les obtenir ?..

Vous voyez bien, Madame, que j'ai été arrêté-là tout court, & qu'il n'y avoit plus moyen de sortir d'affaire que par le secours des piétes. Peut-être m'échape-t'il quelque autre ressource: mais enfin ce n'auroit été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui auroit dégradé votre nom, & qui m'auroit déshonoré, moi ; ce qui ne m'intéresse presque pas en comparaison de l'autre accident. Vous me direz qu'il falloit changer de tour: mais peniez-y, Madame: comment changer de tour sans mettre hors de sa place naturelle ce premier sentiment qui m'obsède toujours; plus de L**es B**dictes? Ce n'auroit plus été ma façon de sentir, & vous n'auriez eu qu'un faux portrait de ma situation. Croyez-m'en donc, Madame ; j'apprens aujourd'hui par expérience ce que je sçavois déjà par spéculation : un sentiment superficiel fait les Poètes ; un sentiment profond les détruit. En vérité, Madame, cela est démontré, & vous en seriez déjà convenue, si vous n'étiez Princesse. C'est la fierté du rang qui vous prend à la gorge ; vous voulez être obéie : franchement ce rang gâte tout, & je vous

avoue que je suis bien de mauvaise humeur contre lui. Je souhaiterois presque que vous n'en eussiez point ; & je m'abandonne d'autant plus volontiers à cette idée, que vous êtes la personne du monde qui s'en seroit le mieux passée. Il n'y auroit de moins dans mes Lettres que l'Altesse Sérénissime, & je n'en ferois qu'avec un plus profond respect, s'il étoit possible,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

Permettez-moi un apostille, Madame, M. de Fontenelle m'a fait appercevoir qu'il m'étoit échappé une rime à B**dicte, & même assez traitable. Vraiment il m'en échapperait bien d'autres, & c'est une nouvelle preuve de mon sentiment.



*LETTRE de Madame la Duchesse du**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

Consulte ton respect, écris ce qu'il te dicte;
Tu rimeras à B** dicte.

Nous voyez bien que cette rime n'est pas si ingrate que vous le disiez ; vous lui avez cherché querelle mal-à-propos, & vous vous seriez tiré d'affaire sans avoir recours aux piétes. A l'égard de la raison, elle n'a que faire de venir se fourer à tout ceci qui n'est pas de son ressort. Je ne doute point de votre respect, dites-vous ; belle merveille que vous ayez deviné cela ! Si j'en eusse douté, auriez-vous mérité que je voulusse vous mettre à l'épreuve ? Pour vous parler sincèrement, je vous dirai que j'en doute si peu, que je parie encore contre vous que j'aurai des vers, & que je vous déclare que je veux absolument en avoir. Vous vous êtes recommandé à Apollon, & les vers ne sont pas venus : mais vous avois-je dit de vous recommander à Apollon ? Il falloit s'adresser à un autre. Je ne sçais

C vj

pas à qui, mais je sçais bien que ce n'étoit pas à Apollon. Faites tout comme vous l'entendrez, mais enfin il me faut des vers. N'êtes-vous pas bien à votre aise de n'avoir plus de.....? Je ne suis pas trop à mon aise moi, de ne vous en pas envoyer. Je ne sçais si c'est par habitude; mais enfin ces mots sont toujours au bout de ma plume; j'ai toutes les peines du monde à la retenir. C'est à titre de Princesse que je suis, dites-vous, si absolue: point du tout. A quel titre donc? Je n'en sçais rien. Envoyez-moi des vers.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame La Duchesse d***

Vous faites bien valoir, Madame, deux assez bons vers que vous avez faits; & vous croyez par-là avoir anéanti toutes mes raisons: mais ai-je prétendu, Madame qu'on ne pouvoit rimer à S**? Eh! bon Dieu, qui pourroit vous empêcher là de faire des vers? Vous y passez le tems de plaisirs en plaisirs: rien ne vous occupe assez fortement; tout au plus quelque petit sen-

timent pastoral , qui ne fait que vous
 égayer : vous êtes dans une sérénité
 parfaite , & le nom de Sérénissime ,
 dérobé aux Philosophes , a été inventé
 sans doute pour quelque Princesse qui
 vous ressembloit fort. Voilà tout ce
 qu'il faut pour faire des vers. Vous
 pouvez vous divertir, quand il vous
 plaira , à en faire d'excellens ; je vous
 le conseille même , cet amusement en-
 vaut bien un autre : mais vous sçavez ,
 Madame, vous qui ne doutez pas de
 la vivacité de mon respect , que je n'ai
 pas les mêmes facilités. Mes sentimens
 me sont précieux ; je ne puis me ré-
 soudre à les altérer ni à les déranger
 le moins du monde ; & jaloux comme
 ils sont de leur liberté , ne vous atten-
 dez pas qu'ils deviennent les esclaves
 de la rime & de la mesure. Malgré
 tout cela vous insistez , & vous voulez
 parier contre moi que vous aurez des
 vers : mais y songez-vous , Madame ?
 Que pouvez-vous parier qui m'inté-
 resse autant que mes sentimens ? Je
 vous déclare qu'à moins de mettre au
 jeu un peu des vôtres , vous n'êtes pas
 au pouvoir de me tenter. Je pourrais
 vous armer contre moi , si je le vou-
 lois. Je n'aurois qu'à vous dire que Ma-

Madame de Lambert est d'avis que je vous obéisse. Eh bien, me diriez-vous aussitôt, voilà une personne sage, judicieuse & hors d'intérêt : n'êtes-vous pas inexorable de ne vous pas rendre à son sentiment ? Il est vrai : Madame de Lambert est tout ce que vous dites-là, & par conséquent vous n'aurez pas de vers ; car c'est elle qui me défend de vous en envoyer, & qui juge qu'il y auroit à perdre pour vous-même. Je vois que vous ne vous rendez pas encore. Vous en revenez à la grande menace, plus de me dites-vous, si je n'ai satisfaction : mais le croiriez-vous, Madame ? Cette menace même ne m'épouvante plus. Il vous est échappé de dire que vous n'étiez pas à votre aise en supprimant ce nom que je desire ; que vous l'aviez toujours au bout de la plume, & que vous ne la reteniez pas sans peine. C'en est assez, Madame, je suis content. Ce nom supprimé avec peine m'est aussi bon que si vous l'écriviez : peut-être même qu'à y regarder de près, il mériterait la préférence. Je fais du blanc le même usage que je faisois de l'écriture. Je crois, Dieu me pardonne, que quand pour me punir vous ne mécririez point du

tout , j'y trouverois encore mon compte. Quel plaisir de vous croire piquée , puisque vous m'assurez que vous ne le seriez pas comme Princesse. Vous feriez donc mieux , Madame , de céder de bonne grace à la nécessité ; car il m'est absolument impossible de vous écrire en vers , que mon respect ne soit diminué de moitié. Pourriez-vous en vouloir encore à ce prix-là ? Si vous étiez capable de lâcher le mot , votre Altesse Sérénissime mériteroit bien d'en avoir. Je me creuserois la cervelle pour en envoyer au plutôt à V. A. S. je mettrois de l'Altesse Sérénissime jusques dans les vers ; & il ne tiendrait pas à moi que je ne fusse précisément avec un très-profond respect & des plus irréprochables ,

De votre Altesse Sérénissime ,

Le plus humble & le plus
obéissant Serviteur.



*LETTRE de Madame la Duchesse d**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

OUi, vous avez raison ; je me rends & je ne vous demande plus de vers. Je vois que quand Apollon vous manque, vous n'avez plus de ressource. Que j'avois grand tort de vous proposer de vous adresser à quelque autre ! Je ne vous ferai plus de menaces, puisque vous avez l'esprit assez bien fait pour prendre le tout en bonne part, jusqu'à la suppression de mes Lettres. D'ailleurs l'Altesse Sérénissime vous coûte si peu, & vous êtes tellement le maître de la forme de votre respect, que je ne trouve plus rien à dire ; ainsi je finis tout court.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse d***

Vous voulez donc des vers ? Je voulois en écrire.

Et pour exécuter un ordre si pressant,
Je me recomandois à ce Dieu tout-puissant

Que vous n'avez pas voulu dire.
 Quoi ! me dit-il avec un fier sourire ,
 Me prens-tu pour un ouvrier ,
 Un arrangeur de mots que l'on tâte & retâte ?
 Je bleffe , & bien souvent sans m'en faire prier :
 Voilà des sentimens pour te désennuyer ,
 Qu'Apollon les rime & les gâte ,
 Nous aurons fait tous deux notre métier.

Ne croyez - pas , Madame , que le
 Dieu ait parlé en vers ; il se croiroit
 déshonoré ; mais il s'est éloigné un mo-
 ment de moi , & j'ai saisi ce moment
 pour faire le métier d'Apollon.

Remarquez encore , Madame , que
 tout ceci est écrit avant que j'aye parlé
 à Madame de Lambert. Mon obéissance
 ne doit rien à personne. Jugez par-là
 du profond respect avec lequel je suis ,
 Madame ,

De votre Altesse Sérénissime ,
 Le très-humble & le très-
 obéissant Serviteur.



LETTRE de Madame la Duchesse du
à Monsieur DE LA MOTTE.**

JE vous le disois bien, Apollon pour rimér
 Dans ce cas-ci n'étoit pas nécessaire;
 Celui que vous & moi n'avons osé nommer,
 Donne à ce qu'il produit l'heureux talent de
 plaire:
 Tout ce qu'il fait sentir, il le fait exprimer;
 Il est des vers touchans le véritable maître.
 Les vôtres sont charmans & galamment
 tournés,
 Nous les voyons par les graces ornés;
 Il est aisé de reconnoître
 De quelle main vous les tenés.

Voilà mon sentiment sur les vers que
 vous m'avez envoyés. Je ne sçais par
 quel hazard il se trouve rimé. La pen-
 sée est de moi, les vers n'en sont pas;
 j'ignore à qui je dois ce secours: il me
 paroît qu'il y a du mystère, & je
 ne veux pas l'approfondir. Vous voyez
 bien que ma colere est un peu apaisée:
 faites-la finir entierement, car elle me
 met fort mal à mon aise. Il ne manque
 à vos vers que d'avoir été donnés de

bonne grace ; & quoique vous disiez , je soupçonne que Madame de Lambert a quelque part à votre obéissance. Cependant je suis assez contente de n'avoir pas trouvé dans votre dernière Lettre cette profusion d'Alteffes Sérénissimes , ni la menace d'un respect irréprochable. Vous méritez bien aujourd'hui une L*** B**** de B** : la voilà ; nous verrons ce que vous mériterez par la suite.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse du ***

EN vérité, Madame, votre badinage est trop dangereux. Vous jouez si bien tous les sentimens, que vous en inspirez de trop sérieux, malgré qu'on en ait : je n'ai pu soutenir l'apparence de votre colere, en ne la jugeant même qu'une apparence ; & vous m'avez affligé à un point que je vous en aurois fait pitié : je n'ai pas laissé d'en user avec votre Lettre comme à l'ordinaire, & je ne vous dirai pas pourquoi. Cependant je suis très-sûr que tout ce que vous me dites, n'est que

badinage ; que votre imagination s'égayé à mes risques ; & rien ne manque là-dessus à ma persuasion : de grace ne me le dites jamais vous-même, & ne m'allez pas faire l'injure de me croire homme à prendre la nue pour la Déesse. Ce n'est pas, Madame, que je pense n'avoir rien acquis auprès de vous ; vous n'auriez pas joué en Princesse avec moi, si vous n'aviez bien voulu que j'y gagnasse quelque chose : mais enfin, par la faveur que vous m'avez faite, vous avez contracté une dette qui est toute ma fortune. Vous me devez une bienveillance à part ; je ne vous quitte pas à moins ; & puisque vous me la devez, j'y compte si bien que je la déclare à toute votre cour. Il est bon de l'avertir des ménagemens qu'elle me doit ; dès que vous êtes l'Héroïne de mon aventure, je deviens quelque chose ; & je ne trouverois pas bon qu'on me perdît le respect. Si quelqu'un fait notre histoire, qu'il ne m'impute pas la sottise d'avoir cru ma plume un trait de l'amour, & d'en avoir présumé le moindre effet ; qu'il ne me fasse pas offrir pour ma rançon, ce respect singulier qui est ma chaîne même : en un mot, Madame, pardonnez

ma fierté, on me doit des égards, & pour les sentimens que j'ai, & pour la bonté qui les a soufferts. Rendez-moi au-plûtôt, Madame, les marques de cette bonté; que les L*** B**** de B** reviennent avec leurs graces ordinaires, & soyez bien assurée que je demeure constamment avec ce respect indépendant de toute dignité,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse du**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

PUisque vous êtes si affligé, il faut donc vous consoler; c'est pour cela que je vous écris aujourd'hui. Je crois cependant que ma Lettre d'hier aura bien avancé votre guérison, si elle n'est pas entièrement achevée. Vous avez très-bien fait d'être affligé, mais vous ferez-très-bien aussi de ne l'être plus à présent. Quant à notre histoire, elle est très-jolie & ne doit pas vous déplaire; si elle dit que vous avez cru que votre plume étoit un trait, elle dit en même tems qu'il a porté sur l'esprit; n'est-ce

pas beaucoup ? Y a-t'il si loin... ? Mais vous voulez une L*** B**** de B** je vous l'envoie en verité de très-bon cœur.

*LETTRE de Monsieur DE LA MOTTE
à Madame la Duchesse du ***

MA. réponse étoit rendue, Madame, avant que je reçusse votre charmante Lettre. Votre courier en me l'annonçant, a été le témoin de la joie la plus vive ; & s'il vous l'avoit bien représentée, je n'aurois plus rien à vous dire : vous auriez déjà jugé du plaisir que m'a fait l'assurance de ma grace, par celui que je sentoís à l'espérer seulement : il est vrai, Madame, que je l'ai méritée assez pour y pouvoir compter. Je vous ai envoyé des vers par pur besoin de vous obéir : Madame de Lambert n'y a eu aucune part. Et là-dessus, Madame, souffrez que je vous gronde d'avoir eu de la peine à m'en croire. Certain respect ne ment jamais. Que je suis heureux, Madame ! Ces pauvres vers qui n'étoient que de ma façon, comme je vous l'ai dit, m'en

ont valu des plus charmans. Vous ne reclamez des vôtres que la pensée ; & vous ne sçavez, dites-vous , de qui peuvent venir les rimes : il ne paroît pas qu'elles y aient rien gâté : mais quand on travaille d'après vos pensées, on peut, sans les rendre parfaitement, faire encore des merveilles ; & ce qu'on en conserve est d'un si grand prix , qu'il ne laisse rien à desirer qu'à vous qui sçavez le reste. Malgré tout cela, Madame, j'ai une plainte à faire ; si heureux qu'on puisse être , on n'a pas toutes ses aises dans ce monde. Vos Lettres sont trop courtes. Vous avez joué à merveille tous les sentimens ; il n'y a que leur babil que vous n'avez pas attrapé. Mon Dieu, qu'est-ce qu'une Lettre courte ! C'est un rendez-vous manqué ; la personne qu'on attend arrive ; mais elle disparoît dans le moment ; à peine a-t'elle le tems de vous dire que ce sera pour une autre fois. Vous me direz qu'il y a remède à tout ; que je n'ai qu'à recommencer vos Lettres pour les étendre : vraiment, Madame, je n'y manque pas : mais je ne les recommencerois pas moins quand elles seroient plus longues ; & c'est cette abondance pré-

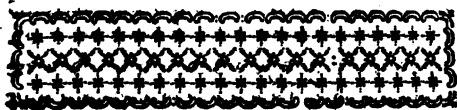
cieuse que je regrette. Voulez-vous faire une belle action, Madame ? Vous ne revenez que Samedi de S**, vous y passerez encore demain : ne passez pas ce demain sans quelque bienfait : encore une L*** B**** de B**. Donnez, donnez, Madame ; c'est un plaisir de Princesse ; le mien est de recevoir de vous, avec ce respect qui ne ressemble pas plus aux autres par sa constance que par sa vivacité. Je suis, Madame,
De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

*LETTRE de Madame la Duchesse du**
à Monsieur DE LA MOTTE.*

ENfin je viens de recevoir une de vos Lettres. Il y avoit long-tems qu'elle m'étoit annoncée. Je croyois que mes Bergers faisoient quelque fort pour l'empêcher de venir jusqu'à moi. J'avois tort de le croire, car il me semble que je ne dois pas les soupçonner d'être forciers. Ce qu'il y a de vrai c'est que cette Lettre a beaucoup tardé, du moins je le veux croire ainsi, & je
ma

me garderai bien de penser que le tems m'a paru plus long qu'il n'étoit en effet. Pour éviter que je ne me puisse faire ce reproche là à l'avenir, écrivez-moi plus souvent, afin qu'il n'y ait pas tant d'intervalle entre chacune de vos Lettres. Mais venons un peu à compte sur cet article. Je viens de recevoir la réponse à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porta mardi chez Madame de Lambert; il faudra que vous répondiez encore à celle-ci, & que vous m'envoyiez ces deux Lettres vendredi, car je pars samedi; & je vous avertis que je ne vous fais point de crédit. Pour vous encourager, je vous envoie une L*** B*** de B***. Vous avez tort de vous plaindre de la brièveté de mes Lettres. Il m'échappe quelquefois de certains traits, après lesquels il faut finir tout court, & qui valent mieux que le babil. Avez-vous bien le courage de vanter la constance de votre respect, qui est encore si nouveau? Venez samedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma conversation vous fasse autant de plaisir que mes Lettres.



V E R S

DE MONSIEUR

DE LA MOTTE.

*Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris au commencement de Novembre, pour y passer l'hiver, Monsieur de la Motte, au moment de son arrivée, lui fut amené par Madame de Lambert. Cette entrevue, la première depuis le commerce de Lettres établi entre la Princesse & lui, parut digne d'attention aux spectateurs curieux de la suite d'une si singulière aventure. Madame la Duchesse d** le reçut avec ces grâces qui lui sont naturelles, & l'engagement qui convenoit de sa part en cette occasion. Monsieur de la Motte, quoique chargé d'un rôle difficile, se tira d'embarras à force d'esprit, & laissa*

voir autant de vivacité dans ses sentimens , que le respect lui permet d'en montrer. Il débuta par jurer en vers la remerciement qui suit.

REMERCIEMENT.

JE désirois avidement

Un nom dont tous les cœurs reconnoissent
l'empire ;

Il est venu , ce nom , soulager mon tourment ;
Je pense lui devoir le jour que je respire.

Ne pourrois-je à la main qui daigne me l'écrire
Dire un mot de remerciement ?

Madame la Duchesse de ** lui ayant donné sa main à baiser, Madame Drenillet qui étoit présente, fit remarquer à M. de la Motte que c'étoit la main gauche qui lui avoit été présentée, & qui avoit reçu le remerciement destiné pour la droite, dont il tenoit les signatures, objet de sa reconnoissance. M. de la Motte ayant été quelques jours sans qu'on entendît parler de lui, Madame la Duchesse d** dit à M. de St Aulaire qu'il falloit l'agacer par des vers, dont elle lui dit la pensée, & le chargea de

D ij

les tourner. Elle lui envoya ceux-ci le lendemain, avec une bourse & le billet qui suit.

Celui qui dans ma signature
 Trouvoit une aimable peinture,
 Dont il avala quelque-trait,
 Dans une indifférence extrême,
 Loin de demander un portrait,
 Néglige l'original même.

Ne donnez jamais vos pensées à tourner, elles y perdent trop.

Voilà une bourse que je trouvai hier au soir sur ma table, sans apprendre de quelle part elle vient; il me suffit de savoir que ce n'est pas de la vôtre. Faites-en l'usage qu'il vous plaira. Je ne serai pas fâchée d'apprendre qu'un peu de dépit vous l'a fait jeter au feu.

M. de la Motte, attentif à ménager ses avantages, n'avoit pas oublié l'avis que lui avoit donné Madame Dreuillet. Il apporta à ce sujet, la première fois qu'il vint, les vers suivans.

A tout bon compte revenir.
 La main que je crus obtenir,
 Est celle à qui je dois le nom de L***
 Je pris la gauche par méprise:

Mais convenez de bonne foi;
 Que la droite, en ce cas, vouloit la préférence.
 Jugez, Princeſſe, & laiſſez-moi
 Placer mieux ma reconnoiſſance.

Dans le tems que M. de la Motte étoit
 chez Madame la Duchefſe d** elle ra-
 conta qu'elle venoit de trouver dans ſon
 cabinet une petite figure de l'Amour,
 qui tenoit un papier, dans lequel elle avoit
 trouvé des vers fort galans, & dit qu'elle
 ne ſçavoit d'où cela pouvoit venir. Elle
 ſçut que c'étoit une Dame attachée à ſa
 cour qui lui avoit fait cette galanterie.
 M. de la Motte en prit occaſion de faire
 les vers que voici.

Ce jeune & beau garçon, portant ailes au dos,
 Brillant carquois, & flèches acérées,
 Et qui vous vint offrir, avec de jolis mots;
 Un cœur percé pour vous de ſes pointes dorées;
 Ce jeune & beau garçon l'autre jour m'apparut,
 Et me donnant des vers, dont il diſoit merveille;
 A l'objet de tes ſoins va porter ce tribut;
 Tu ſçauras de ces vers & la force & le but;
 Si tu les lui diſ à l'oreille.

Il eſt un reſpect noble, ardent, ambitieux;
 Levant toujours ſes regards vers les Cieux,
 En transports, en deſirs fertile,
 Tel qu'il le faut enfin pour honorer les Dieux;

Bien différent de ce respect servile,
 Toujours tremblant, toujours baissant les
 yeux,

Et fait pour contenir le vulgaire imbécile.
 Jadis ces deux respects nous furent envoyés,
 Lequel sens-je pour vous, L** voyez?

Graces au Dieu qui me conseille,
 Je me suis fait d'heureux destins.

Tous les vens deviendront divins,
 Pour qui pourroit ainsi vous les dire à l'oreille.

Madame la Duchesse d** ayant eu
 une dispute de grammaire avec quel-
 ques personnes de sa cour, sur la ma-
 niere d'écrire le verbe *secourir* à l'impéra-
 tif, elle envoya la question à l'Académie
 pour y être jugée; & sollicita M. de la
 Motte en sa faveur, par cette chanson,
 où *secourre* est écrit comme Madame la
 Duchesse d** prétendoit qu'il le de-
 voit être.

CH A N S O N.

Sur l'air : *Quand on a du jus d'Octobre.*

Tes Confreres prudens & sages
 Se détermineront par toi;
 Je veux obtenir leurs suffrages,
 Cher la Motte secourre-moi.

M. de la Motte animé par le desir de

plaire à Madame la Duchesse d **,
soutint si vivement sa cause, qu'il la lui
fit gagner ; on plutôt lui dit qu'elle l'avoit
gagnée ; & cette Princesse satisfait de
son triomphe, mais peu sûre d'avoir eu la
raison de son côté, envoya pour remerci-
ment à M. de la Motte les vers qui suivent.

D'une circonstance flatteuse
Mon triomphe est accompagné.
Ma cause, m'a-t-on dit, étoit pis que douteuse,
Et cependant mon procès est gagné.
A faillir j'ai su vous réduire ;
Et le plaisir d'avoir raison
Est moindre sans comparaison,
Que n'est celui de vous séduire.

Et ceux-ci sur le même sujet.

La Motte aux dépens de sa gloire ;
M'a fait obtenir la victoire,
Son respect est bien avéré.
Dans cet agréable service ;
De l'arrêt qu'il m'a procuré,
J'aime à voir toute l'injustice.

Il répondit par ceux que voici.

Me voilà, dit-on, pour vous plaire ;
Criminel de leze grammaire,

Et vous applaudissez à mon iniquité,
 Je hais pourtant bien à mal-faire ;
 B*** à ce point m'auroit-elle gâté ?
 Vous auriez là fait une belle affaire :
 Je me croyois homme de bien :
 Mais cette probité me devient fort suspecte :
 Et depuis que je vous respecte,
 L'honnête homme est tout prêt de ne valoir
 plus rien.

M. de la Motte peu content de la
 vaine apparence de faveur dont il jouis-
 soit, fit ces vers.

Avec tne Nimphe Divine,
 Je joue un jeu qui me ruine.
 Par fois d'un gain encourageant
 Je goûte la flatteuse joie ;
 Mais je la paye en bon argent ,
 Elle paye en fausse monnoie.

Pour obtenir quelque chose de plus, il
 fit ceux-ci, qu'il ne voulut dire qu'à l'o-
 reille de Madame la Duchesse d'**.

Le petit Dieu, maître de l'univers,
 L'enfant à qui je me conseille,
 Fier du succès des premiers vers,
 M'en a donné pour l'autre oreille.
 Ne souffrez pas qu'elle ait par sa rigueur ,
 Rien à reprocher à sa sœur.



Les plaisirs qu'aux humains la nature dispense,
 Prêts à se livrer à nos goûts,
 Ont en divers endroits choisi leur résidence :
 Au devant d'eux nous courons tous ;
 Chacun croit trouver le plus doux ;
 Mais qui croit le tenir n'en a que l'apparence :
 Le plus charmant s'est logé là ;
 Courage , dit l'enfant, saisi-t-en, le voilà ;

Madame la Duchesse d** ayant voulu honorer de sa présence le mardi de Madame de Lambert, fut dîner chez elle. Ce jour là M. de la Motte y étoit, & toutes les personnes qui ont coutume de s'y trouver : Madame la Duchesse d** fit mettre M. de la Motte à côté d'elle à table. On dit que c'étoit pour lui que la se faisoit fête. Il fit à cette occasion l'Épitalame qui suit.

É P I T A L A M E

LOin de nous sombre ennui, fuis, sagesse
 féroce,
 Accourez, doux transports, graces, ris, en-
 jouement,
 Venez confondez-vous, c'est aujourd'hui la nôce :
 De l'esprit & du sentiment.

D. V.



Cet enfant qui du doigt abatroit un colosse,
Sincere dans ma bouche en Ladovisé ment.
Voilà bien de ses tours ! c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.



Croire que je feignois, c'est une injure atroce.
Qui croit qu'elle a dit vrai, l'offense également.
Ne vous y trompez pas, c'est aujourd'hui la
nôce
De l'esprit & du sentiment.



'Aulair de dépit leve sur moi la croffe ;
Henauk dans sa fureur, me traîne au Parle-
ment.
Rivaux soyons amis, c'est aujourd'hui la nôce
De l'esprit & du sentiment.



Déjà la Mariée en donne un fruit précoce ;
Je vois naître un souris & malin & charmant.
Ho ! le plaisant hymen ! c'est aujourd'hui la
nôce
De l'esprit & du sentiment.



Qu'on taille en bas relief, qu'on taille en ronde
bosse.

Qu'on publie en tous lieux ce grand événement;
Muses, Amours chantez, c'est aujourd'hui la
nôce

De l'esprit & du sentiment.

Madame la Duchesse d** étant re-
tournée chez Madame de Lambert, M.
de la Motte lui dit ces vers.

Qui, si je vous vois davantage ;

C'en est fait ; de mes jours les liens sont rom-
pus.

Mourez, me direz-vous, je vous bien cet hom-
mage :

D'accord ; mais vos conseils sont pourtant su-
perflus.

Sçavez-vous la raison qui retient mon courage ?

Qui meurt, ne vous adore plus.



Je l'ai revu. Qui ? lui. Faut-il vous le nommer ?

Lui, vous dis-je, Lui qui m'obsède ;

Lui qui peut tout, quand vous voulez aimer ;

Lui dont les coups sont sans remède.

Je me plaignois à lui qu'un sort injurieux

D vj

Sous un voile cruel me déroba vos charmes.
 Console-toi, dit-il, on peut tarir tes larmes;
 Tu verras, j'en réponds, si tu touches ses yeux.
 Votre gloire le veut, ne mettez point d'obstacle
 A cette clémence des Cieux;
 Songez, pour achever de ressembler aux Dieux,
 Qu'il ne vous manque qu'un miracle.

Madame la Duchesse d** étant encore
 chez Madame de Lambert, M. de la
 Motte surpris de la trouver distraite, s'en
 plaignit de la sorte.

Je ne vous verrai plus, trop aimable Princeesse;
 Vos yeux de mes transports ne seront plus té-
 moins;

De mon naufrage il faut du moins
 Sauver un reste de sagesse.

J'espère encor me faire un destin assez doux.
 Votre image sera ma compagne fidelle,

Et je sçaurai vivre avec elle

Mieux, mille fois mieux qu'avec vous.

Elle n'est pas, comme vous l'êtes,

L'esclave d'un rang glorieux,

Qui sur certains désirs tient nos bouches muet-
 tes.

A mes rivaux, comme vous faites,

Elle n'ira point à mes yeux.

Donner d'audiences secrètes.

Tous mes vœux lui seront offerts.

Sans que j'en craigne aucun scandale :

Je la verrai toujours égale ;

Elle ne rira point en écrivant mes vers.

Ce projet vous semble un caprice ?

Votre image, après tout, n'est pas vous : je le
crois.

Mais aussi pesez bien, rien de vous n'est pour
moi ;

Rien d'elle dont je ne jouisse.

A peine ai-je le tems de vous dire deux mots.

J'apperçois cet enfant, son nom est inutile :

Je le vois qui surprend les ciseaux d'Atropos,

Pour en trancher les jours que Lachesis me file.

C'est fait ; je vais descendre aux champs Eli-
siens ;

Car mon respect pour vous est un titre admi-
rable.

La place la plus honorable

Est bien dûe à des feux aussi purs que les miens.

Là , je dirai de vos nouvelles ;

Grace, esprit, enjouement, je peindrai tout-
si bien,

Que par des traits & des couleurs fidelles,

Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus
rien.

Anacréon va remonter sa lyre,

Pour l'accorder à ce que je soupire :

Les ombres à l'envi vont partager mes feux,

Et grace à votre nom, nous voilà tous heureux.

Pour vous , adorable Princesse ;
En qui je sens toujours tout ce qui me charma ;
Parlez avec bonté du feu qui m'anima.

Et pourquoi pas avec tendresse ?
Votre gloire n'a plus de quoi s'en alarmer ;
Mon pauvre état de mort permet cette licence.
Vous pourriez à présent m'aimer ;
Les ombres sont sans conséquence.

M. de la Motte fit encore les vers qui
suivent.

Depuis l'instant de notre hymen ;
Ce que fait l'un des deux est l'affaire de l'autre ;
Et quand je veux le soir faire mon examen ,
Au lieu du mien je ne fais que le vôtre.
Combien sur votre cœur me suis-je récrié !
Que de péchés couverts d'un voile d'innocence !

Plus l'on vous aime , & plus l'on vous en-
cense ,

Plus votre état me fait pitié.

Sur l'Etre souverain vous osez entreprendre ;

Vous n'y gardez aucun milieu ,

Et vous voulez être le Dieu

De tout mortel qui peut vous voir & vous en-
tendre.

L'intention ne damneroit que vous ;

Mais vos succès nous damnent tous ;

Oui , tous : vous même , par l'envie

De rager tout sous votre loi ,

Les autres par l'idolâtrie ;
 Moi sur tout par la jalousie
 De voir tant de rivaux se perdre comme moi.
 Votre bouche & vos yeux ont fait toute l'of-
 fense ;
 Mais en leur faveur même on peut vous par-
 donner :
 Qu'ils viennent à répitescence ,
 Sans Bourfaut, * sans la révérence,
 Je vais à la fois vous donner
 Votre absolution & votre pénitence.

Madame la Duchesse d** ayant fait une
 petite absence, à son retour M. de la
 Motte lui dit ces vers & les suivans.

Votre charmante image à mon ame est unie ;
 Je goûte à l'admirer une joie infinie ;
 Le sommeil la respecte, & s'enfuit loin de moi.
 Mais je ne voudrois pas changer mon insomnie
 Contre un songe où sans vous je me trouverois
 Roi.



Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous absolu-
 ment.

Entre nous, je crains fort pour les vers que
 j'enfante.

* Le Perc Bourfaut, Théatin, fils du Poète de ce
 nom.

On dit que certain sentiment.
 Ote l'esprit s'il ne l'augmente.
 Vous voyez mes raisons, si mes vers sont man-
 vais
 Vous sçavez à qui vous en prendre,
 Et s'il s'y trouve quelques traits,
 Je crois que sans vous y méprendre,
 Vous verrez bien aussi qui me les aura faits.



Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
 pense :
 Devinez-la vous, ou l'amour.
 Je ne veux plus vous voir, & pleure votre ab-
 sence.
 Le plus grand de mes maux sera votre retour ;
 Et cependant j'en meurs d'impatience.
 De vos yeux je suis la puissance ;
 Et si je ne les vois je hais le peu de jour
 Que le Ciel encor me dispense.
 Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
 pense :
 Devinez-la vous, ou l'amour.
 En évitant votre présence,
 De tout ce qui vous voit je suis toujours jaloux.
 Ce que vous m'inspirez à la double apparence.
 Du mal le plus cruel & du bien le plus doux.
 Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
 pense :

Vous ou l'amour devinez-la,
 Mon cœur se croyoit sûr de son indifférence ;
 Du jour où par ma veix le Mardi vous parla ,
 Que j'y trouve de différence !
 Par votre badine éloquence
 Bien-tôt mon repos se troubla ;
 Et puis de mal en pis , malgré ma résistance ,
 Dieu sçait comme enfin me voilà.
 Quelle énigme pour moi ! je m'y perds plus j'y
 pense :
 Vous ou l'amour devinez-la.



Dans ce commerce si charmant ;
 Inconnu jusques à notre âge ;
 Il vous échut l'esprit , à moi le sentiment :
 Nous avons tous deux constamment
 Soutenu notre personnage ;
 Vous, toujours dans le badinage ,
 Et moi , sentant très-vivement.
 Mais votre rôle est-il le plus beau de l'histoire ?
 Non , c'est le mien , je vous en avertis ;
 Vos traits les plus heureux , qui n'étoient point
 sentis ,
 N'amusent que votre mémoire :
 Mais mon rôle est du cœur , essayez-en un peu ;
 Ne craignez rien pour votre gloire ,
 Vous aurez le plaisir du jeu ,
 Sans qu'on veuille jamais le croire.

Madame la Duchesse d** ayant montré à M. de Mayran un ouvrage qu'elle avoit fait autrefois sur le Quarré magique, M. de la Motte & lui s'étant trouvés en même-tems chez elle, cette matiere y fut traitée, & Madame la Duchesse d** voulant encore ajouter à ses découvertes, y travailla assez long-tems, ce qui donna occasion à M. de la Motte de faire les vers suivans.

Ah ! que j'ai regretté la nuit
Que vous allâtes perdre à ce maudit problème !
Pourquoi vous consumer vous-même,
Sur un vrai jeu d'enfant qui ne rend aucun
fruit ?
Dormez : ayez bon teint ; que le problème
attende ;
Défaites-vous de ce Quarré fatal :
Que peut vous importer à vous que chaque
bande
Vous rende un nombre égal, ou non égal ?
Songez plutôt, songez au vrai Quarré magique,
Au Quarré magique important,
Et le seul dont l'esprit doit trouver la pratique,
S'il veut que le cœur fait content.
Arrangez si bien votre vie,
En un ordre si bon mettez tous vos desirs,
Que par votre méthode une fois bien suivie,

Vous avez tous les jours, au gré de votre envie,
 La même forme de plaisir.
 Pour vos intérêts, pour les nôtres,
 Faites-vous un bonheur formé de tous les biens :
 Je n'ai point à veiller aux miens,
 Je les trouverai dans les vôtres.

Madame la Duchesse d** ayant dit
 un jour en présence de M. de la Motte,
 qu'elle auroit plus de peine à résister aux
 tentations d'autrui qu'aux siennes pro-
 pres, il fit à ce propos les vers que
 voici.

De vos propres tentations
 Vous n'avez point à vous défendre,
 Mais à celles d'autrui, si nous vous en croyons,
 Vous courez risque de vous rendre.
 Sur vous, cela posé, connoissez tous mes droits.
 Un regard, un seul mot, le son de votre voix ;
 Tout m'est tentation, dès que je vous approche :
 Vous me tentez plus sans reproche,
 Que ne feroient mille amours à la fois.
 Des discours que je tiens je ne suis plus le
 maître ;
 Je m'interromps par mes soupirs ;
 Vos yeux mêmes, vos yeux jamais ne firent
 naître
 De plus impatiens desirs.
 Que me faut-il encore ? Il faudroit être aimable,

Me direz-vous : rien n'est plus raisonnable ;

Et je vous entens aujourd'hui.

O la rare bonté ! la complaisance extrême !

Vous cédez aux desirs d'autrui ,

Pourvu qu'ils vous tentent vous-même :

M. de la Motte , au sujet de l'amitié
que Madame la Duchesse d' * * avoit bien
voulu lui promettre , fit ces vers.

Comment gouvernez-vous cette jeune amitié ?

Ce rendre enfant en vos mains confié ,

De qui sur-tout le bon état m'importe ?

L'élevez-vous avec un peu de soin ?

Se fait-elle un peu grande , & devient-elle forte ?

Iroit-elle déjà bien loin ?

Cet autre enfant né de vos charmes ,

Qui près de moi doit couler son destin ,

Se fait toujours plus grand , plus fort & plus ma-
lin ;

Il a toujours la main à ses petites armes ;

De traits nouveaux à chaque instant

Il me perce le cœur , riant toujours d'autant.

J'espérois cependant la fin de ce supplice ,

Et je croyois qu'il cesseroit

Quand son carquois s'épuiseroit :

Mais je n'ai plus d'espoir , j'ai connu sa malice :

Sçavez-vous ce qu'il fait ? dès que je vous revois ,

Le petit scélérat refournit son carquois :

Ben aurai pour long-tems , sa mere est son
complice .

Madame la Duchesse d ** ayant été
à S ** pour y passer les fêtes de Noel,
M. de la Motte, à son retour, fit les vers
suivans.

Huit jours sans vous voir, & je vis !
Le paradoxe est bien étrange,
J'en conviens : mais, à mon avis,
Voici comment le prodige s'arrange.
Vivre loin du seul bien, dont mon cœur soit
jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce sentiment me livre ;
Mais c'est toujours penser à vous,
Et penser à vous me fait vivre.



D'un certain sentiment j'ai toujours l'ame
émue ;
Ce sentiment n'a point encor de nom.
Comment en auroit-il ? La chose est inconnue,
Et si j'en inventois, m'entendriez-vous ? Non.
Tous les mots qu'ont saisis les passions vulgai-
res,
Sont loin de ce que je conçois.
Si j'allois me servir des signes ordinaires,
On croiroit que quelque autre a senti comme
moi.
Il n'en est rien pourtant, & je crois que vous-
même

Vous soupçonnez que j'ai raison :
 Mes yeux, ma voix, mon trouble extrême,
 me,

Ne vous ont-ils point dit l'équivalent du nom ?
 Que je suis différent des autres !

Ils ont chacun à part leurs maux & leurs
 plaisirs ;

Je n'en ai point à moi, non plus que de desirs ;
 Et je suspens les miens quand je doute des vôtres.

Charmé d'un sentiment si nouveau parmi nous ;
 Et fier de sentir seul une ardeur si parfaite ,
 Je ne regarde plus que comme une amourette ;
 Ce que les mieux charmés sentent même pour
 vous.

Pourquoi pour exprimer un penchant assez
 tendre

Inventa-t-on l'amour ? Falloit-il se presser ?
 Ce mot charmant devoient attendre ,
 Où l'on devoit me le laisser.

Mais , après tout , il faut bien s'en passer :
 Mon sentiment, sans nom, n'en doit que mieux
 s'entendre.

M. de la Motte étant venu chez Madame la Duchesse d * * le premier jour de l'an , lui dit les vers que voici.

É T R E N N E S.

Voici le jour que le vulgaire
 A désigné pour les présens ;
 Mais les amis & les amans
 Ne reconnoissent point ce fade anniversaire ;
 Et ce que le commun ne fait que tous les ans ,
 Tous les jours ils voudroient le faire.
 Je n'offre pourtant rien, daignez me pardonner ;
 Songez que malgré mon envie ,
 Dans le commerce qui nous lie ,
 Vous seule avez de quoi donner.
 Là-dessus un moment laissez-moi raisonner :
 On a , dès que l'on plaît, une richesse immense
 Pour le cœur que l'on a charmé ;
 Mais celui qui soupire, & qui n'est point aimé ,
 Est dans la dernière indigence.
 Par ses maladroites bontés, l'un fait tout le bien
 Du tendre cœur qui les désire,
 Et l'autre au cœur cruel qui rit de son martyre ,
 En se donnant entier ne donne encor rien.
 Faites-moi donc sentir votre magnificence ,
 Puisque vous seule avez de quoi ,
 Et que le monde entier n'a point d'autre puis-
 sance
 Qui ne soit trop pauvre pour moi,
 Mais je ne veux que de cette richesse
 Faite seulement pour le cœur ,

Qui ne s'altère point, & qui garde sans cesse
 Un souvenir plein de tendresse,
 Qui ne craint point de ravisseur.
 Moi je ne donne rien, & je vous le déclare;
 J'en ai grand dépit entre nous;
 Mais si j'étois riche pour vous,
 Je serois bien-loin d'être avare.

Cette Princesse lui ayant destiné une canne à pomme d'or pour ses étrennes, la lui fit mettre en main à la place de la sienne. Il s'en aperçut, & eut beaucoup de peine à se résoudre de l'emporter. Il fit sur ce sujet les vers suivans, qu'il dit quelques jours après à Madame la Duchesse d**.

Canne d'or! le présent m'étonne!
 Quoi! c'est l'Altesse qui me donne!
 L'Altesse à qui je ne demandois rien!
 Croyez-vous donc que je vous le pardonne,
 Ar vous que dans l'instant j'avertissois si bien
 Des trésors que j'ambitionne?
 Une boîte de jonc, & certain ton de voix,
 Ce devoit être là toute votre dépense:
 Et votre canne d'or n'est avec tout son poids,
 Qu'une ingrate magnificence.
 Canne d'or! belle idée à mettre dans son cœur!
 Hélas! de quoi m'entretient-elle?
 De votre rang, & de votre grandeur,
 Mais

Mais de votre amitié, pas la moindre nouvelle.
Je n'aimerois pourtant qu'un don qui m'ap-
prendroit

Qu'elle devient pour moi plus ferme & plus
sincere.

Pour le rang je n'y songe gueres ;
Ce n'est pas , entre nous , votre plus bel endroit :
Il falloit m'excepter du superbe caprice ,
Qui veut que vos présens aient un air de trésor.
Depuis que jusqu'à vous mon cœur a pris
l'essor ,

Qu'ai-je fait qui ne dût , en exacte justice ,
Me sauver cette canne d'or ?

Donnez-moi donc une marque plus vraie
De l'amitié , prix de mes tendres soins.
Où la trouverez-vous ? Soyez sûre du moins
Que ce n'est pas chez la Française.

Madame la Duchesse d** pour ap-
paîser M. de la Motte, lui envoya ces
vers avec une boîte d'ivoire.

L'enfant que dans mon sein je prens soin de
nourrir ,

Qu'on voit toujours & sage & raisonnable,
Me conseilla de vous offrir :

Une étrenne assez simple , & pour vous répon-
rable :

Cependant l'autre enfant qui demeure chez
vous ,

Supplément.

E

Dont une bagatelle allume le courroux,
 Prend ce présent, dit-on, pour une dure offense.
 Avec lui je sçaurai comme il faut en user.
 Trop heureuse aujourd'hui s'il se peut appaiser
 Avec un don de peu de conséquence.

Sur quoi M. de la Motte fit ceux-ci.

La canne d'or a pris de la boete d'yvoire
 Tout l'agrément que je lui souhaitois.
 J'aime en elle le tort qui m'a valu la gloire
 De vous faire approuver ce que j'en ressentois.
 L'enfant qui vous donna ce conseil si peu sage
 Est bien jeune encor, c'est dommage.
 Qui n'a que peu vécu n'en peut pas sçavoir
 tant ;

Et je dois être trop content

Qu'il sente ses torts à son âge.

Si mon petit lutin se dérangeoit autant,
 Dieu veuille qu'il s'en tire avec même avan-
 tage.

Au nom des Dieux, tournons ces deux enfans
 au bien ;

Qu'ils conservent toujours des égards l'un pour
 l'autre.

Malgré la sagesse du vôtre,

Qu'il ménage toujours les caprices du mien ;

Et pour moi je ferai si bien,

Que des vivacités du nôtre

Le vôtre ne souffrira rien.

Pour mon lutin pourtant, même en cas d'im-
prudence,

J'attens de vous un cœur compatissant :

Songez qu'il vous doit la naissance.

Le courroux d'une mère est encor caressant :

Madame de Lambert ayant fait des reprimandes fort vives à M. de la Motte, de ce qu'il s'approchoit trop près de Madame la Duchesse d** , sous prétexte de lui dire ses vers à l'oreille , & lui ayant dit qu'il devoit au moins laisser la coëffe de cette Princesse entre elle & lui, il fit sur cela les vers que voici.

A la coëffe-on veut me réduire !

Quoi donc mes sentimens seroient arrêtés là !

A l'oreille, en personne, ils n'oseroient rien dire !

L'injuste projet que voilà !

De votre coëffe à vous comprend-t-on la distance ?

La Chine n'en est pas plus loin :

Si ma bouche n'en est témoin

Je doute de votre présence.

Il faut vous respecter : qui le sçait mieux que moi ?

Et qui mieux que moi sçait le faire ?

Mais au gré d'un Dieu que j'en crois,

E ij

Vous aimer est encore un point plus nécessaire,
De la bonté suprême imitez la douceur ;

Elle veut un respect fidelle,

Mais elle exige aussi qu'un cœur
Brûle, en la respectant, de s'unir avec elle.

Le mien de votre gloire uniquement jaloux,
Avec des droits communs ne confond point les
vôtres ;

Cet respect que l'on veut, je le devrois à d'autres ;

Celui que j'ai n'est dû qu'à vous.

Madame la Duchesse d** étant attendue chez Madame de Lambert un mardi, Mademoiselle de Launay fut chargée d'annoncer à l'assemblée qu'elle ne viendrait pas. M. de la Motte, qui s'étoit flatté de la voir, fut sensiblement affligé de cette nouvelle, & demanda si du moins il ne pourroit pas aller lui faire sa cour le soir : on lui dit qu'elle avoit disposé de ce tems en faveur de quelque autre : sur quoi il fit ces vers.

Elle ne viendra point à la fête nouvelle !

Mon cœur se trouble & s'affoiblit.

Elle est malade, hélas ! mon Dieu, qu'a-t-elle ?

Tant de mal qu'elle en est au lit.

Est-ce tout ? Et ma peine est-elle assez cruelle ?

Du moins la verrai-je ce soir ?

Non, tels & tels doivent la voir ;

Mais entre ceux que sa faveur appelle
 Vous n'êtes point nommé. Quel fut mon dés-
 espoir ?

Je crus entendre alors ma sentence mortelle ;
 Et depuis ce moment le chagrin le plus noir
 En est l'exécuteur fidelle.

Maudit Mardi je ne te dois plus rien ;
 En vain tu fis quinze ans la douceur de ma vie ;
 Tu m'as fait plus de mal , par cette perfidie,
 Que tu ne m'avois fait de bien.

Madame la Duchesse d** ayant été
 passer la semaine sainte à S** , & M.
 de la Motte ayant été malade pendant
 ce tems-là , fit les vers suivans qu'il lui
 dit à son retour.

Qu'on ne me plaigne pas de ces douleurs mor-
 telles

Dont je me sens persécuté ,
 La goutte m'a lié de ses chaînes cruelles ,
 Mais ce que j'aime est en santé.
 Le chagrin contre moi déploie
 Ce qu'il a de plus rigoureux ;
 Mais ce que j'aime est dans la joye ;
 Dieu soit loué , je suis heureux.
 L'objet de mon ardeur extrême
 N'exaucera point mes desirs ;
 Mais ce que j'aime a ce qu'elle aime ;
 Et je jouis de ses plaisirs.

Table qu'un tel amour , il est trop chimérique ,

Et vous nous imposez ici ,

Un tel amour seroit unique :

Ce que j'aime est unique aussi.

Pendant votre longue retraite

Avez-vous fait bien des réflexions

Avez-vous bien maudit l'amertume secrète .

Qui suit de près l'attrait des passions ?

Qu'a dit sur vos aveux ce témoin nécessaire ,

A qui dans votre cœur vous ouvrez tout accès ?

A-t-il bien querellé votre dessein de plaire ,

Et bien gémi de vos succès ?

Sans doute il l'aura fait , c'étoit là son office ?

J'entens d'ici son zèle s'allumer.

Mais dites-moi , contre ce vice ,

De quelle force il a pu vous armer ?

Craignez , aura-t-il dit , craignez qu'on ne
vous aime ;

A vous gagner les cœurs n'exercez point vos
yeux.

Qu'en arriveroit-il ? Vous plairiez tout de
même ,

Et , s'il se pouvoit , encor mieux.

Quoi ! mettra-t-il un sceau sur votre bouche ?

Peut-elle s'ouvrir sans charmer ?

Pourra t-il empêcher qu'un sourire ne touche ?

Qu'un rien , car c'est assez , ne force à vous
aimer ?

Qu'il vous fasse donc Camaldule ,

Que pour jeûner & pour prier
 Il vous relègue au fond d'une cellule;
 Il aura tout gagné s'il vous fait oublier.
 Ce moyen paroît fort solide;
 Mais pour certaines gens il en faut un meilleur;
 Et pour moi je me sens un cœur.
 A vous aimer d'ici jusqu'à la Thébàide.

M. de la Motte fâché qu'on reprochât
 à Madame la Duchesse d'*** qu'elle le
 traitoit trop favorablement, fit sur ce
 sujet ces vers-ci.

On porte un œil jaloux sur vos moindres
 bontés;

On gêne une amitié qui faisoit mes délices.

Que du moins de ces cruautés

Vos rigueurs ne soient pas complices;

Oui, si cette amitié pouvoir jamais changer,

Si je voyois les froides politesses

Succéder au souris qui payoit mes tendresses,

Prenez - y garde au moins, je scaurois m'en
 venger.

Quoi ! dites-vous, quelle vengeance !

Que peut contre moi ton couroux ?

Ce que je puis ! Connoissez ma puissance

Bannir loin cet enfant qui vous doit sa nais-
 sance;

Bêrdrè ces sentimens si tendres & si doux

Qu'ils se passoient de l'espérance,

Faits exprès pour mon cœur, & seuls dignes de
vous ;

Les réduire , au gré des jaloux ,
A ce triste respect qui vaut l'indifférence.
Si je ne le pouvois , ce que je sens trop bien ,
Du moins il n'en paroîtroit rien ,
Je les tiendrois captifs sous un profond silence.
Mille autres , il est vrai , soupireront pour
vous :

De beaux yeux ont leur droit , on aimera les
vôtres ;

Mais ils ne vous aimeront tous
Que comme on en aime mille autres.

Est-ce donc là ce qu'il vous faut ?

Vous connoissez ma flamme , en est-il auprès
d'elle

Dont vous ne sentiez le défaut ?

Jamais l'empire d'une belle

Ne seroit tombé de si haut.

Madame la Duchesse d** ayant donné
à M. de la Motte un ruban qu'il lui avoit
demandé pour mettre à sa canne, il fit
sur cela ces vers-ci.

Si je vous racontois les baisers que je donne
A ce simple ruban qui m'est si précieux ,
Vous traiteriez d'abord , qu'amour vous le par-
donne ,

Vous traiteriez mon cœur de superficiel ;

Mais dans vos jugemens mettez plus de justice ,

La superstition n'est que délicatesse.

Voulez-vous savoir mieux mes raisons ? Les voilà :

En baisant ce ruban si cher à ma tendresse ,

Je crois baiser la main enchantée

Au tour de laquelle il roule

Mais cette main qui tient à toute la personne ,

Me rappelle tous vos attraits ;

Je vois ceux qu'aux regards la décence abandonne ,

Et devine les plus secrets.

Quoiqu'absent , un Dieu sait quel encens je leur donne :

Ils ne seroient pas mieux adorés de plus près ,

Sur-tout je vois les yeux dont la douceur touchante

D'un léger don fait un trésor :

J'entens cette voix caressante ,

Par qui tous vos bienfaits s'embellissent encor.

De tous ces agrémens à la beauté de l'ame

Je me sens bien-tôt élever ;

Et jugez combien je m'enflamme

Par le plaisir de l'observer.

J'aime cette bonté , des grands trop ignorée ,

Mère du gracieux accueil ,

Et par qui votre ame éclairée ,

Avec la dignité ne confond point l'orgueil.

E v

Si pourtant de l'orgueil la dédaigneuse audace
Pouvoit jamais mériter quelque grace ,

Où la faudroit-il pardonner ?

En vous, en qui les Dieux ont gravé leur image;
En vous , de qui le rang est le moindre avan-
tage.

Qu'il leur ait plu de vous donner :

De mes fréquens baisers connoissez donc les
causes ;

Tout ce que vous touchez me devient un aiman.

Auriez-vous cru que tant de choses

Tenoient à ce simple ruban ?

Les louanges que Madame la Du-
chesse d** avoit données aux vers de
M. de la Motte , fournirent l'occasion
de ceux-ci.

Quand je me plais à vous décrire

Tout ce que je ressens pour vous ;

Quand je vous disces vers dont Apollon jaloux.

Gronde l'enfant malin qui lui vola sa lyre ,

Vous les louez tant & si bien ,

Que le plus souvent j'en ai honte.

L'esprit le plus superbe y trouveroit son
compte ;

Mais un cœur tendre est loin du sien.

Otez de mes discours la mesure & la rime ,

Et malgré ces vains ornemens ,

Appellez-les de leur nom légitime.

Ce ne sont point des vers , ce sont des sentimens.

Réservez donc votre éloquence

Pour qui ne vous dit que des vers ;

Mais lorsque c'est le cœur qui pense ,

Pour prix des sentimens à vos charmes offerts ,
Sentez vous-même un peu ; voilà leur récompense.

Oui , quand le cœur se fait auteur

Il est très-mal loué s'il ne l'est pas du cœur.

Madame la Duchesse d** ayant invité M. de la Motte à un dîner qu'elle fit dans une espece de particulier composé de quelques personnes qu'elle avoit choisies & rassemblées un mardi , jour consacré depuis long-tems par M. de la Motte à Madame de Lambert, il fit à table les vers suivans :

Fragile probité , pauvre constance humaine ,

Que faut-il pour te ruiner ?

En vain par des sermens on cherche à t'enchaîner ;

Le moindre intérêt rompt ta chaîne.

A trahir le Mardi quelle raison m'entraîne ?

Et par où me le pardonner ?

Si j'en avois le prix qu'on devroit m'en donner ,

Je ne m'en dirois mot ; mais étoit-ce la peine

D'être infidèle pour dîner ?

E. vij

Madame la Duchesse d** ayant remis
d'un jour à un autre la permission qu'elle
avoit donnée à M. de la Motte de lui
venir faire sa cour, il lui en fit ses plaintes
de la sorte.

Vous vouliez me voir le jeudi ;
Cette attente m'étoit bien chère ;
Je suis remis au samedi ;
A peine à présent je l'espère ,
Il surviendra peut-être encor quelque em-
barras ;
Il en survient beaucoup quand l'envie est
légère :
Vous le sçavez trop bien , ce que l'on ne peut
pas ,
C'est souvent qu'on ne le veut guere.

Ensuite il lui dit ces vers.

N'avez-vous jamais vu des caresses d'amant ,
Ou dès vos plus jeunes années ,
Votre cœur par amusement ,
Ne les a-t-il point devinées ?
Tâchez de vous représenter
Un amant dans les bras de l'objet qui le touche ;
Par ses divers attraits il se laisse tenter ;
Va de la main aux yeux , & des yeux à la
bouche.
Jusqu'aux charmes secrets son feu va l'emporter
Tout l'attire sans l'arrêter ;

Il retourne aux beautés qu'il quitte ;
 En les quittant encore voudroit y demeurer,
 L'excès de son bonheur l'agite.
 Parmi tant de trésors on l'entend soupirer,
 Il sent qu'à tout moment son yvresse redouble,
 Et de chaque beauté ne jouit qu'avec trouble,
 A force de tout désirer.

Au gré des amoureuses flâmes,
 Voilà comment se caressent les corps :
 Avec un trouble égal & de pareils transports,
 Voyez aussi comment se caressent les âmes ;
 Par mille sentimens, par mille tendres soins,
 Elles s'embrassent l'un l'autre.
 Laissez-moi vous dire du moins

Comment la mienne en use avec la vôtre ;
 Je lui rends quelquefois l'hommage du respect
 Que mérite si bien la grandeur, la noblesse ;
 Et soudain l'admirant sous un plus doux aspect,
 J'adore sa franchise & sa délicatesse.
 Je regarde tantôt avec ravissement

Ce que le Ciel lui donna de lumière ;
 Tantôt ce qu'elle y joint de grace & d'enjouement ;

Et dans tous ces plaisirs j'éprouve le tourment
 De ne pouvoir jamais l'embrasser toute entière.

Ainsi se passent tous mes jours,
 A chaque instant nouvel hommage ;
 Mais de quelque côté que je vous envisage,
 Je brûle & j'adore toujours.

Quelque jours après M. de la Motte ;
pour justifier ses prétentions , fit les vers
suivans.

Ainsi qu'au premier âge il est encor des lieux .
Où les hommes , amis de la simple nature ,
De leur corps tel qu'il est font toute leur parure ,
Et ne rougissent point de l'ouvrage des Dieux .
On n'y voit point filer & la soye & la laine ,
Encor moins ces métaux qu'au prix de tant de
peines

Nous forçons d'obéir à nos cupidités .
Là ces vains ornemens , au hazard inventés ;
N'effacent point la forme humaine
Sous de riches difformités .
Chez ces peuples naïfs j'imagine une Reine ;
Qui loin de tout faste emprunté ,
N'a que ses sentimens pour grandeur souve-
raine ,
Et ses graces pour majesté .

C'est par-là que vous sçavez plaire : -
Ainsi je vous sou mets cette plage étrangère ;
Où n'a point pénétré notre fausse pudeur .
Et que fais-je en cela que le Ciel n'eût dû faire ?
Ne vous devoit-il pas la suprême grandeur ?
Le peuple au pied du trône apportant ses of-
frandes ,

De vos bontés sans cesse eût ressenti les traits ;
Vous auriez essuyé l'ardeur de leurs demandes ,
Et leur reconnaissance après .

Qu'auroit fait le respect ? Qu'auroit fait la prière ?

N'auroient-ils pas cent-fois embrassé vos genoux ?

Et la reconnaissance en des transports plus doux ,

Auroit peut-être encore étendu sa carrière.

Or voyez dans mes vœux si je suis circonspect :

Mon ardeur ne voudroit que le même avantage ,

Qu'en un meilleur climat , & dans un meilleur âge ,

Auroit eu le simple respect.

M. de la Motte ayant plusieurs fois demandé à Madame la Duchesse d** quelque audience particuliere qu'elle lui refusoit toujours , fit ces vers à ce sujet.

Eh quoi ! ne-vous parler jamais en liberté ;

Jamais le moindre tête à tête !

L'avez-vous si bien arrêté ,

Que votre propre enfant , en signant ma requête ,

Ne puisse se promettre un peu plus de bonté ?

Cette jeune amitié , qui depuis qu'elle est née :

Reçoit de vous son éducation ,

N'est-elle pas bien étonnée

De votre résolution ?

Mes soins pour l'élever sont-ils assez fidèles ?

Comment est-elle en votre cœur ?
 Il semble que vous ayez peur
 Que j'en demande des nouvelles :
 Accordez-moi quelques moments , du moins ;
 Où nous puissions en paix raisonner des besoins ;
 De votre fils & de ma fille.
 Faut-il appeller des témoins
 Pour des affaires de famille ?

Madame la Duchesse d ** étant attendue un Mardi l'après dîner chez Madame de Lambert , M. de la Motte , qui n'avoit pas voulu se mettre à table , fit pendant le dîner ces vers pour elle.

Ils dinent là-dedans , & moi je songe à faire
 Quelques vers dignes de vous plaire.
 Ils sont fort bien traités ; & moi je me nourris
 Du plaisir d'espérer que j'aurai pour salaire
 Quelques mots ou quelques souris.
 Qui de nous pensez-vous qui fait meilleure
 chère ?
 Sans doute entre eux l'esprit & la raison
 D'un aimable entretien se disputent la gloire :
 Je crois tous leurs discours fort dignes de mé-
 moire ;
 Mais moi je pense à vous ; quelle comparaison !
 Ces bonnes gens , trompés par l'apparence ,
 Phéniens ma solitude , & se trouvent heureux ;

Mais moi qui vous attens , & qui vous vois
d'avance ,

En vérité j'ai pitié d'eux.

Difons vrai , le bonheur des hommes ,

Est trop difficile à fonder ;

Le cœur nous rend ce que nous sommes ,

Qui n'y lit pas , ne peut rien décider.

Madame la Duchesse d** ayant montré à M. de la Motte plusieurs pièces de poésie faites pour elle par différens Auteurs , il fit ces vers.

Dés tributs flatteurs du Permesse
Les archives de S** gardent un long recueil ;

Mais pardonnez à mon orgueil ,
Je ne crois que les miens dignes de ma Princesse.

Je sçais pourtant que par l'art & l'esprit
Le moindre me surpasse , ou du moins me ressemble :

Mille sans doute ont mieux écrit ;
Mais j'en ai plus senti que tous ces mille ensemble.

Pour montrer par quel art vous pouvez tout
chasser ,

Ils font marcher Minerve & Phœbus sur vos
traces ,

De la Mère d'Amour ils vous donnent les
graces ,

De tous les traits du Fils ils sçavent vous
armer ;

Mais que sert leur brillante audace ?
 Par un soupir je les efface ;
 Je les laisse louer, & je ne fais qu'aimer.
 Ne croyez pas sans moi que l'avenir avoue
 De vos dons enchanteurs le surprenant récit,
 De les persuader j'aurai seul le crédit.
 Quand c'est le sentiment qui loue
 Il fait croire tout ce qu'il dit.

M. de Fontenelle ayant lu à Madame
 la Duchesse d * * un ouvrage qu'il avoit
 fait sur la poétique, M. de la Motte qui
 étoit présent à cette lecture, fit les vers
 suivans.

Si jamais je fais des traités
 Ce ne sera pas vous à qui j'irai les lire.
 Eh ! le moyen qu'un pauvre auteur aspire
 A vous offrir des nouveautés ?
 D'avance vous sçavez tout ce qu'il va vous dire.
 J'en suis témoin moi-même : un auteur excel-
 lent
 Vous lisoit une poétique,
 Fruit du génie & du talent,
 Joint à l'esprit philosophique ;
 A peine cherchoit-il raison de quelque goût ;
 A peine exposoit-il quelque doute à résoudre,
 Que soudain comme un coup de foudre,
 Un mot vous échappoit qui répondoit à tout.
 Et si le raisonneur, qui n'osoit trop le croire,

S'expliquoit aussi-bien pour nous ;
 Il ne lui restoit d'autre gloire
 Que de paroître avoir écrit sous vous.
 Loin donc la frivole espérance
 Qu'en fins raisonnemens on vous apprenne
 rien ;
 Le travail de l'esprit , quand il réussit bien ,
 Ne va qu'à découvrir ce que le vôtre pense ;
 Un sublime traité n'est que votre entretien.
 Mais moi , depuis le jour que certain Dieu
 m'inspire ,
 Que j'ai de nouveautés dont je puis vous instruire !
 Et malgré tous les cœurs que vous avez blessés ,
 Combien de sentimens que vous ne connoissés ,
 Ni par vous ni par ouï dire !

Madame la Duchesse d** ayant chargé Mademoiselle de Launay qui alloit au Mardi chez Madame de Lambert , de faire des amitiés à M. de la Motte de sa part , M. de la Motte lui envoya les vers suivans.

De votre part mille amitiés pour moi ,
 J'en ai reçu mardi l'assurance flatteuse :
 Convenez-en de bonne foi ,
 Vous vous trouvez bien généreuses.
 C'est à tort que vous le pensez...
 De ces amitiés qu'on me donne

Je sens le prix mieux que personne ;
 Mais je sens bien aussi que c'en est pas assez ;
 Qui peseroit dans mon cœur & le vôtre
 Mes transports & votre amitié,
 Serois fort mal édifié
 Du peu que donne l'un pour ce qu'a donné
 L'autre.

Si vous n'aimez point à devoir ,
 Si l'orgueil d'un grand cœur s'honore
 De donner toujours plus qu'il ne peut recevoir ,
 N'avez-vous pas honte de voir
 Combien vous me devez encore ?

M. de St Aulaire fort attaché depuis
 long-tems à Madame la Duchesse d'*,
 étant dangereusement malade , cette
 Princesse le fut voir , & parut fort triste
 à M. de la Motte qui se trouva chez elle
 à son retour , sur quoi il fit ces vers.

La brillante vivacité
 De D** aujourd'hui ne suivoit point les traces ,
 Son entretien s'est contenté des graces ,
 Et les ris n'en ont point été.
 Proserpine la charme, elle devoit l'entendre ;
 On a dédaigné ce plaisir.
 Le jeu même , le jeu n'a pu se faire rendre
 L'ordinaire tribut que lui doit son loisir :
 Pourquoi ces changemens ? Pourquoi cette
 tristesse ?

Saint Aulaire en péril alarme la Princesse.

Mais c'est encor trop peu de l'inquiet ennui ;

Dans le chagrin qui la possède

Elle a cherché le douloureux remède

De s'en affiger avec lui.

Que dans un rang si haut un cœur soit si
sensible ,

Beaucoup de gens n'en croient rien ,

La chose pourtant est possible ,

L'**** le prouve bien.

Merveille encor plus étonnante ,

Et qui fait à la fois & mon bien & mon mal ,

C'est que ma tendresse s'augmente

De ce qu'on fait pour mon rival.

Madame la Duchesse d** ayant traité avec M. de la Motte des différens caractères de l'amour & de l'amitié, il fit sur ce sujet ces vers-ci & ceux qui les suivent.

Sur les deux souverains du cœur ,

L'amour & l'amitié sa sœur ,

Nous sçavons quel dogme est le vôtre ;

Mais je doute , entre nous , que sur l'un & sur
l'autre

Vous soyez un fort bon docteur :

Vous prétendez que l'amitié néglige

Le vain détail des petits soins ;

Que l'ami ne donne & n'exige

D'égards que pour les vrais besoins.
 Selon vous, la foiblesse & l'aveugle caprice
 Suivent toujours l'enfant vainqueur ;
 Au contraire la paix , la raison , la justice
 Sont les tutrices de sa sœur.
 Il faut , c'est-là votre doctrine,
 Que l'amour agisse en enfant,
 Mais que l'amitié noble agisse en héroïne
 Qui n'a de goût que pour le grand.
 Petites choses si friandes
 Pour l'enfant qui me fait la loi,
 Gardez-vous donc d'entrer dans mes demandes;
 On n'en fera jamais de petites pour moi ;
 Bon Dieu ! quelle pitié ! je suis réduit aux
 grandes.



Pour un moment, qu'il vous souvienn
 Du dernier entretien qui me fut accordé,
 Rappelez-vous le procédé
 De votre main & de la mienne :
 Ma main qui recherchoit la vôtre avidement ;
 En la trouvant tressailloit d'aise ;
 Je vous la serrois tendrement ;
 Puis comme le zéphir sur une fleur qu'il baise,
 Je l'effleurois légèrement.
 De mes doigts inquiets je parcourois les vôtres ;
 A peine sur les uns croyois-je me fixer ,
 Que dans le moment même, attiré, par les
 autres ,

Je ne sçavois que choisir ni laisser ;
 Tandis que votre main tranquille ,
 Sans se donner de mouvement ,
 A tous les miens ne paroïssoit docile
 Que faite d'aucun sentiment.
 Dans la miens transports , caprice , inquié-
 tude ,
 Toute l'activité du cœur ;
 Dans la vôtre froide habitude
 De complaisance & de douceur.
 Dans la main sage & la main folle ,
 Que vous ai-je signifié ?
 Reconnoissez-y le symbole
 De l'amour & de l'amitié.

Madame la Duchesse d** avoit écrit
 de sa main tous les vers que M. de la
 Motte avoit faits pour elle : il l'exhorte
 par ceux-ci à les relire souvent.

Jetez souvent les yeux sur ce naïf ouvrage ,
 Moins de moi que du Dieu qui régné dans mon
 sein ;
 Relisez ces écrits , si fiers de l'avantage
 D'avoir été tracés de votre main.
 Par eux je vous ai fait un temple ,
 Où pour toute matière , & pour tous ornemens ,
 Le cœur toujours surpris contemple
 Votre image & mes sentimens.
 L'objet de l'hommage suprême

Y brille seul de toutes parts ;
 Sous différens aspects la Déesse elle-même
 Se saisit de tous leurs regards.
 Ici la raison suit vos traces :
 Là les ris & les jeux ; ici l'enfant vainqueur ;
 Nouvel aspect, nouvelles graces :
 Vous étonnez l'esprit , ou vous charmez le
 cœur ;
 Ainsi vous êtes seule & l'autel & le temple :
 Mes sentimens en sont les prêtres assidus ,
 Dont le zèle donne l'exemple
 Des hommages qui vous sont dûs.
 D'un souris tendre & d'un regard propice
 Payez leur culte solennel ,
 Et songez qu'en bonne justice
 Les prêtres vivent de l'autel.

M. de la Motte , hors d'état de marcher par un mal de genou , se fit porter chez Madame la Duchesse d ** jusques dans son appartement à S ** où elle étoit , & lui dit ces vers.

Que l'on ne cherche plus à surprendre ma foi ,
 Je ne croirai plus rien, Quoi rien ? Plus rien ;
 vous dis-je ,

J'avois cru maint & maint prodige
 Qui se démentent tous chez moi ,
 Des gouteux , des paralitiques
 Dans l'horreur de l'embrasement ;

'Si l'on s'en rapportoit à certaines chroniques;
 'De leur maison brulante ont fui rapidement.
 Ces conteurs ont menti; non, l'amour de la vie
 Jamais d'un corps noué n'a brisé les liens;
 La terreur du poignard, l'effroi de l'incendie
 Manquent tous les genoux qui ressemblent aux
 miens :

Je n'en ai que trop fait la triste expérience;
 Je meurs si je ne vous vois pas;
 Et pour chercher votre présence
 'Je ne puis pourtant faire un pas:
 Vous voilà, direz-vous, n'est-ce pas un miracle,
 cle,

Que l'ardeur de me voir a seul exécuté?
 Il est vrai, je vous vois, j'ai franchi tout
 obstacle;

Mais j'en ai honte, on m'a porté.

Dans le tems que M. Boisse prétendoit
 faire voir dans un Microscope qu'il disoit
 venir d'Hispaham, des animaux qui nais-
 soient dans le sang, selon son système, &
 causoient toutes les maladies, M. de la
 Motte qui s'étoit trouvé avec Madame la
 Duchesse d** chez lui, fit à cette occa-
 sion les vers suivans.

Partout la nature est féconde;
 Partout elle a semé mille germes nouveaux,
 Et chaque animal est un monde
Supplément.

F

Qu'habitent d'autres animaux.
 Le Méandre secret, qui dans nos cœurs circule,
 Pour mille hôtes divers est un vaste océan :

Ainsi le prouve à l'incrédule

Le Microscope d'Hispanham.

Interrogez encor cet oracle oculaire ,
 J'enverrai de mon sang, vous pourrez en user :

Je le perdrais tout pour vous plaire ;

J'en perdrai pour vous amuser.

Je ne permets pourtant qu'à votre seule vue

De découvrir quel peuple vit en moi :

La forme que je lui prévoi

Ne vous sera pas inconnue.

Regardez bien, que voyez-vous ?

Un million de petits fous.

Eh bien ! voyez comme ils s'agitent,

Race incapable de repos,

Leurs ailes ne sont pas oisives sur leurs dos,

Ils s'élèvent, se précipitent,

Lançant de toutes parts leurs petits javelots ;

Et la flamme à la main ils embrasent les flots

De la propre mer qu'ils habitent.

Or de votre pitié j'entrevois le dessein ,

Vous voudriez chasser ce peuple de mon sein ;

Mais quoi ! ces animaux n'ont point d'antago-
 niste ;

Vous en feriez chercher en vain ,

L'Esculape nouveau n'en a point sur sa liste.

De plus, observez-les, vous verrez sur leur front

Qu'ils ne craignent rien pour leur
gloire;
Je les sens bien, on peut m'en envoir;
Et l'origine dont ils sont
Est le garant de leur victoire.

M. de la Motte étant venu à S** * fit;
pour obtenir de Madame la Duchesse
d** *, quelques momens d'entretien, ces
vers-ci.

On ne fait pas des vers pour rien;
Tout rimeur veut du moins la gloire pour sa-
laire;
Je vends les miens plus cher, & j'en veux, sans
surfaire,
Une heure de votre entretien.
Oui, c'est mon dernier mot, & je veux vous
entendre;
Choisissez du récit ou du raisonnement,
De l'esprit ou du sentiment,
Pour surst. vous pouvez tout prendre;
Pourvu que vous parliez j'aurai contentement;
Si c'est raisonnement, je compte sur la force
La profondeur, la netteté;
Vous n'en restez point à l'écorce;
Et c'est un jeu pour vous que la solidité,
Si c'est récit, tous les faits dans leurs places
Vont s'arranger à qui mieux mieux;
Je vous vois du pinceau des grâces

Me peindre tout, mettre tout sous mes yeux.
 Si c'est l'esprit, que de fleurs vont éclore !
 Vous l'inspirez en le louant,
 Après un trait brillant un autre vient encore,
 Et vous créez en vous jouant.
 Si c'est le sentiment, j'ai de la peine à croire
 Que vous nous en disiez tout ce que vous
 sçavez.

L'amitié seule aura la gloire
 De voir tous ses droits bien prouvés :
 Sur l'amour vous voudrez vous taire,
 Vous ferez bien, car, entre nous,
 Vous sçavez moins aimer que plaire,
 Et j'en sçais là-dessus de plus sçavans que vous.
 Faisons donc un marché durable,
 Vous aurez de mes vers pourvû que vous
 parliez ;

Concluez, nous voilà liez ;
 A ce prix là je suis inépuisable.

Madame la Duchesse d.*.* étant à
 Paris, Madame de Lambert lui amena
 M. de la Motte, & cette Princesse lui
 ayant demandé s'il n'avoit pas fait des
 vers pour elle, il lui dit ceux-ci, qu'elle
 écrivit comme elle avoit fait tous les pré-
 cédens.

J'apporte encore à B.** ditte
 Des vers sentis & non rêvés,

Des vers que mon cœur seul me dicte ;
Ecrivez , Princesse , écrivez ,



Je ne me lasse point de dire
Les divers transports que m'inspire
Ce charme que vous seule avez ;
Ne vous laissez donc point d'écrire ,
Ecrivez , Princesse , écrivez .



A ce cœur qui pour vous est devenu Poëte
N'avez-vous pas promis une amitié parfaite ?
Payez donc ce que vous devez ,
Du moins reconnoissez la dette ;
Ecrivez , Princesse , écrivez .



Je recommande encor à votre complaisance
Le pauvre enfant que vous sçavez ;
Loin de sa mere il pleure son absence ,
Tout est exil pour lui s'il n'est où vous vivez ;
Songez qu'il est d'une auguste naissance ,
Ne l'oubliez jamais , & pour plus d'assurance
Ecrivez , Princesse , écrivez .



Vous lui devez pour subsistance ;
Accueil , souris & confiance ;

Tendresse encor si vous pouvez ;
 Je me remets de tout à votre conscience,
 En payant donnez-vous quittance,
 Ecrivez, Princesse, écrivez.

Madame la Duchesse d** étant revenue à Paris après avoir été long-tems à S**, M. de la Motte, la première fois qu'il vint chez elle, lui dit ces vers.

Pour éteindre en moi cette ardeur,
 Ce désir né sans espérance,
 Hier j'encourageois mon cœur
 A profiter de votre absence.



Je disois, tu ne la vois plus, . . .
 Pourquoi retenir son image ?
 Laisse des soupirs superflus,
 Un bon oubli seroit plus sage.



Je pardonne de soupirer
 A tous ceux qui suivent ses traces.
 Pourroient-ils ne pas adorer
 La bonté, l'esprit & les graces ?



Mais toi qui n'es témoin de rien,
 Qui n'es destiné qu'à se plaindre,

Devois-tu faire ton seul bien
D'un bien où tu ne peux atteindre ?



Ça mon cœur un peu de raison ;
Fais ton remède de ta peine ,
L'absence est la bonne saison
Pour briser la plus forte chaîne .



Non, dit-il, mon sort est rempli ;
Je souffre, il est vrai, mais j'adore ;
Plutôt tous les maux que l'oubli :
Quoiqu'il en coûte, aimons encore !

Madame la Duchesse d** étant revenue de S** , M. de la Motte vint chez elle , & sur ce qu'elle lui demandoit des vers dont il ne pouvoit se souvenir , il fit les vers suivans .

Quand je ne vous vois pas que je vous dis de choses !

Par mes divers transports , je compte les momens :

L'automne a moins de fruits , le printemps moins de roses

Que mon cœur n'a de sentimens .

Transports , ardeurs , desirs , en moi tout est extrême ;

F i y

Je sens ce que jamais je n'aurois pu prévoir ;
 Le Dieu que vous sçavez en est surpris lui-même ,
 Et ce n'est que depuis que j'aime
 Qu'il a connu tout son pouvoir.
 Pour vous apprendre à vous jusqu'où va votre
 empire ,
 Je me promets souvent de vous redire
 Ce qui me passe par le cœur ;
 Et dans ce projet j'aime à croire
 Qu'on en plaît mieux à son vainqueur ,
 Plus on lui prouve sa victoire.
 Mais je m'arrange vainement ,
 Dès que je vous revois l'ivresse du moment
 De l'état de mon cœur ordonne ,
 Et dans l'excès de son ravissement .
 Toute mémoire m'abandonne ,
 Je ne suis plus que sentiment .

Au commencement de l'année 1728 :
 Madame la Duchesse d** étant allée chez
 Madame de Lambert , M. de la Motte ,
 qui y étoit, présenta à cette Princesse pour
 étrenne les vers suivans.

É T R E N N E.

Pour l'an qui commence son cours
 Je cherchois un don à vous faire :
 Les Dieux à qui j'avois recours

Pouvoient seuls me tirer d'affaire ;
 Je garde le fidèle état
 De leur réponse souveraine ;
 En voici donc le résultat ,
 Je vous le laisse pour étrenne.



Jupiter dit, du plus beau sang :
 Je lui fis tirer sa naissance ;
 Placée au plus auguste rang ;
 Je lui fais part de ma puissance.
 A des présens si glorieux.
 J'ai joint une ame plus qu'humaine ;
 Et qu'envieroient même les Dieux ;
 Je la lui laisse pour étrenne.



Pourquoi t'inquiéter en vain ;
 M'a dit Junon , pour la Princesse
 Ne tient-elle pas de ma main
 Le digne objet de sa tendresse ?
 C'est moi qui d'un hymen si doux
 Entretiens l'éternelle chaîne :
 Quel don plus grand qu'un tel époux !
 Je le lui laisse pour étrenne.



Tes desirs passent mon pouvoir ;
 M'a d'abord répondu Minerve ;

R. W.

L*** a tout mon sçavoir,
 Je n'en ai point fait de réserve :
 Tout se dévoile à ses regards :
 Elle a, comme moi, le domaine
 Et des sciences & des arts ;
 Je le lui laisse pour étrenne.



Qu'exige-tu de mes faveurs,
 M'a dit le Dieu de l'harmonie ?
 L*** vaut les neuf Sœurs,
 Seule elle en a tout le génie :
 C'est de moi qu'elle tient son goût ;
 Et cette éloquence soudaine,
 Qui persuade & qui peint tout,
 Je la lui laisse pour étrenne.



La charmante Divinité,
 De qui les ris suivent les traces,
 M'a dit d'un air déconcerté,
 Elle m'a dérobé les graces :
 J'ai déjà perdu tout espoir
 Qu'un jour mon fils me les ramene :
 Puisque je ne puis les ravoïr
 Je les lui laisse pour étrenne.



Son grand cœur ne me doit pas peu ;
 M'a dit Mercure, on peut m'en croire ;

Je lui souffle l'esprit du jeu,
 Mais c'est pour redoubler sa gloire,
 Oui, cet intrépide pari
 Et cette humeur toujours sereine,
 Dans les revers du biribi,
 Je la lui laisse pour étrenne.



J'ai donc, sans fruit, importuné
 De mes vœux la troupe céleste:
 Chacun pour avoir trop donné
 Ne se trouve plus rien de reste.
 Pour servir mes vœux empressés
 Toute recherche eût été vaine;
 Mais les biens dont vous jouissés
 On vous les laisse pour étrenne.



Faible mortel serois-je mieux
 Que la troupe toute-puissante?
 Plus embarrassé que les Dieux,
 Que faut-il que je vous présente?
 Ce respect de vos graces né,
 Dont ma muse fut la maraine,
 Et qu'amour traite en frere aîné,
 Je vous le laisse pour étrenne.



Mais vous! songez que par pitié
 De ce respect sans espérance,

Vous m'avez promis amitié ;
 Qui plus est encores confiance :
 J'en citerois de bon témoins ;
 Mais votre parole est certaine :
 Ainsi répondez-moi du moins,
 Je vous les laisse pour étrenne.

Madame la Duchesse d** ayant fait
 dire à M. de la Motte qu'elle iroit chez
 Madame de Lambert un jour qu'il y de-
 voit être, & ayant mandé, lorsqu'il l'at-
 tendoit, qu'elle ne pouvoit venir ce jour-
 là, il fit les vers suivans, qu'il lui dit la
 première fois qu'il vint chez elle :

La Princesse ne viendra point !
 Je n'ai plus voulu rien entendre.
 Et par où coupable en ce point
 Pourriez-vous jamais vous défendre ?



Ce peut-il que se portant bien-
 On ait un procédé semblable ?
 La probité n'est donc plus rien ;
 La foi, l'honneur n'est qu'une fable.



Retits ! soyez amis parfaits ,
 Soyez sinceres & fidelles ;

Mais les Princes ne sont pas faits
Pour songer à ces bagatelles.



Dieu sçait quels mots dans mon-dépit
M'échapoient contre ce que j'aime :
Titres & rang j'ai tout maudit ,
Et je me disois à moi-même ,
Hélas ! pauvre cœur abusé ,
Avec tant de délicatesse ,
De quoi t'es-tu donc avisé
D'aller choisir une Princesse ?

Quelques jours après Madame la Du-
chesse d'*** vint chez Madame de Lam-
bert, où étoit M. de la Motte, qui, pour
témoigner son repentir des derniers vers,
dit ceux-ci.

Où mène un dépit téméraire ?
Et que n'ai-je point mérité ?
J'ai dans mon aveugle colere
Offensé ma Divinité.



Elle dont la bonté touchante
Songeoit à réparer mes pleurs ,
Tandis que mon ame imprudente
Querellois ses fautes rigueurs.



O toi de ma faute complice !
 Muse qui m'osas inspirer ,
 En servant mon triste caprice-
 Falloit-il te dèshonorer ?



Est-il châtiment qui suffise
 A punir de semblables traits !
 Va , que le nom de L****
 Te soit interdit pour jamais !



Toi lyre qui me fut donnée
 Pour plaire & m'immortaliser ,
 Puisqu'un crime ta prophanée ,
 C'est au remords à te briser !



Mais je l'entens , qui gémissante ;
 Demande grace en votre nom ;
 Ce nom retient ma main tremblante ;
 Parlez , la briserai-je , ou non ?

Le Roi de Pologne , Stanislas , étant venu voir Madame la Duchesse d** à S** , & lui ayant témoigné qu'il se trouveroit fort honoré d'être au nombre de ses Bergers ; cette Princesse lui en accorda le titre , & ajouta à cette faveur quelques ga-

lanteries où son esprit, son sçavoir & son bon goût se faisoient également admirer. Le Roi Stanillas lui écrivit à cette occasion une Lettre fort galante, dont M. de la Motte entendit la lecture, sur quoi il fit les vers qui suivent.

Un Roi, trop aimable Bergere,
S'enrolle parmi vos Bergers,
Il veut habiter nos vergers
Dans le seul espoir de vous plaire;
L'amour devoit à vos appas
Une victoire si complete;
Mais pour cela ne pensez pas
Qu'un sceptre vaille une houlette.



Sans doute c'est un grand hommage
Que celui d'une Majesté;
Mais enfin la fidélité
Des Rois n'est gueres le partage.
Pour vous enlever ses tributs
Il ne faut qu'une bonne diette,
Et bientôt vous ne croiriez plus
Qu'un sceptre vaille une houlette.



Au premier signal de Bellonne

S'éteindroit toute son ardeur ;
 Il n'auroit aucune pudeur
 De vous quitter pour la couronne
 Pour vous , s'il alloit vous quitter,
 Quelle honte que sa retraite !
 Gardez-vous donc bien de penser
 Qu'un sceptre vaille une houlette.



L'éclat du rang vous sollicite ;
 Voyons si c'est une raison :
 Pour L**** de B**
 Les Rois ne sont pas sans mérite ;
 Mais quand pour un bonheur plus doux
 L**** devient Lifette,
 Qui croira jamais entre nous
 Qu'un sceptre vaille une houlette ?



N'allez pas au pouvoir suprême
 Comparer le champêtre état.
 Que fait un Héros ? Il combat ;
 Et que fait un Berger ? Il aime :
 L'un donne à sa Dame une cour ;
 L'autre une tendresse parfaite.
 Peut-on soupçonner qu'en amour
 Un sceptre vaille une houlette !



Pour les Rois rien de désirable.

Que des sujets & des Etats.
 Un monde seul ne suffit pas.
 A leur orgueil insatiable.
 Un empire sans cesse accru
 Est tout ce que leur cœur souhaite ;
 Mais un Berger n'a jamais cru
 Qu'un sceptre vaille une houlette.



Qu'est-ce qu'un Roi pour vous peut
 faire ?

Garder quelques jours vos troupeaux :
 On le sçauroit dans nos hameaux ,
 C'est une gloire passagere.
 Mais pour transmettre à l'avenir
 Votre triomphe & sa défaite ,
 Quelqu'un voudroit-il soutenir
 Qu'un sceptre vaille une houlette ?

M. de la Motte ayant vu Madame la
 Duchesse d** chez Madame de Lambert
 sans lui payer le tribut ordinaire des vers
 qu'il avoit coutume de lui dire , cette
 Princesse lui en fit des plaintes ; sur quoi
 il fit ceux-ci , qu'il lui dit la première
 fois qu'il la revit chez Madame de Lam-
 bert.

Quand vous souffrez que je vous voie ,
 Aurant de fois vous faudroit-il des vers ?

C'est bien le moindre prix d'une si grande joie ;

Jamais plaisirs n'auroient été moins chers.

Mais hélas ! pour chanter suffit-il que l'on
aime ?

Le cœur est toujours prêt , l'esprit n'est pas de
même ;

Dès que vous paroissiez je me sens assiéger

De transports inconnus à l'ame la plus tendre ;

Mais tous ces sentimens , quand il faut vous les
rendre ,

Ne sont pas aisés à ranger :

On chante en y pensant , sans y penser on
aime ;

Le cœur est toujours prêt , l'esprit n'est pas de
même.



Si quelquefois je veux mettre mon soin

A peindre tous les dons par où vous sçavez
plaire ,

De mes efforts le succès ordinaire

C'est de voir combien j'en suis loin.

Qui jamais à son gré peut louer ce qu'il aime ?

Le cœur voit & sent tout , l'esprit n'est pas de
même.

M. de la Motte fit les vers suivans pour
Madame la Duchesse d** dans le tems de
Pâques de l'année 1728 , & les lui dit à
l'Arsenal où elle l'avoit invité de venir.

Un Confesseur, qu'on m'avoit dit fort doux,
 Hier de mes péchés ouït la kicelle,
 Où je glissai comme une bagatelle
 Les vers galans que j'avois faits pour vous.
 Oh ! oh ! dit-il, ceci devient plus grave ;
 Des vers galans ! je ne sçais rien de pis.
 De deux yeux, quels qu'ils soient, se déclarer
 l'esclave,

N'est pas chemin de Paradis.
 Je vous nommai pour mon excuse ;
 Car même en s'accusant ne s'excuse-t-on pas ?
 Tant pis encor, dit-il, plus l'objet a d'appas,
 Et plus tard on s'en défabuse :
 Si L**** est votre choir
 Je n'en dois être que plus rude :
 La voir ou l'entendre une fois
 Vaut tout autant que péché d'habitude.

Madame la Duchesse d** étant à S**
 dans le Printems, M. de la Motte fit ces
 vers-ci.

Volé à S**, cher enfant, volé près de ta mere,
 Rends-toi dans ces aimables lieux
 Où tu vas voir maint & maint frère
 Nés comme toi d'un regard de ses yeux :
 Observe tout & demeure invisible.
 Mais à quoi bon ce soin ? hélas
 Sans te cacher, il n'est que trop possible
 Qu'elle ne t'aperçoive pas.

Va dès le lever de l'aurore ;
 Vole dans ses jardins préparer ses plaisirs ,
 Intéresse Zéphir & Flore
 A prodiguer leurs dons au gré de ses desirs ;
 Et de l'ardeur de tes soupirs
 Toi-même aide à les faire éclore ;
 Accompane par-tout sa cour ;
 De tous ses entretiens sois le témoin fidelle ;
 Retiens-en bien les traits, la finesse & le tour ;
 Que tu serois charmant à ton retour
 Si tu sçavois les redire comme elle.
 Si l'ennui la prend quelquefois ;
 Puisse-t-elle pourtant n'en point sentir l'ac-
 teinte ,
 Glisse adroitement sous ses doigts
 Ces vers où mon ame s'est peinte ,
 Ces tendres vers par le cœur enfantés ;
 Et si tu la voyois sourire
 A quelqu'un de ces traits par toi-même dictés ;
 Reviens sur le champ me le dire ;
 Ce bonheur, comblant mon espoir
 Me tiendroit presque lieu du plaisir de la voir.

Madame la Duchesse d** qui avoit soin
 depuis long-tems de donner à M. de la
 Motte du ruban pour mettre à sa canne ,
 lui en ayant envoyé, il vint quelques jours
 après chez elle & lui dit ces vers-ci &
 ceux qui suivent, qu'il avoit faits, arrêté

dans sa chaise à la porte de la Conférence, vis-à-vis l'hôtel du M**.

Il m'a pris, quoi, m'allez-vous dire ?
 Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
 Qui ? Ce petit lutin qui de vos yeux est né,
 Et de qui je subis l'empire.
 Il dit que le présent ne regarde que lui.
 Qu'il sçait les desseins de sa mere ;
 Et que, si près de vous je perdois son appui,
 Pareil don ne me viendrait guere.
 Il en faut convenir, il connoît bien ses droits ;
 Et puissiez-vous vous-même aussi bien les con-
 noître.

Je me soumetts donc à ses loix,
 Du ruban & de tout je le laisse le maître.
 Selon que son caprice en dit,
 C'est lui qui m'en fait part & qui me le mesure,
 Qui prend ma canne & l'embellit
 De ce tissu pour moi plus cher que la ceinture
 Qui jadis de Vénus a fait tout le crédit.
 Vous m'allez trouver bien crédule ;
 Mais j'en ai fait l'épreuve, & depuis plus d'un an
 Sur son flambeau, sans doute, il passe ce ruban ;
 Car dès que j'y touche, je brûle.
 En vain voudrois-je lui ravir
 Ce trésor dont seul il s'empare ;
 Il le garde comme un avare,
 Qui, de peur d'en manquer, tremble de s'en
 servir.



Me voici reposant sur les bords de la Seine ;
 Vis-à-vis de votre Palais ,
 Mon œil ne le voit pas , mais mon esprit m'y
 mène ,

Et jugez combien je m'y plais.
 Jusqu'où l'illusion va-t-elle !

J'entre chez vous & j'entens cette voix
 Qui redonne toujours une force nouvelle
 Au feu qu'elle alluma dès la première fois.
 Là mille jeux badins voltigent sur vos traces ;
 J'écoute ces discours si brillans & si doux ,
 Que dictent à l'envi la raison & les graces ;
 Et dont l'art n'est sçu que de vous.
 Là , certain Dieu qui me conseille ,
 D'un moment d'audience implore la faveur ;
 Et j'ose vous dire à l'oreille
 Ce que je voudrois bien qui passât jusqu'au
 cœur ;

Du moins je vous y vois sourire.
 Et qui ne croiroit pas mes vœux récompensés ;
 Quand pour prix de mes vers vous daignez les
 écrire ?

C'en est beaucoup , m'allez-vous dire :
 Oui, c'est trop , & pourtant ce n'en est pas assez ,
 Quoi ! ce n'est pas assez ? Est-ce que ma rente
 dresse

Ose former d'autres souhaits ?

Que voulez-vous ? Le cœur a ses instans d'y-
vresse,

Il faut laisser passer l'accès.

Madame la Duchesse d** étant revenue de S** à Paris, fut chez Madame de Lambert, où M. de la Motte lui dit ces vers qu'il avoit composés sur son départ quand elle fut à S**, & ceux qui suivent qu'il avoit faits pendant son absence.

Du M** part & je demeure;
Touché de mon gémissement,
L'enfant que vous sçavez en pleure;
Et dit lui-même à tout moment,
Du M** part & je demeure.



Encor dans cet éloignement,
Si j'en mourois, à la bonne heure;
Mais un cœur vit de son tourment;
Je vis & je ne sçais comment.
Du M** part & je demeure.



On souffre beaucoup en aimant,
Me dit l'enfant, sans qu'on en meure;
Mais se plaindre est soulagement;

Je me plains donc amèrement ;
Du M** part & je demeure.



Si dans ce triste accablement
Quelquefois le sommeil m'effleure ;
Je m'écrie encor en dormant
Du M** part & je demeure.



Que bientôt un retour charmant
Rende ma fortune meilleure ;
Puisse-je dire incessamment ,
Elle est ici , qu'elle y demeure.



Mais quoi ! je vous revois , est-ce un enchan-
tement ,
Ou bien si mon désir me leurre ?
Prêtez-moi donc l'oreille : ah ! c'est vous su-
rement :
Je suis bien-là , que j'y demeure !

Depuis que vous êtes à S**
Tout m'attriste , tout m'importune ;
Les plaisirs se changent en maux ,
La santé même est infortune ;
Je me fais de tout un poison ,
De l'air même que je respire :

N'en

N'en sçauriez-vous pas la raison ?
Devinez ce que je veux dire,



Si quelquefois je veux sortir
De cette longue phrénésie,
J'ai recours pour m'en garantir,
A quelque lecture choisie;
Mais des plus gians Ecrivains
Aucun ne peut se faire lire,
Le livre me tombe des mains,
Devinez ce que je desire.



Si d'autres fois pour m'émuvoit
Et vaincre un ennui taciturne,
Je vais essayer le pouvoir
Du Brodequin & du Cothurne;
Insensible aux plus beaux endroits,
Je ne puis admirer ni rire;
Racine & Moliere sont froids,
Devinez ce que je desire.



Envain l'Amphion de nos jours
Forma d'harmonieux spectacles;
Les rochers ne sont pas plus sourds
Que je le suis pour ces miracles;
Je suis sûr même qu'Apollon
M'étourdiroit avec sa lyre;

Mon cœur rappelle un plus beau son,
Devinez ce que je desiré.



Quand le jour s'éteint , le sommeil
Va de ses pavots secourables ,
Jusques au retour du soleil,
Soulager les plus misérables ;
Pour moi seul ses dons n'ont plus lieu,
De ma paupière il se retire ,
En vain j'implore un autre Dieu ,
Devinez ce que je desiré.



Dirai-je plus ? Si quelquefois
Mon bonheur près de vous me mene ;
Si du charme de votre voix
Vous trompez quelque tems ma peine ,
Votre accueil même le plus doux
Ne sauroit encor me suffire :
Je souffre encor auprès de vous ,
Devinez ce que je veux dire.



Prodige où je ne comprends rien !
Eh ! Qui me le fera comprendre ?
Seroit-il donc quelqu'autre bien
Que vous voir & que vous entendre ?
Que souhaitai-je donc ? Hélas !
Comment pourrais-je vous le dire ?

Si moi-même je n'ose pas ;
Deviner ce que je veux dire ;

Vers que M. de la Motte fit au commencement de l'année 1729. pour Madame la Duchesse du **.

On a bientôt dit ce qu'on sent ;
L'esprit ne l'étend qu'avec peine ;
Pourquoi prendre un tour languissant ?
Je vous adore est mon étrenne.



Les beaux discours furent le lot
Que choisit le Dieu d'Hypocrenne ;
Certain Dieu dit tout en un mot :
Je vous adore est mon étrenne.



Graces, raison, esprit & goût,
En quatre mots voilà du M ** :
Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit tout :
Je vous adore est mon étrenne.



Voilà tout mon petit trésor
Pour cette année & la prochaine ;
Dans mille ans je dirois encor
Je vous adore est mon étrenne.

Comme encens recevez mes soins ,
 Que personne ne s'y méprenne ,
 Je n'ai pas dit que j'aime, au moins ;
 Je vous adore est mon étrenne.

Vers de M. de la Motte pour Madame la Duchesse du ** qu'il lui dit chez Madame de Lambert.

Voici des vers en ce moment ,
 J'ignore ce qu'ils vont vous dire ;
 Je ne sens bien distinctement
 Que le besoin de vous écrire.



A former d'abord un projet
 Ne croyez pas que je m'amuse,
 Vous êtes toujours mon sujet,
 Et mon cœur est ma seule muse.



Le cœur dit tout ce qui lui vient,
 Jamais le choix ne l'embarrasse,
 Et c'est à lui seul qu'appartient
 Et l'entoufflement & la grace.



L'esprit toujours dans l'embarras,
 Toujours chancelle, toujours doute ;
 Le pauvre esprit, il ne dit pas
 Ce que le moindre mot lui coûte.

Ainsi pour vous ingénument
 J'avouerai mon respect extrême ;
 Je vous avertis seulement
 Que je respecte comme on aime.



Quoi donc ! Est-ce ma faute à moi
 D'être né si loin de l'Altesse ?
 Puis-je mais de n'être pas Roi ;
 Et que vous, vous soyez Princesse.



La plus superbe dignité
 Défend-elle qu'on vous adore ?
 Non, non, fussiez-vous Majesté
 Je vous adorerois encore.



Enfin je prends mon droit d'aimer
 D'où vous prenez celui de plaire,
 S'il vous est permis de charmer,
 Il me l'est de vous laisser faire.



Si l'avou m'en est interdit ;
 Par l'égard que le rang impose ;
 Supposez que je n'ai rien dit,
 Mais soyez sûre de la chose.

Madame la Duchesse du** étant allée
 chez Madame de Lambert avant que
 G iij

de s'en retourner à S**, demanda à M.
de la Motte, qui y étoit, le tribut de
vers qu'il avoit coutume de lui payer :
il lui dit ceux-ci.

Ne faisons plus de vers , le dessein en est pris
Et la raison me le conseille.
Mais j'entens que mon cœur n'est pas du même
avis :
Si tu n'as plus de vers tu n'auras plus l'oreille.



La menace m'effraye , & je sens qu'en tremblant
Ma muse à ce coup se réveille.
La peur me tient lieu de talent.
Faisons encor des vers afin d'avoir l'oreille.



Combien de sentimens ai-je fait éclater !
Si je les répétois ce ne seroit merveille.
Le cœur se plaît à répéter ;
Mais par malheur il faut du nouveau pour
l'oreille.



Eh bien ! je varierai , puisqu'il le faut ainsi ;
Mais je demande la pareille ,
E que vous promettiez , pour varier aussi ,
De me donner mieux que l'oreille.

Madame la Duchesse du** pour en-
gager M. de la Motte à venir à S** où
c'était, lui fit dire que s'il ne s'y
rendoit, il n'y auroit plus entre elle &
lui ni d'amour ni d'amitié : il y vint
tout incommode qu'il étoit, & lui dit
ces vers-ci & ceux qui suivent.

Si je ne vais à S* quelle est votre menace ?

Plus d'amour, dites-vous, plus même d'amitié.

Quoi ! jusques-là j'encours votre disgrâce ?

Bon Dieu, que je me fais pitié !

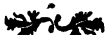


Mais, s'il vous plaît, entendons-nous l'un
l'autre :

Plus d'amour. Quel amour ? Eclaircissions-nous
bien.

Vous ne sçauriez bannir le mien :

Est-ce que, par hazard, vous parleriez du
vôtre ?



En ce casle plaisir, suspendroit mon effroi,
Et mon cœur dit déjà ce mot de Fontenelle ;

Ah ! que ne m'est-elle infidelle,

Elle auroit soupiré pour moi.

Autres Vers de M. DE LA MOTTE.

Belle question à former :

Giv

Quel est le plus grand don que le ciel peut
nous faire ?

Vous m'allez soutenir que c'est le don de plaire ;
Moi je soutiens que c'est celui d'aimer ? *



Plaire est, me direz-vous, la suprême puis-
sance,

Il est bien glorieux de pouvoir tout charmer.
J'en conviens ; mais en récompense
Il est plus doux des'enflamer.



Sur quelque illusion que notre orgueil s'appuie,
L'encens ne remplit pas nos vœux,
Souvent la Déesse s'ennuie ;
Mais quiconque adore est heureux.



Chacun prise ses avantages.
Goutez votre bonheur, je n'en envierai rien :
Si vous sçavez des cœurs gagner tous les
hommages,
Moi je sçais donner tout le mien.



Et jugez à quel point ma tendresse m'est chère,
A peine puis-je l'exprimer ;
Je n'acheterois pas la gloire de vous plaire
Au prix de vous en moins aimer.

Autres Vers de M. de la Motte.

Pour me distraire un peu de mon tendre esclavage,
 Sur les sciences & les arts
 J'ai voulu porter mes regards,
 Et n'en sçais guères davantage.



A la Géométrie envain je veux toucher,
 Depuis qu'en ses mystères j'entre,
 J'en apprens seulement que vous êtes mon centre,
 Et que je tourne autour sans pouvoir l'approcher.



De la Géographie une étude profonde
 Ne m'offre qu'un cahos où mon esprit se perd.
 Les lieux où vous vivez me semblent tout le monde,
 Le reste n'est plus qu'un désert.



Astronome, je monte à la sublime voute
 Où brille le flambeau des Cieux,
 Et quand je l'ai parcouru toute,
 Je vois qu'il n'est pour moi d'autre astre que vos yeux.

Me voici dans les arts, & d'abord je con-
temple

L'Architecture & ses nobles projets ;
Mais que m'importent ses secrets ,
S'il ne m'est pas permis de vous bâtir un temple.

Laissons la Peinture à l'écart ,
Dussai-je être un second Apelle ,
Qu'apprendroient à mon cœur ses leçons & son
art ?

Il vous peindra toujours mieux qu'elle.

Enfin dans le sacré vallon
Si je cours implorer le secours d'Apollon ,
Aulieu de lumieres nouvelles ,
Je n'en puis tirer que ces mots ,
Apollon chante les héros ,
L'Amour seul sçait chanter les belles.

C'est ainsi que j'ai fait mon cours ,
Et toute mon expérience
M'apprend que vous aimer toujours
Sera mon unique science,

RONDE AU redoublé de *M. DE LA MOTTE*, pour *Madame la Duchesse du***, qu'il lui dit chez *Madame de Lambert*.

ON ne peut pas tout ce qu'on veut,
On finit moins qu'on ne commence,
On ne veut pas tout ce qu'on peut,
On ne dit pas tout ce qu'on pense.

La seule gloire qui me meut
Est de bien chanter L***;
On ne peut pas tout ce qu'on veut;
Et j'en tente envain l'entreprise,

Hélas ! quelle est mon impuissance !
Son portrait vingt fois retouché
N'est encor qu'à peine ébauché ;
On finit moins qu'on ne commence

Quand je la vois mon cœur s'émeut
Alors des maux qu'elle me cause,
Je puis lui parler ; mais je n'ose :
On ne veut pas tout ce qu'on peut,

Que n'entend-elle mon silence !
Et quel bonheur si quelque jour
Ses yeux me disoient à leur tour,
On ne dit pas tout ce qu'on pense !

J'ai seul droit à ce bien suprême,
 S'il n'est dû qu'aux plus tendres vœux :
 Et qui peut égaler mes feux ?
 A moins que d'être l'amour même,
 On ne peut pas.

M. de la Motte ayant écrit une Lettre à Madame la Duchesse d** d'un style fort sérieux, en lui faisant présenter un ouvrage qu'il venoit de donner au public, elle se plaignit dans sa réponse, que de ce qu'à force de respect il manquoit à celui qu'il lui devoit : sur quoi il fit les quatre vers suivans.

Quand un respect tendre & jaloux
 Ne reçoit pas sa récompense,
 Avec Bergere comme vous,
 Le pur respect est la vengeance.

La même Lettre de Madame la Duchesse d** étoit signée, & M. de la Motte, qui depuis quelque tems n'avoit point composé de vers pour elle, prit occasion de sa signature, qu'il avoit autrefois traitée de talisman, pour faire ceux-ci.

Quoi ! vous avez recours aux charmes,
 À ce nom tout-puissant dont les enfans ailés

Font toujours leurs plus fortes armes,
 L***e B***e avec B** mêlés ?

Vous voulez donc que ma muse revienne ?
 Et bien soit , la voilà ; mais contentez - la
 mieux ,

Si non , j'en jure par vos yeux ,
 Il n'est B***e qui tiennne ,

En vain employerez-vous le ciel & les enfers ,
 Sans tête à tête point de vers.

Madame la Duchesse d** qui n'avoit
 pas été depuis long-tems chez Madame
 de Lambert , y fut un Mardi , & fit dire
 à M. de la Motte , qui y étoit , qu'il n'a-
 voit aucune part à sa visite , étant fort
 mécontente de n'avoir reçu aucun signe
 de sa part : quand elle y arriva il lui dit
 ces vers-ci.

Vous rendez au Mardi votre aimable présence ;
 Mais ce n'est pas pour moi que vous vous
 laissez voir :

Je reste cependant contre votre espérance ,
 Je devrois vous punir de votre indifférence ;

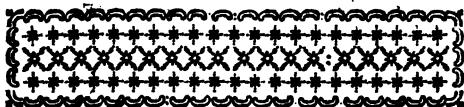
Mais quel sera mon désespoir
 Si c'est là la bonne vengeance !

Long-tems après Madame la Du-

chelle d** étant retournée chez Madame de Lambert, elle demanda à M de la Motte s'il n'avoit rien fait pour elle, il lui répondit par ces vers, qu'il avoit faits sur le champ.

Pourquoi voulez-vous que j'écrive ?
 Que vous diroient mes vers, que ce que vous
 sçavez ?
 Pour connoître une flamme aussi tendre que
 vive,
 Relisez seulement les vers que vous avez.
 Vainement mon esprit s'excite,
 Ma passion constante est tout ce que j'y vois.
 Pour vous Hélas ! ce n'est qu'une redite,
 C'est toujours nouveauté pour moi.

F I N.



AUTRES VERS

ENVOYÉS

A M A D A M E

LA D** DU M**.

Ou faits pour elle.

*VERS de Madame la Duchesse du M**
à M. DE LA MOTTE.*

Point de visite , point de Lettre !
 Ton respect te peut-il permettre
 Deme négliger tout de bon ?
 Tu n'aimes , Dieu me le pardonne ,
 Les Bénédicts de Bourbon
 Par écrit , ni même en personne.



De Monsieur DE LA MOTTE.

Point de vers à vous adresser,
 Vous n'aurez que ma Comédie,
 Du moins pour vous intéresser ;
 J'y célèbre la Bergerie.
 Vous reconnoîtrez bien qu'ici ;
 J'ai peint mon cœur plus qu'aucun autre,
 Heureux si vous pouviez aussi
 Y reconnoître un peu le vôtre.



O malheureuse race humaine !
 Savoir jouir n'est pas de ton domaine !
 Hélas tu ne fais pas seulement desirer.
 Tu t'applaudis des vœux où tu vas t'égarer ,
 Et que souvent le Ciel exauce pour ta peine,
 Je rendois grâces l'autre jour
 Au Dieu malin qui me conseille ,
 De m'avoir fait baiser par un charmant détour
 Certaine main , certaine oreille.
 Ne pense pas tant me devoir ,
 Dit-il , je ne t'ai fait qu'une faveur funeste ;
 Tu vas mourir du désespoir
 De ne pouvoir baiser le reste.



Cy git Marmin , lui qui pour Ludovise ;
 Eut un respect de l'espece du mien.
 Tant qu'il vécut , son ame en fut éprise,
 Sans que l'Altesse y fût pour rien,

Son ame , me dit-on ? cette céleste flamme ;
 Anime-t'elle un Chat ? Décidez - vous ce
 point ?

Oui , sans doute , il aime : l'amour fait toute
 l'ame ,

Et qui n'aime pas , n'en a point.



Je demandois à ma Déesse
 De cueillir sur sa bouche un fruit de ma ten-
 dresse :

Nous verrons , m'a-t'en dir, nous verrons ;
 Est-ce assez ?

Oui , c'est assez d'une pareille bouche ;
 Mais hélas c'est trop peu pour des vœux si
 pressés ,

D'obtenir le bien qui me touche.

Ce douteux *nous verrons* fut soutenu d'un oui ;
 Grands Dieux que de ce mot la douceur fut
 extrême !

La promesse du bien me parut le bien même ;

En l'espérant j'en ai presque joui ;

Mais en suis-je bien sûr ? La bouche que j'adore

Me l'a promis , & ne sauroit mentir.

Malgré moi cependant mon cœur en doute
 encore.

Pour croire un tel bonheur il faut le ressentir.



Que demander encoor ? Que peut ma tendre
audace.

Souhaiter de plus doux & de plus glorieux ?
Mon espoir désormais ne se permet d'espace
Que des yeux à la bouche, & de la bouche aux
yeux.

Non, ne craignez pas que j'aspire
A ce qu'à nos regards vous recelez d'appas.
Si, malgré qu'on en ait, le reste se desfire,
Du moins il ne s'espere pas.



Non, je n'écris qu'à vous, qu'à vous absolu-
ment,

Je crains fort, entre nous, pour les Vers que
j'enfante.

On dit que certain sentiment
Ote l'esprit, s'il ne l'augmente.
Vous voyez mes raisons ; si mes Vers sont
mauvais,

Vous saurez à qui vous en prendre ;
Et s'ils'y trouve d'heureux traits,
Je crois que sans vous y méprendre
Vous verrez bien aussi qui me les aura faits.

*Un jour que M. de la Motte étoit
malade.*

A peine ai-je le tems de vous dire deux mots ;

J'aperçois cet enfant, son nom est inutile ;
 Je le vois qui surprend le cizeau d'Atropos ,
 Pour en trancher les jours que Lachésis me file.
 C'en est fait ; je descends aux Champs Elisiens ;
 Car mon respect pour vous est un titre admirable ;

La place la plus honorable
 Est bien dûe à des feux aussi purs que les miens.
 Là, je dirai de vos nouvelles ;
 Graces, esprit, enjouement, je peindrai tout
 si bien,

Que par des traits & des couleurs fidelles ,
 Je vais vous faire aimer où l'on n'aime plus
 rien.

Anacréon va remonter sa Lyre ,
 Pour l'accorder à ce que je soupire :
 Les Ombres à l'envi vont partager mes feux ;
 Et, graces à votre nom, nous voilà tous heureux.

Pour vous, adorable Princesse ,
 En qui je sens toujours tout ce qui me charma ,
 Parlez avec bonté du feu qui m'anima ;

Et pourquoi pas avec tendresse !
 Votre gloire n'a plus de quoi s'en allarmer.
 Mon pauvre état de mort permet cette licence.

Vous pourriez à présent m'aimer ;
 Les Ombres sont sans conséquence.



Heureux cent fois celui qu'un amoureux ex-
price

Appelleroit entre vos bras ;
A qui de vos plus doux appas
Vous feriez un plein sacrifice ;

Qui maître des beautés que l'on ne nomme pas,
Et nageant en pleines délices ,

De l'immortalité goûteroit les prémices.

Heureux... Mais, imprudent , pourquoi traiter
ce point ?

J'offenserois... N'en parlons point.

Mais pour mes sentimens il me faut un salaire ;

Demander de l'amour , ce seroit vous surfaire ;

La lésion seroit de plus que de moitié ;

Mon dernier mot est l'amitié ;

J'en veux une ferme & sincère ,

Par qui tout me soit confié :

Délicate , je veux qu'elle se fasse un crime

De ne me pas ouvrir le fond de votre cœur ;

Elle a , comme l'amour , sa dernière faveur ;

C'est son secret le plus intime.



*Sur des Vers qu'on avoit faits pour
Madame la Duchesse de Gontaut.*

TEmpé, Laure, Corinne, Item, Pétrar-
que, Ovide,

Temple, Prêtre, Tableaux, une Bordure vuide;
 Verbiage rêvé qui n'en est que plus sot,
 Pour peindre les appas & l'esprit d'une Belle.
 GONTAUT peut tout charmer d'un regard &
 d'un mot;
 Voilà son portrait fait; c'est elle.



De ma dernière nuit écoutez l'aventure;
 Je vous la rendrai trait pour trait.
 D'un songe vain ce n'est que l'imposture;
 Mais gardez-lui pourtant un éternel secret.
 Avec l'image que j'adore
 Je répétois tous mes plaisirs;
 Ma bouche sur ses mains exhaloit mes soupirs;
 Puis je baisois l'oreille, & puis les yeux encore
 Qui bernoient mon espoir & non pas mes
 desirs;

Quand soudain contre mon attente,
 Je me sentis pressé de sa bouche charmante.
 Ce bonheur dans mon sein répandit mille feux;
 Et je n'écoutai plus, pour contenter mes vœux,
 Que mon ardeur impatiente.

Le respect pour l'Original
 A l'image longtems a servi de défense;
 Mais enfin ce respect n'y croyant pas grand
 mal,

De mon amour subit la violence,

Aussitôt parcourant ses plus secrets trésors ;
 De cent & cent baisers je leur rendis l'hommage,
 Tant que je me trouvai de transports en transports
 Où l'amour m'attendoit pour couronner l'ouvrage :
 Dans cet heureux moment le plaisir fit la Loi ;
 Je la vis partager tout le feu qui m'embrase ;
 A ses soupirs ardents je sentis son extase ;
 Pardonnez-lui, pardonnez-moi,
 Vous voulez toujours être sage ;
 Soyez-le donc ; c'est bien fait , entre nous ;
 Mais trouvez bon que votre image
 Ne soit pas si sage que vous.



N O É L.

IL faut suivre à la Crèche
 La noble L * * * ;
 Son exemple nous prêche
 Autant que la raison :
 Confreres du Mardi , marchons tous à la fête ;
 S'il nous faut caution
 don, don,
 Faisons paroître là
 la , la ;
LAMBERT à notre tête.



Le Berger FONTANELLE
 A fait tout de son mieux ,
 Une Chanson nouvelle ,
 Contre les Airs trop vieux :
 Il offre son présent, mais la Mere pucelle
 Ne veut point de ce don
 don, don,
 Ni de ce Berger là
 la, la,
 Plus galant que fidelle.



Mais quel Berger répète
 Une tendre Chanson ,
 Tout fier de sa houlette
 Au chiffre de Bourbon !
 Joseph connoît bientôt à la tendre devise
 Que ce bon Céladon
 don, don,
 N'est venu jusques-là
 la, la,
 Que pour sa L * * *



Du Sexe trop aimable
 Le mépriseur MONGAULT ;
 Au sortir de l'Etable
 N'aura plus de défaut ;

Et M. de S. Aulaire ;

Car en voyant Marie & connoissant son amant
 Il va changer de ton
 don, don,
 Et pour cette fois-là
 la, la,
 Fera cas d'une femme.



MAIRAN tout plein d'algebre ;
 Géomettre profond ,
 Du mystere célèbre
 Veut pénétrer le fond ;
 Le crayon à la main il creuse sa cervelle
 Sur la production
 don, don,
 De get infini-là
 la, la,
 D'une classe nouvelle.



Ce Seigneur * sans reproche ;
 Qui ne voit rien envain ,
 A ses papiers en poche
 Pour tromper le chemin , *
 Il voudra dans l'Etable éclaircir le mystere ;

* Le Marquis de Lassé.

* Il faisoit des réflexions sur tout ce qu'il voyoit & prenoit, & les écrivoit à mesure.

Mais

**Mais qu'il le croye ou non
don, don;**

Je suis sûr qu'il fera-là .
la , la ;

Tout ce qu'il devra faire.



L'aimable BRAGELONNE
Que l'on craint tant à Sceaux ;
Pour qui l'on abandonne
Et Berger & troupeaux ,
S'en vient voir avec nous un spectacle si rare ;
Mais ce Doyen * de nom
don , don ,

A peine paroît-là
la, la,
Que DRUUILLET s'en empare.



Avec notre Cohorte
Vient un pieux Chevalier *
Redoutable à la Porte,
Et l'honneur du métier ;
Il devrait demander à l'Enfant qu'il encense
Sa bénédiction
don, don, /

**** Doyen d'un Chapitre.**

* Le Chevalier d'Aydie.

Et ce qui suit de-là

la, la,

Une honnête abondance.



Vient encore à la file

L'aimable DE LAUNAY ;

Quoiqu'elle soit habile ,

Car il faut dire vrai ,

Ne lui demandons point l'histoire de la chose ;

Je connois sa façon

don, don,

La rime y glissera

la, la,

Des traits dignes de glose.



Par un ordre autentique

Le Poète sans yeux ,

Est chargé du Cantique ,

Qu'on doit au Roi des Cieux ;

On attend là-dessus ce que sa foi lui dicte ;

Mais par distraction

don, don,

Je crois qu'il lui dira

la, la,

Des Vers à BENEDICTE.



*Sur quelque froideur qu'on lui avoit
marquée.*

UN accident m'est arrivé ;
 Permettez qu'un moment je vous en importune :
 C'est à vous qu'il est réservé
 De réparer mon infortune.
 A peine vous quittois-je hier de quelques pas ;
 Qu'aussitôt je repris , pour calmer mes allar-
 mes ,
 Cette image qui par ses charmes
 Vous remplace où vous n'êtes pas ;
 Je fus surpris d'une tache légère
 Que j'aperçus en soupirant ;
 Tout autre , j'en conviens , ne l'apercevroit
 guère ;
 Mais l'œil du cœur est pénétrant ;
 Dans cette surprise cruelle ,
 D'où vient, dis-je , ce nouveau trait ?
 Certe il n'étoit point-là , lorsque j'entrai chez
 elle.
 S'est-elle divertie à gâter son portrait ?
 Auroit-elle voulu , pour éprouver ma flamme ;
 Voir si je m'en apercevrais ;
 Et croyoit-elle que mon ame
 N'y regardoit pas d'assez près ?
 Ah ! loin de vous cette pensée ;
 Ma tendresse attentive au moindre changement,
 H ij

N'en a que trop été blessée ;
 Et ce rien m'a causé le plus cruel tourment.
 Réparez donc vos torts , la tache est votre
 ouvrage ;

Voyez si c'est caprice ou cruauté ,
 L'assitude de mon hommage ,
 Ou pour de faux avis trop de crédulité.
 Quoique ce soit , c'est grand dommage ;
 Je vous rapporte ici l'image ;
 Vous sçavez comme il faut lui rendre sa beauté ,
 Le seul bien dont je sois jaloux ;
 Et que mes scrupules sur elle ,
 Sont délicatesse pour vous.



Parlez , baissez , Bouche adorable ,
 Ces emplois enchanteurs n'appartiennent qu'à
 vous ;

C'est de ce Trône respectable
 Que la raison regne sur nous ;
 Et c'est le séjour délectable
 Où l'Amour a placé ses plaisirs les plus doux ,
 Donnez à l'amitié les miettes de sa table ,
 Dût-il en être un peu jaloux.



Je l'ai revû , le Ciel vous le renvoie ;
 Qui , lui-même , celui que seul vous desirez.
 Puis-je espérer que l'on m'en croye ?

En le voyant je jouis de la joye
Que vous aurez tous deux quand vous vous
reverrez.

Envoyé du Dieu qui le blesse ;
Il veut négocier auprès de vos appas :
Vous traiterez de tendresse à tendresse ;
Ces traités ne languissent pas.

Que vous allez régler de choses !
Mais je me doute bien, sur les points impor-
tans
Que vous multiplierez les clauses ,
Pour pouvoir traiter plus longtems.

Menez l'affaire avec adresse :
Que ce traité charmant occupe tous vos jours.
Pour bien faire il faudroit le conclure toujours,
Et le recommencer sans cesse.



A quel jeu jouez-vous ? car le jeu vous amuse ;
Dussiez-vous toujours perdre , il faut que vous
jouiez :

Jouez donc, qui vous le refuse ?
Mais choisissez un jeu duquel vous vous louiez.

Par exemple ce jeu qu'inventa la nature ;
Ce jeu charmant que les intéressés

Ne font jamais durer assez ;
Et toujours heureux tant qu'il dure.

On ne croit jouer que son cœur ;
Direz-vous, mais souvent il y va d'autre
chose.

Tant mieux encor, la perte où l'on s'expose
Est occasion de bonheur.

Pour qui risque à demi, ce jeu devient funeste.
Il y faut risquer tout son bien.
Qui n'y met que son cœur, souvent n'y gagne
rien ;
Mais c'est un gain certain que d'y mettre le reste.



Un seul de vos baisers vaut une vie entière ;
Et la plus longue encor vaut-elle, en bonne foi,
Une faveur si singulière ?
Or votre audience dernière
M'a valu dix baisers, oui, dix de bon aloi :
D'où je conclus en forme régulière,
Que Mathusalem même a moins vécu que moi.



Entre mes Ouvrages à faire ,
Je comptois comme un des meilleurs ,
Un Roman à vendre à Cithère ;
Roman de mille une faveurs.



Vous, charmante propriétaire
De ces délicieux Bijoux,
Trouvez bon ici qu'entre nous
Je vous en propose une à faire.



De ces trésors de volupté
Composez une Lotterie ;
Où soit , surtout sans tricherie ;
Pour gros Lot la Félicité.



C'est à vous en toute justice
De fixer le prix des billets ,
Vers galans, dignes des DREUILLETS ;
Soins , soupirs , tendre sacrifice.



N'affichez pas , il en naîtroit
Plus d'une aventure funeste.
A vos Bureaux on se tueroit ;
Pylade y tromperoit Oreste.



A quoi bon aller recueillir
Des aspirans ? Je vous proteste
Que je puis tout seul la remplir ;
Et je me sens riche de reste.



Vous tirerez sans différer,
 Dès que sous de tendres devises,
 J'aurai fourni de quoi tirer
 Les mille une faveurs promises.



Vous me les payerez après
 Depuis la moindre à la suprême ;
 Et même , vû le peu de frais,
 Sans me rabattre le quinzième.



Peut-être direz-vous qu'un mot ,
 Un regard , un geste , un sourire ;
 Que toute faveur est gros lot,
 Et Félicité ; c'est tout dire.



D'accord : mais , sans rien relâcher ,
 De la félicité parfaite ,
 Mille faveurs , point de défaite ;
 Mille-une : il ne faut point tricher.



Allons ; encor des vers ; L*** en desfire.
 Mais quoi , j'en ai tant fait , mon génie est usé.
 Bon , le génie ! Est-ce lui qui soupire ?
 Votre cœur est-il épuisé ?
 Quiconque aime , a toujours à dire.

Où ; mais pour l'entendre toujours ;
 Il faut qu'un autre cœur ait la même tendresse ;
 Et le langage des amours
 Ne peut plaire longtems qu'à ceux que l'Amour
 blesse.

Or selon ce raisonnement ;
 Pourquoi mettrois-je en vers ce que l'Amour
 m'inspire ?

S'il ne faut que du sentiment
 Je puis encor beaucoup écrire :
 Mais ce que j'écrirois , hélas à qui le dire !



Quoi ! Si je n'étois arrivé
 Quelqu'autre eût fait mon personnage ?
 Eh qui donc , s'il eût été sage ,
 Eût entrepris ce rôle à moi seul réservé ?

Vous aimer , dira-t'on , qui n'est prêt à le faire ?
 Il ne faut qu'un cœur & des yeux.
 On vous aimera bien ; vous dis-je le contraire ?
 Mais qu'est le bien après le mieux ?

Je vous donne à choisir parmi des cœurs sans
 nombre :

Non le mien ne craint point d'égal ;
 C'est l'amour en original ,
 Comptez qu'ailleurs vous n'en verriez que
 l'ombre.



Des corps , nous disiez-vous , ce qui fait la
distance ,

Ce sont les corps interposés ;

Par l'air ces murs sont divisés ;

Anéantissez l'air , l'un vers l'autre s'avance ;

Et ce n'est plus qu'un mur que ces murs oppo-
sés.

Je rappellois ainsi votre haute science ,

Lorsqu'au retour de S** je rentrois dans Paris.

Imaginez alors le souhait que je fis ?

Songeant à vous , & dans l'impatience

Du desir qui me fait la loi ;

Je m'écriai vingt fois , que n'ai-je la puissance

D'anéantir les corps qui sont entr'elle & moi !



Sur Ludovise sans mesure

Le Ciel a versé ses faveurs ;

Je fais qu'elle eût de la nature

Le don de charmer tous les cœurs.

Tout le monde le fait de même :

Mais qui peut savoir comme elle aime ?



Je fais que Venus sur sa bouche

Plaça le souris gracieux ;

Que tout ce qui frappe & qui touche ;

L'Amour l'assemble dans ses yeux.

Tout le monde , &c.



Je fais qu'elle regne au Parnasse
 Sous le bon plaisir d'Apollon ;
 Que tout ce qu'elle dit , est grace ,
 Tout ce qu'elle pense , raison ,
 Tout le monde , &c.



Je fais que qui la voit , l'adore ;
 Que qui l'entend , n'en fait pas moins !
 Qu'elle écrive , elle charme encore :
 Combien de cœurs en sont témoins !
 Tout le monde , &c.

C H A N S O N .

L Es yeux d'une Belle
 Ont surpris mon cœur :
 Qu'Amour lui révèle
 Toute mon ardeur ;
 C'est lui seul qui le fait , qu'il n'en instruisse
 qu'elle.



C'est une Déesse ,
 Et je suis bien peu ,
 Mais par ma tendresse
 Je vaud mieux qu'un Dieu .
 Sans espérer jamais , je fais aimer sans cesse.



On lui rend les armes
 Au premier moment :
 Heureuses les larmes
 Qu'on verse en l'aimant !
 Tous les maux sont payés , dès qu'on revoit
 ses charmes



Que ta voix m'inspire ,
 Dieu de la Chançon :
 Prête-moi ta Lyre ,
 Pour chanter son nom.
 Je sens bien mieux que toi , mais tu fais bien
 mieux dire.



C O N T E.

A Près quatre heures de toilette
 Une Dame entroit aux Feuillans ,
 Fiére de ces attraits brillans
 Dont l'art de plaire fait emplette :
 Teint choisi , parure complete ;
 De gorge , ce qu'il en faut voir ,
 Pour faire bien penser du reste :
 Souris flatteur , quoique modeste ,
 Comme toutes voudroient l'avoir ,
 Lors un Novice que dévore

Le zèle du Temple de Dieu :
 Quoi donc , Madame , est-ce en ce lieu ,
 Vous, que vous voulez qu'on adore ,
 Tandis que le peuple tremblant
 Calme le Ciel par sa priere ?
 Pourquoi vous perdre en le troublant
 Par une beauté meurtriere ?
 Pourquoi d'un triomphe insolent
 Prêter au Démon la matiere ?
 Ah ! craignez le glaive brulant
 Qui pend sur votre tête altiere.
 Mon Dieu , dit la Dame plus fiere ,
 Que ce jeune Moine est galant !



Votre Chien a passé sur les bords ténébreux ;
 Peut-être que pour lui ce n'est pas grand dom-
 mage ;

Et quoiqu'aimé de vous , il vécut malheureux ,
 S'il fut que votre Chat fut aimé davantage.



*Sur une Eglogue faite à S** dont on avoit
 trouvé les vers un peu trop pompeux.*

Peut-être ainfi que dans Astrée ,
 Ces Bergers enflent trop les simples chalumeaux ;
 Mais ce sont des Bergers des campagnes de S** ;
 Et la Nimphe de la contrée
 Change en Parnasse les hampeaux ,



ENIGMES

E T

LOGOGRIPHS.

C'Est du même limon que nous sommes
tirées,

Et notre pere toutefois

Nous a diversement tirées.

L'une obéit, l'autre donne des loix;

Ouvrage de la main des hommes,

Ils redoutent en nous les idoles qu'ils font;

Nous tenons d'eux ce que nous sommes;

Quelques uns à leur tour nous doivent ce
qu'ils sont.

Nous occupons la Ville & les Provinces,
Nous voguons sur les mers, nous regnons
dans les camps,

Et nous déconcertons la majesté des Princes;

Tandis que nous servons de jouet aux enfans.

LES CARTES.



On n'ait jamais imaginé mes charmes;

Ni par quels moyens différens

J'ai pû sans le secours des armes ,
 D'empêcher mes propres conquérans.
 Leur conquête aujourd'hui devient leur ser-
 vitude ;

Mais je ne fais par quel enchantement
 Je leur ai fait par l'habitude,
 Une nécessité de leur propre tourment.
 Souvent de mille traits piquans comme l'éguille
 Je les pénètre jusqu'au vif.
 Je vois mon homme qui pétille
 Dans un mouvement convulsif.

A les sauver le Ciel soit attenrifi.
 Quelquefois en vapeur ardente
 Je vais brûler jusques à leur palais.
 Je leur fais quelquefois savourer à longs traits
 Une humeur acre & rebutante ,
 Ils ont beau cependant renifler contre moi ,
 Ils demeurent toujours mes fidèles esclaves :
 Les foibles , les enfans résistent à ma loi ,
 Mon grand empire est sur les braves.

LE TABAC.



L'Astre privé des grands & des petits ,
 D'ordinaire je ne me leve ,
 Que quand l'astre commun se couche chez
 Thétis :
 Mon regne commence & s'acheve
 Au gré de ceux pour qui je luis ,

Si quelquefois je souffre quelqu'éclipse ;
 J'en fors soudain plus éclairci.
 Vous me cherchez bien loin , peut-être suis-je
 ici.

Je puis éclairer tout jusqu'à l'Apocalypse ;
 Je puis bien m'éclairer aussi.

LA CHANDELLE.



J'habitois autrefois une verte colline ,
 Aujourd'hui j'habite un cachot ;
 J'étois doux dans mon origine ,
 Aujourd'hui la force est mon lot ;
 On m'a vu revêtu d'une robe empourprée ;
 Je n'ai plus qu'un habit de bois.
 Dans mon premier état la nature me crée ,
 L'art est mon pere l'autrefois :
 De ma nouvelle façon d'être
 Si je tiens de nouveaux appas ,
 Mortels , ne vous y fiez pas ;
 J'étois innocent , je suis traître.
 LE RAISIN, OU LE VIN.



Nous sommes un peuple de freres ,
 Sans mere la plupart , & nés de divers peres ;
 Chargés d'un différent emploi ,
 Nous parlons différent langage ;

L'un se plaint, l'autre rit, l'un est fou, l'autre
sage ;

L'un superstitieux, l'autre sans foi ni loi.

Nous querellons les Rois sans craindre leur
puissance ,

Nous les flatons sans esperance ;

Et sans lumieres vrais Docteurs ,

Vertueux sans vertu, sans malice imposteurs ,

Nous sommes à la fois bonne & mauvaise en-
geance.

Nous devenons par divers stratagèmes

Nains ou Géans en demeurant les mêmes ;

Nous sommes nos propres ayeux ,

Renaissans de nous mêmes encor plus glorieux.

Jouets des aveugles Mortels ,

En opprobre, en honneur au gré de leur caprice,

Tel de nous a reçu l'encens & des autels

Qui périt du dernier supplice.

LES LIVRES.



Avec un guide impitoyab'e

Je parcours les monts chevelus ,

Où je poursuis un monstre aux humains redou-
table ;

C'est aux jeunes taillis que je chasse le plus ,

Et souvent j'y vais faire un carnage effroyable

De ces monstres cruels sous mes dents abattus.

LE PEIGNE.

Je sors d'un enfant de la terre ;
 Je vivois , je mourus sous le fer inhumain ;
 Après ma mort j'éprouve encore la guerre
 Que me font Eole & Vulcain.
 Je vais dans peu d'instans paroître anéantie ;
 Vaine erreur ! mon destin en est plus glorieux.
 Si la terre de moi reprend une partie ,
 L'autre va s'envoler aux Cieux.

LA BUCHE.



Sans mouvement & sans intelligence
 J'exerce cependant un pouvoir enchanteur.
 Selon les gens & selon l'occurrence,
 J'ai les traits d'un sincère , ou les traits d'un
 flatteur.
 Malgré ma grossière ignorance ;
 Vous pouvez voir en moi le plus profond
 Docteur.

Je ne suis pas le Créateur ,
 Mais le copiste exact de sa toute puissance.

LE MIROIR.



Quoique de mon métier je sois fort secourable ,
 Je m'arme d'un nom redoutable ,
 Et dès que j'attaque à propos ,
 Au plus brave guerrier je fais tourner le dos.
 LA SERINGUE.

Je suis grand ou petit, & ma taille varie ;
 Et je n'ai cependant ni plus ni moins d'un pié ;
 Qui m'a, ne fait pas grande envie ,
 Qui ne m'a pas , fait grand pitié.

LE SOULIER.



Quoique sœurs nous marchons en des rangs
 inégaux ,
 De sept freres amis nous sommes la figure.
 Interprètes de la nature ,
 Nous savons exprimer les plaisirs & les maux.
 Le signal qui d'abord nous ouvre la barriere ,
 Sert à nous imposer les loix
 Prescrites à notre carrière.
 Le tems regle le sceptre en la main de nos Rois,
 LES NOTES DE LA MUSIQUE.



J'ai vu, j'en suis témoin croyable ,
 Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur ,
 Le bandeau sur les yeux tenter l'assaut d'un
 cœur
 Aussi peu sensible qu'aimable.
 Bientôt après le front élevé dans les airs ,
 L'enfant tout fier de sa victoire ,
 D'une voix triomphante en célébroit la gloire ,
 Et sembloit pour témoin vouloir tout l'univers.
 Quel est donc cet enfant dont j'admirai l'au-
 dace ?

Ce n'étoit pas l'Amour ; cela vous embarrasse ;

LE RAMONEUR.



Recelant dans mon sein une ardente matiere ;

Je parcours un pays à Morphée engagé ;

Et qui m'y suit, m'est obligé

De l'avoir bien voulu parcourir la premiere.

LA BASSINOIRE.



Fille de l'art , j'imité la nature ;

Quelquefois de bien loin , quelquefois d'assez
près ,

Vous qui des ans souffrez l'injure ,

Venez à moi , je rajeunis les traits.

Je suis de tout état & prends une figure

Convenable aux emplois que j'ai :

Je sers différemment l'Epée & le Clergé ,

Et la magistrature.

Quoique l'on n'ait jamais compté

Demes membres divers le nombreux assem-
blage ,

Plusieurs de mes sœurs ont , je gage ,

Là-dessus pleine égalité.

LA PERRUQUE.



Lorsque j'ai servi mon semestre ,

S'il ne m'arrive pis , on me met en sequestre ;

Mes services font des ingrats,
 Qui, le besoin passé, ne s'en souviennent pas.
 Comme un Ministre hors de place,
 D'un oubli dédaigneux j'éprouve la disgrâce ;
 Mais quand dans mon emploi je suis enfin remis,
 D'un danger redouté comme la canicule,
 Je garantis mon maître & ses amis.
 Grave, plaisant, sérieux, ridicule,
 J'amuse les regards de mille objets divers,
 Et muet je converse avec ceux que je sers.

L' E C R A N.



Je suis l'enfant & le Roi de la Terre,
 Autrefois j'ai servi le maître du Tonnerre ;
 Mais de mille attributs que j'ai,
 Celui-ci peut suffire à me faire connoître.
 Tant que chez mon Patron je demeure engagé,
 Je lui suis inutile & dangereux peut-être ;
 Je ne rends service à mon maître,
 Que quand j'en reçois mon congé.

L' O R M O N N O Y E.



Je garde un grand Trésor, pour qui? je n'en
 fais rien :

Mais enfin qui que ce puisse être,
 Je ne jouirai de mon bien,
 Que lorsqu'un autre en sera maître;

L A P U C E L L E.



Je suis dans mon total une assez laide chose ;
 Mais en revanche aussi si vous me démembrez,
 Chaque membre qui me compose
 En contient que vous aimerez.
 Si vous m'ôtez un membre de derriere,
 Le reste n'est qu'un jeu pour vous ,
 Si vous m'ôtez la tête entiere,
 Le reste est fort solide & grand ami de tous.
 Prenez précisément mon milieu, je vous offre
 Un meuble des plus précieux .
 Qui va quelquefois mal , tantôt bien , tantôt
 mieux ;
 Le tout selon que va le coffre.
 Si vous m'ôtez la tête encor ,
 Mes autres membres sont confreres,
 Accusés de rouler sur l'or ,
 Tous deux fuyant loin de leurs meres,
 Et tous deux voyageant toujours ,
 Chacun chez même hôtesse allant finir son
 cours.
 Rassemblez ma queue & ma tête ,
 Je n'admets que du bon, du meilleur qu'il se
 peut ;
 On me recherche , on me fait fête ;
 Mais je suis rare & ne m'a pas qui veut.
 Pour ne rien passer sous silence ,
 Retranchez quatre parts de mon commence-
 ment,

Je suis un gage sûr que souvent la prudence
Préfère à la foi du serment.

Vous vous creusez la cervelle, je gage,
Pour deviner tout ce détail ;
Ne vous fatiguez pas & laissez-là l'ouvrage ;
Car pour apretier au juste ce travail ,
Perte de tems , pur badinage,

TRIPOTAGE.



Voyageuse de mon métier ,
Je parcours la plaine azurée,
L'espece dont je suis peut se glorifier
De toutes les couleurs dont Iris est parée,
Souvent arrêtée en mon cours,
Je tombe en des mains sanguinaires
Qui me forcent encor de prêter mon secours
A l'assassinat de mes peres.
Que de biens, que de maux je procure aux
humains!

Ministre du public & celui du mystere ,
Je travaille de toutes mains ;
Et sans parler , je fais ne me pas taire,

LA PLUME.



Six pieces composent mon tout ;
Car j'en retranche une inutile.
Peut-être, si c'est votre goût ,

De votre chef ai-je affermi l'azile.
 Ma première pièce de moins,
 Je suis pour qui n'a rien un secours favorable.
 Otez-m'en une encor, je tends pour vos be-
 soins
 Aux Hôtes des Forêts un piège redoutable.
 Si l'orthographe ici manque de bonstémoin ;
 Pour le son elle est véritable.
 Autre pièce de moins, le vainqueur de la nuit
 Tous les jours chez moi prend naissance.
 Otez-m'en encore une ; avec ce qui la suit,
 J'appelle, ou j'impose silence.
 Allez enfin en certains lieux ;
 Prononcez fortement ma dernière partie ;
 Par l'offre d'un breuvage & sain & gracieux ;
 On y viendra répondre à votre envie.
 Cette espèce d'Enigme est neuve en bonne foi ;
 Devinez-la, Lecteur, & pardonnez-la moi.

APPREST.



Pour lier avec moi longue société,
 Un habitant d'un rivage écarté,
 A traversé des mers l'espace formidable ;
 Et tandis que brulant d'une flamme durable
 Il périt dans mon sein de ses feux tourmenté,
 De qui nous réunit, il fait la volupté.
 C'est du même élément le pouvoir redoutable ;
 Qui me donne, qui m'ôte & me rend ma beauté,
 Quand

Quand une fois j'ai la tête allumée ;
 Je fais à mes amis une grande leçon :
 Philosophe muet , je prêche à ma façon
 Que tout n'est ici que fumée.

LA PIPE.



Je tiens table ouverte, où j'invite
 Le gourmand & le délicat ;
 Je rends le monde parasite ;
 Et le galant homme & le fat ;
 Sans distinction de mérite,
 Mettent chez moi la main au plat.

LA TABATIERE.



En sept lettres écrite , on me prononce en trois ;
 J'ai la bouche jusqu'aux oreilles.
 Pour les Pauvres & pour les Rois
 J'ai des utilités pareilles.
 Apprenez de moi qu'aujourd'hui
 On se mécompte fort en comptant sur autrui.

L'ECURIE.



Sur les pas d'un Géant, par ses courses fameux
 Je mesure ma diligence,
 Mais avec cette différence,
 Que quand il fait un tour, il m'en faut faire deux.
 L'EGUILLE D'UNE MONTRE.



Je suis née au milieu des feux ,
 Pour y passer presque toute ma vie.
 Je deviens le tombeau de bien des malheureux
 Qu'à ses plaisirs le monde sacrifie.
 Quoique de moi l'on fasse cas ,
 Je n'occupe jamais qu'une main subalterne :
 C'est pourtant un grand embarras
 Que celui de qui me gouverne.

LA POÉSIE.



De moi dans mon vrai sens votre corps se nour-
 rit ;
 Dans un autre souvent j'empoisonne les ames :
 Mais dans l'un & dans l'autre également prof-
 crit ,
 La prudence ou la faim me fait livrer aux flâ-
 mes.

LE POULET.



Quelque secours de moi que vous deviez at-
 tendre ,
 Craignez les qui pro quo que quelquefois
 je fais.
 Comptant comme Titus mes jours par mes
 bienfaits ,
 Je coûte à l'univers plus de sang qu'Alexandre ;

LA LANCETTE.



Des plantes ou des animaux
 Je prends ma première origine.
 Je recueille un des fruits des chagrins & des
 maux.

On me confie encor d'autres dépôts,
 Dont je cache aux regards la garde clandestine;
 Ma conquête est souvent un des premiers
 exploits
 D'un genre de vaillans que l'on n'estime guère,
 Et dans certaine Cour que le monde révère,
 Je nomme les mères des Rois.

LE MOUCHOIR.

A la candeur qui brille en moi
 Se joint le plus noir caractère;
 Il n'est rien que je ne tolère,
 Mais je suis méchant quand je bois;

LE PAPIER.

Nous sommes deux bonnes servantes;
 Sans humeur & sans volonté,
 Très-ressemblantes d'un côté,
 Mais par l'autre très-différentes.
 Au premier tour de main nous vous obéissons,
 Bonnes pour le besoin, bonnes pour le délice,
 Nous ne rendons chacune qu'un service,
 Mais cent fois en un jour nous le recommen-
 çons.

LA CUILLÈRE ET LA FOURCHETTE

Voici quel je suis à peu près.
 Debout sur mille pieds je porte cinq cens têtes.
 Que de gens me donnent des fêtes,
 Pour me mettre en leurs intérêts!
 De leur fortune alors je gouverne la roue,
 Je mets la honte ou l'honneur sur leur
 front.
 Qu'on me respecte & qu'on me loue,
 Puisque j'ai dans mes mains & la gloire &
 l'affront.

LE PARTERRE DE LA COMEDIE.



Vous pouvez sur mon nom connu de toutes
 parts,
 Interroger la Politique,
 L'Architecture, la Musique,
 La Chasse même & d'autres Arts.
 Je suis sur leur rapport vingt choses différentes;
 Mais de peur d'embarras je n'en suis qu'une ici;
 Pour les têtes intelligentes
 Je me vais peindre en raccourci.
 Graces aux élémens, graces à l'industrie,
 Je deviens de chacun l'ami le plus discret;
 Le plus défiant me confie
 Ses intérêts & son secret;
 Mais je veux de la vigilance.
 Si vous me négligez bien souvent je vous perds;
 Craignez surtout ma ressemblance,

Elle pourroit vous nuire autant que je vous sers.

LA CLIF.



J'habite dans les airs sans user de mes ailes ;
 Il est d'importantes nouvelles
 Dont c'est à moi de décider ;
 Qu'on vienne me les demander ;
 Je rends, quoique sans voix, des réponses
 fidelles ;
 Mais pour m'entendre il faut me regarder.
 LE COCQ, LA GIROUETTE.



Très-rarement je ressemble à mon pere ,
 Tel qui m'est inconnu , trouve en moi mieux
 qu'un frere ,
 Tant je parois lui ressembler.
 Il me manque à moi de parler ,
 Et peut-être à lui de se taire.

LE PORTRAIT.



Nous soutenons sans choix les méchans & les
 bons ;
 De la société nous sommes bienfaitrices ;
 Et cependant ceux que nous soutenons
 Tournent le dos à nos services.

LES CHAISES.



Qu'on life à l'ordinaire ou qu'on life à rebours;
 Je suis toujours la même chose;
 Le genre humain me doit ses jours,
 Quoique de son trépas je sois aussi la cause.

E V E.



Me figure est plaine & montagne;
 Et sur l'un & l'autre horizon,
 Tous mes matériaux croissent à la campagne,
 Pour devenir par l'art le toit d'une maison,
 Mais maison d'une étrange espee,
 Où loge une immortelle hôtesse,
 Qui me fait en toute saison
 Servir à sa fierté comme à sa politesse.
 Souvent assujetti sous les plus viles loix,
 J'ai pour maître un valet, un rustre,
 Mais en revanche quelquefois,
 Tout éclattant d'un nouveau lustre,
 Je fais un Prince d'un Bourgeois.

LE CHAPEAU.



Captive je commande en Reine;
 Mais plaignez les sujets dont je suis souveraine;
 En me faisant, mon pere doit trembler,
 I a surprise est souvent tout le fruit de sa peine;
 Cn a beau m'élever, je n'en suis pas plus vaine,
 J'ignore de quelle nom je me dois appeller;

Qu'on le demande à ma Marainé;

LA CLOCHE.



LOGOGRIFE.

Nous sommes quatre enfans d'une grande
famille,

Et nous avons deux especes de sœurs;

A notre tête est la troisième fille,

Et notre aînée a les seconds honneurs.

Celle qui de nous quatre a la taille plus grande;

A la troisième place a soumis sa fierté,

Et par distinction, la dernière demande

Un petit ornement sur son chef ajouté.

Nous composons un tout, mettez-vous à sa
quête;

Et si vous le trouvez, demandez-le d'abord,

Pour vous guérir du mal de tête

Que vous aura causé peut-être cet effort.

C A R R'.



A mon gré je m'ouvre un passage

Dans le sémier le plus étroit.

Ma tête laisse à chaque endroit

Un sûr témoin de mon voyage;

Depuis le Pâtre jusqu'au Roi,

Tout jouit de mon industrie,

Et pour leur service j'elie

Ce qu'ils n'uniroient pas sans moi :

L'ÉGUILLE.



Prenez-moi tout entier, j'habite les campagnes,
J'ai pour mes habitans mille chœurs divers,
Et sans y prendre part, je préside aux concerts
Des Bergers & de leurs compagnes.

Si l'on m'ôte un membre à trois pieds,
Il me reste deux parts faciles à connoître,
Par l'une que de gens noyés !
Et pour l'autre combien qui s'exposent à l'être !

L'ORMEAU.



Quand je m'y mets, je fais bien du ravage.
Tel aïté d'abord, est mort bientôt après ;
Pour avertir des maux que je présage,
Mon nom semble fait tout exprès.
Avec un pied de moins je suis d'un grand usage
Pour faire naître alors de sincères regrets.

MORTALITÉ.



SUR LE SOMMEIL.

Je m'affoupis, mes maux vont s'enfuir loin de
moi.

Peut-être en m'endormant vais-je devenir Roi.
Ce plaisir, direz-vous, ne sera qu'un vain
songe.

Le plaisir de la veille est-il moins un mensonge ?
Le sommeil & la veille ont un pouvoir pareil

De nous séduire par des fables ;

La veille seulement est un plus long sommeil ;

Les sentimens sont plus durables.

Si la veille est pour nous un songe douloureux,

Cherchons dans le sommeil une plus douce vie ;

Il affranchit l'esclave, il enrichit le gueux ;

Tel qui faisoit pitié, devient digne d'envie ;

Mais les dons du sommeil cachés à tous les

yeux,

Pour comble de bonheur ne font point d'en-

vieux.

CH A N S O N S.

DE Bacchus célébrons la gloire,

Et ne chantons le vin que pour le mieux goûter :

Nous ne buvons pas pour chanter ,

Mais nous chantons pour boire.

Une chanson à table n'a d'appas,

Que par la soif qu'elle réveille ;

Bacchus ne veut dans un repas,

Ni de roulades, ni d'éclats,

Qu'en faveur du gosier & non pas de l'oreille.



Et nous manquons celui que nous voulions
charmer.



Autre.

ENvain Iris est toujours plus cruelle,
D'un feu toujours nouveau je me sens enflamer.
Je ne puis me faire aimer d'elle,
Ni me défendre de l'aimer.
Le cœur le plus sauvage à ses yeux devient
tendre ;
Ne peut-elle l'être à son tour ?
Dieux, qui fites ses yeux pour inspirer l'Amour,
Avez-vous fait son cœur pour s'en défendre ?

LES PEUPLES ELEMENTAIRES.

F A B L E.

NOus nous croyons dans l'Univers
La seule espece qui raisonne.
Point du tout. Le feu , l'onde & la terre, & les
airs,
Logent encor mainte honnête personne ;

Tenant beaucoup de l'humain animal,
Raisonnant comme nous, tantôt bien, tantôt
mal.

Les flots ont leurs Ondins, & la terre a ses
Gnomes ;

Silphes habitent l'air, Salamandres le feu ;

Et ces Messieurs se font un jeu

De s'allier quelquefois chez les hommes.

Un jour quatre d'entr'eux qui, je ne sçai com-
ment,

S'étoient rencontrés en voyage,

Disputoient sur leur agrément.

Chacun croyoit avoir l'art de plaire en partage ;

Croyoit l'avoir éminemment ;

Car par tout, comme on fait, l'amour propre
est d'usage ;

Et c'est le commun élément.

La dispute déjà s'échauffoit entr'eux quatre ;

Déjà l'Ondin faisoit le dédaigneux,

Le Silphe, le railleur ; le Gnome, le hargneux ;

Et l'ardent Salamandre étoit prêt à se battre.

Çà, dit le Silphe sans courroux,

Je sçai le vrai moyen de nous accorder tous.

Près des femmes allons faire essai de nos char-
mes ;

C'est à leurs yeux à nous juger.

Qui leur plaira le moins, rendra les armes

A qui saura le mieux les engager.

L'accord fait d'une voix commune ;

Trahie & prête à se percer le sein ;
 Touche messire Ardent. Il vous prend sa volée ;
 S'approche, dit qu'il aime, & d'abord, c'est
 en vain.

Il le redit encore. Cette fois on l'écoute ;

La troisième on le croit.

Voilà la tristesse en déroute ;

Elle fuit & fait place à l'amour qu'on reçoit.

De jour en jour cette flâme s'augmente ;

Le Salamandre aimé devient plus amoureux ;

Ses feux croissant toujours au cœur de son

Amante,

Font naître aussi de nouveaux feux ;

Tandis qu'Ondin déplaît par son indifférence ;

Silphe par sa légèreté,

Gnôme par sa stupidité ;

On garde celui-ci pourtant pour la dépense,

Sauf le droit d'infidélité.

Salamandre eut le prix, il l'avoit mérité ;

Puisque lui seul inspira la constance.

Qui sçait aimer, fait aimer à son tour ;

Le don de plaire & d'aimer est le même ;

Un cœur dont la flâme est extrême,

Est lui-même le Dieu d'Amour.

Morale d'Opera, dit un censeur sauvage ;

Il n'y faut qu'ajouter des sons.

Non, s'il vous plaît, ce ne sont point chan-
 sons ;

Ceci s'applique au mariage;
 Que l'époux soit amant, l'épouse sera sage.

S O N N E T S.

DE l'éternelle main j'admire les ouyrages :
 Dans ce vaste Univers tout l'exprime à nos
 yeux :

Les prodiges divers de la terre & des cieux
 Pour l'Etre tout-puissant reclament nos hom-
 mages.

Entre les feux du ciel , ces brillantes images ,
 Il s'est fait du Soleil un trône glorieux ,
 D'où ses decrets divins embrassant tous les lieux
 Répandent la rosée & forment les orages.

Il a peuplé les eaux , les campagnes , les airs.
 La neige , les glaçons , la foudre & les éclairs ,
 Tout reconnoît sa voix , tout suit sa loi suprême.

Chefs-d'œuvre que le monde renferme dans
 son sein ,

Vous annoncez à l'homme un pouvoir souve-
 rain ,

Et n'êtes rien ençor au prix de l'homme même.



Savans , qui prétendez , pour sonder la nature ,
 D'un œil audacieux , embrasser l'Univers ;

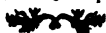
Qui pour en pénétrer les loix & la structure ;
Interrogez les cieus , & la terre , & les mers.

Vous, Doctes, nourris de fable & d'impossi-
re ,

Frivoles créateurs de phantômes divers ,
Et qui croyez paroître à la race future
Tels qu'Ampbion à Thèbe, ou qu'Orphée aux
Enfers.

Compilateurs zélés de l'histoire du monde ,
Qui voulez que sur tout chaque âge vous ré-
ponde ;
Qu'a produit jusqu'ici cette vaine fureur !

De cet amas de faits, de mots, & de systèmes,
Vous n'avez recueilli que l'orgueil & l'erreur.
Je vous méprise plus que les ignorans mêmes,



Dans les pleurs & les cris recevoir la naissance,
Pour être des besoins l'esclave malheureux ;
Sous les bizarres loix de maîtres rigoureux ,
Traîner dans la contrainte une imbécile en-
fance.

Avide de savoir , languir dans l'ignorance ;
De plaisirs fugitifs follement amoureux ,
N'en recueillir jamais qu'un ennui douloureux ;

Payer d'un long regret une courte esperance.

Voir avec la vieilleſſe arriver à grands pas,
Les maux avant-coureurs d'un funeſte trépas;
Longtems avant la mort en ſoutenir l'image.

Enfin en gémiſſant, mourir comme on eſt né.
N'eſt-ce que pour ſubir ce ſort infortuné,
Que le ciel auroit fait ſon plus parfait ouvrage?



Dans ce jour de vengeance où la nature entière,
Touchant avec frayeur à ſes derniers momens,
Verra des feux du Ciel ſ'éteindre la lumière,
Et du monde brifé crouler les fondemens.

La voix du Tout-puiſſant ranimant la pouſſiere,
Rafſemblera les morts du ſein des monumens;
Il ouvrira ce livre, effroyable matiere
D'inflexibles arrêts & d'affreux chatimens.

Et comment ſoutenir ce tribunal ſuprême,
Où devant les regards de la Juſtice même,
A peine le plus juſte eſt digne de faveur?

Tout m'y doit annoncer la rigueur de mon
Juge;

Mais j'y dois voir auſſi la Croix de mon Sau-
veur;

Et j'en fais aujourd'hui mon éternel refuge.



Disciples orgueilleux de subtiles écoles,
 Qui de l'œuvre de Dieu fondant l'obscurité;
 Mesurez sa puissance & notre liberté
 Sur vos dogmes douteux, érigés en symboles:

De l'Epouse de Christ écoutez les paroles.
 C'est à ses regards seuls que luit la vérité.
 Adorez & croyez avec simplicité;
 Craignez de la raison les réponses frivoles.

Le cœur humain est libre, & Dieu seul est
 puissant.
 L'homme coupable ou juste, ou résiste ou
 consent;
 Mais du souffle divin il ignore la trace.

Pourquoi multiplier des traités superflus?
 En la définissant attire-t-on la grace?
 Demandez-la sans cesse, & n'en disputez plus.



AVERTISSEMENT.

LEs Bouts-rimés revinrent à la mode il y a trente à quarante ans. On peut voir les *Mercur*es de l'Abbé BUCHET qui en sont pleins, & où l'on en trouve de très-heureux; il naît toujours du plaisir d'une grande difficulté surmontée. L'Abbé BUCHET étoit des amis de M. de la Motte, & il l'invita à remplir quelques-uns de ces Bouts-rimés. M. de la Motte le fit d'autant plus volontiers, qu'outre sa complaisance naturelle, personne n'eut jamais plus d'émulation que lui. De-là ses Ouvrages en toutes sortes de genre. Peut-être qu'il eut trop de cette émulation, & qu'elle le fit quelquefois sortir de la sphère de ses talens, quoique fort étendue; mais il en eut sans un vice qui y est presque toujours joint, sans envie. Combien d'autres ont de l'envie sans émulation.

M. de la Motte ne se contenta pas de remplir plusieurs des Rimes que d'autres avoient proposées; il en proposa lui-même, & en particulier les suivantes,

BOUTS-RIME'S.

Voilà
 Isabelle
 La
 Belle.
 Déjà
 Etincelle
 Sa
 Prunelle.
 Offre
 Coffre
 Plein.
 Pucelle
 Soudain
 Chancelle.

Ces Rimes ont ceci de singulier, que; comme on s'en est déjà aperçu sans doute, lûes de suite, elles forment un sens suivi, & voilà encore une assez grande difficulté vaincue. Méprisable victoire, dira-t-on! Et on aura raison en un sens. Cependant ce ne sont pas ceux qui auroient plus de droit de le dire, qui le diront le plus, & surtout plus dédaigneusement,

SONNETS

EN BOUTS-RIMÉS.

V Ent-on savoir les loix du
 Sonnet? les *voilà.*
 Il célèbre un héros, ou bien
 une *Isabelle.*
 Deux quatrains, deux Ter-
 cets; qu'on se repose *là;*
 Que le sujet soit un, que la
 rime soit *belle.*

 Il faut dès le début qu'il attrache *déjà,*
 Et que jusqu'à la fin le génie *étincelle.*
 Que tout y soit raison; jadis
 on s'en pas *sa;*
 Mais Phœbus la chérit ainsi
 que sa *prunelle.*

 Partout dans un beau choix que
 la nature s' *offre,*
 Que jamais un mot bas, tel
 que Cuisine ou *Coffre,*
 N'avilisse le vers majestueux & *plein.*

 Le Lecteur chaste y veut une
 Muse *pucelle;*
 Enfin qu'aux derniers vers bril-
 le un éclat *soudain;*

Sans ce vain jeu de mots où le
bon sens

chancelle;



Autre sur les mêmes Rimes.

AH dans quel danger vous voilà!
On vous tente, jeune Isabelle,
Fuyez; ne demeurez pas là;
L'or est ennemi d'une Belle;

Mais quoi! de ce métal, déjà
La soif en vos yeux étincelle;
Cette pudeur qui me blef sa,
Disparoit de votre prunelette;

De mon cœur vous refusez l'offre;
Mais dès qu'on vous présente un Coffre,
Et que vous l'imaginez plein,

Déjà vous n'êtes plus pucelle;
Car douter, vaut avec soudain
L'honneur tombe dès qu'il chancelle;

Autre sur les mêmes Rimes.

É N I G M E.

Pourriez-vous deviner l'É-
nigme que voilà:
J'honore

J'honore Jupiter ou bien quel-
qu'

Isabelle;

Le degré de l'amour se mesure
par

là;

On m'obtient d'autant plus
qu'on est & jeune &

belle;

Vous pourriez me nommer,
je me suis peint

déjà;

De syllabes j'en ai tout autant
qu'

étincelle;

J'enferme encore trois mots, en
me retranchant

Sa,

Pourvu qu'à part chacun frap-
pe votre

prunelle;

L'un d'eux dans la surprise ou
dans la douleur

s'offre;

Je dirai le second, ou du vuide
d'un

Coffre;

Ou d'un mets dégoutant, ou
d'un verre d'eau

plein;

Le troisième démontre. Ainsi
qu'une

Pucelle;

Seul il ne sert de rien. Mariez-
le ;

Soudain

Sur son utilité personne ne

chancelle;

SACRIFICE K

Autre sur les mêmes Rimes.

LA Motte avant le tems où
 son œil se *voilà,*
 Vit la Trape ; & bientôt sur
 cheval *isabelle,*
 Il revint, fit des vers qu'on mit
 en ami- *la.*
 Aux ~~satirique~~ traits c'étoit là
 donner *belle.*

Odes, puis Illiade, & par son
 art *déjà*
 Le feu du Chantre Grec n'est
 plus qu'une *étincelle.*
 Il eût plû, quand vivoit pere
 Emmanuel *sa;*
 Mais son vin aujourd'hui n'est
 que jus de *prunelle.*

Mais quels honneurs sont dûs
 aux Fables qu'il nous *offre ?*
 Près LA FONTAINE, HOUDAR
 n'est bon qu'à mettre au *Coffre,*
 Sombre planette auprès de la
 Lune en son *plein.*

Enfin a-t'il passé l'Auteur de la *Pucelle ?*

Eh comment en portez un ju-
gement *soudain?*
Entre de tels rivaux Phœbus
même *chancelle;*



Autre sur les mêmes Rimes.

SI vous me demandez qui
j'aime; lo *voilà.*
De ce divin objet le nom est *Isabelle;*
Elle compte d'ayeux mille ans
& par de- *là;*
C'est peu qu'être si noble, elle
est encore plus *belle.*

Sur son sein ravissant, globes
naissent *déjà;*
Aussi bien que ses yeux son es-
prit *étincelle;*
Elle grassaye un peu, pour cha
prononce *sa;*
Et sa bouche mignarde ôte
l'R à *prunelle;*

Il n'est point d'agrément que
sa personne n' *offre;*
Pour elle le Mogol voudrait
vuider son *Coffre,*
Kij

D'elle seule un Sultan croiroit
son sérail .

plein.

Mais pour peindre d'un trait la
charmante

Pucelle ,

Elle marche, elle parle, elle
rit, &

soudain

Succombent tous les coeurs ,
sans que le sien

chancelle.

Autre sur les mêmes rimes.

' HISTOIRE

D'un jeune homme arrivant à
Paris.

J' Ai voulu voir Paris , à la
fin m'y

voilà ;

Mais au diable la Ville & sur-
tout

Isabelle.

Eh pourquoi m'aviser de ce
voyage ?

là ?

J'entre à peine ; je suis acosté
par là

Belle !

Quelle fortune, dis-je ! Eh
 quoi ! je plais déjà ?
 On diroit quel l'Amour dans ses
 yeux étincelle.
 Elle suivit mes pas, me parla ;
 me pres sa ;
 Et surtout de son mieux joua
 de la prunelle.

De son Appartement la Belle
 me fit offre.
 Charmé de mon bonheur, j'y
 fais porter mon Coffre.
 Bientôt à mes dépens on m'y
 régale en plein.

J'en fors enfin, chassé par la
 fausse pucelle ;
 Et de-là chez Petit * je m'en
 allai soudain ;
 Reparer à crédit ma santé qui
 chancelle.



* Fameux Chirurgien.

LE SOUFLEUR.

E Ntre tous les secrets qu'en-
 feigne la *cabale* ,
 J'en cherche un qui mettroit
 l'Univers sous *tribut* .
 Qu'importe en le cherchant
 que tout mon or *s'exhale* ,
 Pourvu que ma ruine enfante
 mon *salut* .

 Après tous les détours du chi-
 mique *Dédale* ,
 Le grand œuvre paroît , on ar-
 rive à son *but* ;
 Le cuivre devient or ; un mo-
 ment *d'intervalle* ,
 In Ange lumineux transforme *Belzebuth* .

 Ce prodige est traité d'insensé *paradoxe* ;
 Salomon le tenoit plus sûr que *l'Equivoque* .
 J'ai pour un lot pareil pris mê-
 me *numero* .

 J'assiège la fortune & la prends
 à la *sape* ;
 J'aurai du premier coup le re-
 venu d'un *Pape* .
 Chaque jour à mon chiffre
 ajoutera *zero* .

Autre Sonnet sur les mêmes Rimes.

L E Christ est au tombeau,	<i>cabale.</i>
Deicide.	
Votre implacable envie exigea	<i>tribus ;</i>
ce	
Mais tandis que des Juifs le	<i>s'exhale ;</i>
vain orgueil	
Tremblez ! Tout mort qu'il est,	<i>salus.</i>
lui-même est son	
Le sépulchre pour nous est un	<i>Dedale ;</i>
étroit	
Lui seul en fait l'issue, & le	<i>bus.</i>
Ciel est son	
A peine de trois jours souffre-	<i>l'intervalle.</i>
r'il	
Ce Mort ressuscité terrasse	<i>Belzebus.</i>
Vous, Apôtres, allez prêcher ce	<i>paradoxe.</i>
Prêchez ; vous allez voir en	
moins d'un	<i>Equinoxe ;</i>
Des plus fermes croyans grossir	
le	<i>numero.</i>
L'Idole va tomber ; ce prodige	<i>sape.</i>
le	
L'Univers éclairé, réuni sous le	<i>Pape ;</i>
Va voir que jusques - là ses	
Dieux étoient	<i>zero.</i>

*Autre sur les mêmes Rimes & le même
sujet.*

Oui, oui, quoiqu'en ait
dit l'hébraïque *cabale,*
Le Messie à son pere a payé son *tribut.*
Sur la Croix immolé, sa vie
enfin *s'exhale ;*
L'Homme-Dieu de son sang
scelle notre *salut.*

I a Loi jusques à lui, n'est qu'un
sombre *Dédale,*
Lui seul en est le fil, & la fin &
le *but.*
Son regne a terminé le funeste *intervale,*
Où régnerent ces Dieux qu'en-
fanta *Belzébub.*

Tout cœur doit adorer ce divin *paradoxe.*
Juge du monde après le dernier *Equinoxe,*
Le Christ de ses Elus garde le *numero.*

Quel doute sur ce point
qu'Housteville ne *sape ?*
Croyons-en sur le reste, &
l'Eglise, & le *Pape ;*
Les vertus sans la foi ne seroient
que *zero.*

Autre sur les mêmes Rimes,

Auteurs du tems passé,
 l'érudite *cabale*
 Nous impose pour vous un
 injuste *tribut*;
 Faut-il que pour vous seul tout
 notre encens *s'exhale* ?
 Hors de ce oultre oultré n'est-il
 point de *salut* ?

L'esprit s'égare - t'il dans son
 son propre *Dédale*,
 Si l'Imitation n'est son unique *buc* ?
 Quoi ! de quelque mille ans le
 léger *intervale*,
 Nous auroit-il joué ce tour de *Belzébuth* ?

Et pourquoi se prêter à ce vain *paradoxe* ?
 Terre, arbres, animaux, Ciel,
 solstice, *Equinoxe*,
 Rien n'a changé, tout reste au
 même *numero*.

L'esprit est donc le seul que le
 préjugé *sape* ?
 De la Femme Docteur * qui
 veut trancher du *Pape*,
 Calculons les raisons; le total est *zéro*.

* Madame Dacier.

Autre sur les mêmes Rimes.

CHers Caffés, contre vous
 c'est à tort qu'on *cabale.*
 A la cérémonie on paye ailleurs *tribus ;*
 Partout la politesse en com-
 plimens *s'exhale,*
 Seuls de la liberté vous êtes le *salut.*

La conversation, agréable. *Dédale,*
 Y traite cent sujets sans métho-
 de & sans *bus.*
 Propos interrompu regne sans *intervale ;*
 L'un y parle de Dieu, l'autre
 de *Belzébut.*

A cette table éclôt le hardi *Paradoxe.*
 Là, l'exact Astronome expli-
 que *l'Equinoxe ;*
 Ici l'Agioteur parle de *numero.*

Point d'ouvrage d'esprit que le
 Censeur ne *sape,*
 Gazette, Edit du Roi, Bref
 ou Bulle du *Pape.*
 Tout fait passer le tems: pour le
 profit ? *astre.*



Autre Sonnet en Bouts-rimés.

L A femme, ceci soit	<i>proverbe ;</i>
Bride un Sage, comme un	<i>Oïson ;</i>
Il prend des desirs à	<i>foïson ,</i>
Qui croissent comme mauvaise	<i>herbe.</i>
Puis, plus louangeur que	<i>Malherbe ;</i>
Près de sa Belle sans	<i>cloïson ,</i>
Il se gorge du doux	<i>poïson</i>
Tant & tant, pour mettre un	<i>adverbe.</i>
Mieux lui vaudroit , vêtu d'un	<i>sac ,</i>
Conduire jour & nuit un	<i>Bac ;</i>
Tirer lui-même	<i>la Charue.</i>
S'il ne s'échauffoit qu'en	<i>Grillon ,</i>
Passé encore ; mais par sa	<i>bévue ,</i>
Il se brule en vrai	<i>Papillon.</i>

*SONNET en Bouts-rimés sur le Mariage du Roi.*

Imitation de l'Eglogue de Virgile, sur la naissance du fils de Pollion.

D E Virgile imitons la noble	<i>disparate ,</i>
En chantant le Dauphin qui	
naîtra dans un	<i>an.</i>

Il promet aux brebis des toisons d'*Ecarlate* ;
 Et du bonheur François c'est le vrai *Talisman*.

Il aura pour tribut mainte & mainte *Frégate* ,
 Des trésors du Perou , du Mogol , du *Persan*.
 Polimnie, entonnez la plus belle *Causase* ,
 Qui porte notre joye au bout de *l'Océan*.

En Orangers, Marie a changé nos *Carottes*.
 Aux Destins irrités elle met les *menottes* ;
 Et de l'herbe en froment va *brin*.
 changer chaque

Humains, applaudissez, peuple blanc, peuple *négre*.
 La paix bannit la guerre & la disette *maigre* ,
 Et Cérès fait un soc de l'armet *Membrin*.
 de



Vers con tre les Vers.

LEs Vers sont un art difficile ;

Mais c'est un travail puerile
 Dont la seule difficulté
 Usurpe sur l'esprit les droits de la beauté.
 Donnons un noble essor à l'aimable nature.
 Les Vers la tiennent en prison ;
 Et les rimes & la mesure
 Sont des chaînes pour la raison.

*La même Pièce en faveur des Vers , au
 moyen de quelques additions , par M.
 DE LA MOTTE lui-même.*

LEs Vers sont un art difficile,
 Fait pour plaire & pour émouvoir ;
 Mais c'est un travail puerile
 Que d'en décrier le pouvoir.
 Oh ! que j'ai pitié d'un faux sage ,
 Qui ne voit dans les Vers qu'un abus du langage
 Dont la seule difficulté ,
 Usurpe sur l'esprit les droits de la beauté !
 Donnons un noble essor à l'aimable nature.
 Pourquoi donc la gêner , dit-on ?
 Les Vers la tiennent en prison ;
 Et les rimes & la mesure
 Sont des chaînes pour la raison.
 Non ; quand elle obéit aux vrais fils d'Apollon ,
 Jamais de ses liens la raison ne murmure ;
 Sa chaîne même est sa parure.



*LETTRE mêlée de vers & de prose à M.
de VOLTAIRE, qui en avoit écrit une
pour Madame la Marquise de Ru-
pelmonde à M. le Cardinal du Bois.*

Vous écrivez pour RUPELMONDE;
Le Cardinal veut que je vous réponde;
Je vous cède le pas, & votre Dignité
L'emporte sur mon ministère.
De la beauté vous êtes Secrétaire;
Je ne le suis que de l'autorité.
Mais que vous dire pour son Emi-
nence ? Je ne sçai pas bien, à vous parler
franchement, jusqu'ou s'étend sa procu-
ration.

Irois-je dire à votre Pellerine,
Ce que je sens, & ce que j'imagine;
Que pour elle tout doit sentir.
Peut-être en le sentant lui-même
Ne voudroit-il pas consentir
Que j'allasse écrire qu'il l'aime.
Ils en ont bien par fois, ces Messieurs les Pré-
lats,

De l'amour qu'ils ne disent pas.

Laissons donc cet article à débattre
entr'eux.

Pour nous il n'en est pas de même;
Et mes vers là-dessus ne sont pas chancelans.

Je suis assuré qu'il vous aime ;
Et j'en réponds sur vos talens.

Il m'aime bien , moi qui vous parle.
Pourriez-vous après cela douter de son affection. Au reste vous ambitionnez d'avoir avec lui cet hiver quelques conversations agréables ; mais quoique cela fût fort de son goût , vous pourriez bien n'avoir point satisfaction ; & à moins que vous ne foyez chargé de quelque négociation importante , & qu'il ne s'agisse d'affermir la paix de l'Europe , ou la paix de l'Eglise , je ne vous conseille point de compter sur beaucoup de momens.

On obtient audience aussi-tôt qu'elle importe

A l'Etat , au Gouvernement ;

Mais l'esprit qui ne vient que pour l'amusement,

Se morfond souvent à la porte.



*FRAGMENT d'une Scène entre un
Amant & une Amante.*

L'AMANT.

P Ar ce feu vif & doux qui sort de tes beaux
yeux ,

Tu peux bien plus sur moi que les Rois & les
Dieux.

Leurs loix ne me font rien près d'un mot de ta
bouche.

Je fais mes biens, mes maux de tout ce qui te
touche.

Je me plais dans tes fers ; je ne suis que tes pas ;
Ma vie est de te voir ; je meurs où tu n'es pas.

Non, mon cœur sans ce bien, ne veut ni ne
peut vivre.

Loin de toi nuit & jour aux larmes je me livre ;
Et si je n'ai ta foi pour le prix de mon cœur,
Tous les traits de la mort ne me font point de
peur.

L' A M A N T E.

C'en est fait, je me rends, & mon choix suit le
vôtre.

Je sens que nos deux cœurs sont trop faits l'un
pour l'autre :

Si vos vœux sont pour moi, tous les miens sont
pour vous ;

Je vous aime & vous plais ; est-il un sort plus
doux ?

Que ce jour un saint nœud l'un à l'autre nous
lie ;

Ce jour sera pour moi le plus beau de ma vie.

UN MAGISTRAT

Sur sa convalescence,

L Injustice & la perfidie
Ont bien fêté ta maladie;
Mais l'innocence & l'équité
Fêtent aujourd'hui ta santé.

Placet au même.

Ministre de Thémis que la sagesse éclaire,
De ses sacrés Arrêts sage dépositaire,
Je cherchois pour ta fête un bouquet à t'offrir.
Thémis m'a dit, quel bouquet veux-tu faire ?
Et n'en est-ce pas un pour lui que ton affaire ?
Des opprimés à secourir ?



ÉPIGRAMME.

Certain Prédicateur est si distrait, dit-on,
Que quelquefois il se dépêche
D'envoyer retenir une place au Sermon,
Sans songer que c'est lui qui prêche.

Autre.

Lest ennemi des façons;
En voici la raison, soit dit sans calomnie;

C'est que, si l'on en croit les plus communs
suspçons,
Il fut fait sans cérémonie.



Vers d'un Fils à son Pere.

JE ne vais point parler d'une nouvelle ardeur;
Depuis le jour que je respire,
La Nature au fond de mon cœur
A mis les sentimens que je vais vous écrire.
Vous m'êtes le plus cher & le plus grand des
biens;
A vous plaire, à vous voir, je borne mon envie.
Il n'est point de respects plus ardens que les
miens;
Et j'ai moins d'amour pour la vie
Que pour celui dont je la tiens.



DISTIQUE.

LE vrai de l'avenir se lit dans les Prophetes;
Et le faux du passé se voit dans les Poëtes.



RONDEAU IRREGULIER.

Sur le Trône ou dans les Chaumières,
Dans les âmes basses ou fières,

L'Amour trouve toujours accès;
 J'ai moi-même senti ses traits;
 Et c'est à quoi je ne m'attendois guères.
 De mon cœur cependant il a fait son Palais;
 Il y préside en cent manieres,
 Comme les Rois font à peu près
 Sur le Trône.
 J'ai cet amour pour un corps plein d'attraits,
 Pour un esprit plein de lumieres.
 Vous pouvez bien, Iris, vous connoître à ces
 traits;
 Et pour vous en donner assurances entieres,
 Que ne puis-je vous mentre, au gré de mes sou-
 haits,
 Sur le Trône!



EPIGRAMME.

EN grondant contre Iris, de parole en pa-
 role,
 Je la grondai fort, & je fus
 Jusques à la traiter de folle.
 Fou, toi-même, dit-elle, &, ma foi, je la crus.



Autre.

DAns le premier âge des hommes
 L'or ne servoit à rien encor;

Mais il tient lieu de tout dans le siècle où nous
sommes.

Lequel des deux doit-on nommer le siècle
d'Or?



CHANSON.

MOn cœur se doit aux feux d'une Ber-
gere aimable ,

Et je le sens ravir par une autre beauté.

Ah ! Que je me sens agité !

Amour , tu me vas rendre ingrat ou misérable.

Au lieu des maux que je prévois ,

Que mon bonheur seroit extrême ;

Si l'amour qu'on a pour moi ,

Etoit dans le cœur que j'aime !



Autre.

IL faut aimer tant qu'on a de beaux jours ;
Et n'aimer plus quand le bel âge cesse.

Sans la jeunesse est-il d'heureux amours ?

Et sans amour à quoi sert la jeunesse ?

Si le plaisir fuit un cœur amoureux ,

On ne sauroit trop éviter de l'être ;

Mais fil' Amour fait rendre un cœur heureux ,

Ce n'est jamais trop tôt qu'il en est maître.

Quand de l'Amour on s'est trop défendu ;
 Pour le fléchir il en faut beaucoup prendre.
 Pour réparer le tems qu'on a perdu ,
 On ne sauroit bruler d'un feu trop tendre.



LES DEUX MORTS.

O N meurt deux fois en ce bas monde
 La première, en perdant les faveurs de Venus ;
 Peu m'importe de la seconde ;
 C'est un bien quand on n'aime plus.



*VERS à mettre en Musique pour le
 Roi.*

T Rompettes, prêtez-nous tout l'éclat de
 vos sons ;
 Flutes, de vos accords prêtez-nous la tendresse ;
 Musettes, mêlez-y la champêtre allégresse ;
 Que le Cor même anime nos chansons.
 Dans ce jour mémorable,
 Faisons cent & cent fois dire à l'Echo charmé,
 Vive le Roi le plus aimable,
 Vive le Roi le plus aimé.



Différence des Amans & des Epoux;

CHANSON.

Chantons les amours de Jeanne,
 Chantons les amours de Jean,
 Rien n'est si charmant que Jeanne;
 Rien n'est si charmant que Jean.

Jean aime Jeanne,

Jeanne aime Jean.

Joli, joli Jean aime Jeanne,

Jeanne, Jeanne aime Jean.



Jean ne fait rien que pour Jeanne;

Et Jeanne fait tout pour Jean;

Jean aime tout avec Jeanne,

Jeanne n'aime rien sans Jean.

Jean &c.



On n'a qu'à chagriner Jeanne,

Si l'on veut voir pleurer Jean.

Si l'on veut voir rire Jeanne,

On n'a qu'à divertir Jean,

Jean &c.



Jean met la table avec Jeanne;

Jeanne s'y place avec Jean,

Et tout ce que touche Jeanne;

Aussitôt veut goûter Jean.

Jean &c.



De sa main l'aimable Jeanne ,
Remplit le verre de Jean ;
Toujours la tasse de Jeanne ,
S'emplit de la main de Jean.

Jean &c.



Quand vous voyez coucher Jeanne
Aussitôt se couche Jean.
Jean ne dort pas près de Jeanne ,
Jeanne veille auprès de Jean.

Jean &c.



Vous voyez se lever Jeanne ,
Sitôt que se leve Jean ,
Jean recherche toujours Jeanne ,
Jeanne trouve toujours Jean.

Jean &c.



Si toute maîtresse est Jeanne ,
Et si tout amant est Jean ;
La femme est une autre Jeanne ,
Et l'époux un autre Jean.

Jean &c.



Jean vient donc d'épouser Jeanne ,
Jeanne est la femme de Jean ,
Jean ne reconnoît plus Jeanne ;
Et Jeanne méconnoît Jean.

Jean fuit de Jeanne ;

Jeanne de Jean.

Mari , mari , Jean fuit la femme Jeanne ;

Femme , femme , Jeanne fuit son mari Jean.



Tout ce qui revient à Jeanne ;

Est sûr de déplaire à Jean.

Quand vous verrez rire Jeanne ;

Vous entendrez gronder Jean.

Jean &c.



Le mets qui ragoute Jeanne ;

Souleve le cœur à Jean ;

Le lit où va coucher Jeanne ,

Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean &c.



Jean ne peut vivre avec Jeanne ;

Jeanne se meurt avec Jean ;

Jean prie Dieu de prendre Jeanne ;

Jeanne au Diable donne Jean.

Jean &c.



Le jour qu'expirera Jeanne ;

Sera le beau jour de Jean ;

On ne verra danser Jeanne .

Que sur la fosse de Jean ,

Jean &c.



Autre.

Autre.

Oue chacun boive à ce qu'il aime ;
 Rions , chantons & buvons bien.
 Pour moi , je bois au bon vin même,
 Voilà mon couplet. Dis le tien.



Je ne bois qu'à mon Isabelle ;
 Sans qui je ne puis aimer rien ;
 Le bon vin ne l'est pas sans elle ;
 Voilà mon couplet. Dis le tien.



Célébrons mon épouse Hortense ;
 Malgré le conjugal lien.
 Amis , je bois à son absence ;
 Voilà mon couplet. Dis le tien.



Je ne m'enivre qu'à la gloire
 De Cloris qui fait tout mon bien ;
 C'est d'elle que j'appris à boire,
 Voilà mon couplet. Dis le tien.



C'est à ma dernière maîtresse ;
 Je ne la rappelle pas bien ;
 Je n'en choisis que dans l'ivresse ;
 Voilà mon couplet. Dis le tien.



Tircis m'a prouvé sa tendresse ;

Avec lui, s'il m'aime si bien ;
Je dois craindre plus d'une yvette.
Voilà mon couplet. Dis le tien.



Pour moi, dans cette douce guerre,
L'amî du bon vin est le mien.
Je bois à qui remplit mon verre.
Voilà mon couplet. Dis le tien.



CH AN S O N

Faite aux Eaux de Forges.

ON dit qu'il arrive ici
Grande compagnie,
Qui vaut mieux que celle-ci,
Et bien mieux choisie.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.



Un Abbé qui n'aime rien
Que le Séminaire ;
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son Breviaire.
Va-t'en voir, &c.



Un Magistrat curieux
De Jurisprudence,

Et qui, devant deux beaux yeux ;
Tient bien la balance.

Va-t'en voir, &c.



Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.

Va-t'en voir, &c.



Une femme & son époux,
Couple bien fidelle ;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle.

Va-t'en voir, &c.



Un Chanoine dégouté
Du bon jus d'Octobre ;
Un Poète sans vanité,
Un Musicien sobre.

Va-t'en voir, &c.



Un Breton qui ne boit point ;
Un Gascon tout bête ;
Un Normand franc de tout point ;
Un Picard sans tête.

Va-t'en voir, &c.



Une femme que le tems
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie.

Va-t'en voir, &c.

Une Belle qui cherchant
Compagne fidelle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle.

Va-t'en voir, &c.

Un savant Prédicateur,
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur,
Et craint qu'on le loue.

Va-t'en voir, &c.

Une None de Longchamps,
Belle comme Astrée,
Qui brule en courant les champs,
D'être recloîtrée.

Va-t'en voir, &c.

Un Medecin sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'envoie point aux Eaux,
Et guérit lui-même.

Va-t'en voir, &c.

Et pour bénédiction ;
 Il nous vient un Moine
 Fort dans la tentation ,
 Comme saint Antoine :
 Va-t'en voir s'ils viennent , Jean ;
 Va-t'en voir s'ils viennent ,



REMERCIEMENT

*A Monsieur * **

L Es bienfaits pour mon cœur sont de sacrés
 liens ,

N ** , & ma reconnoissance
 S'affligeoit de mon impuissance ;

A me bien acquitter des tiens.

Quoi, m'a dit Apollon, quoi, n'es-tu plus
 Poète ?

Crois-tu que les beaux vers ne puissent le
 flatter ?

Va remonter ta Lyre assez longtems muette ;

Compte sur moi , tu n'as qu'à le chanter.

Et bien, osons encor lutter contre Malherbe.

Généreux Bienfaiteur, pour l'honneur de ton
 nom ,

Je te promets l'Ode la plus superbe ;

J'en ai parole d'Apollon.

Sa parole, il est vrai, moins sûre que la tienne ,

N'entraîne pas toujours l'effet.

Lüj

Je doute encor que l'Ode vienne
 Aussi belle qu'il la promet.
 En attendant du moins que je monte ma Lyre,
 Et que le Dieu seconde mon effort,
 Reçois ces vers, fruits du premier transport;
 Mon cœur n'a pas voulu, quoique je puisse
 dire,
 Attendre qu'Apollon l'inspire.



ECLIPSE DE SOLEIL

S O N N E T.

LE Pere des saisons sur un char de lumiere,
 Rassemblant tout l'éclat de l'immortelle Cour,
 Fournissoit dans les Cieux sa brillante carriere;
 Ses chevaux hennissant, souffloient au loin le
 jour.



Quand tout à coup des mois l'inégale cour-
 riere,

Veut obscurcir sa gloire & regner à son tour.
 Entre Phœbus & nous se plaçant toute entière,
 Elle couvre d'horreur le terrestre séjour.



Les Enfers ne sont pas plus tristes & plus som-
 bres;

Les Mortels effrayés se parurent des Ombres;
 Le voile de la nuit se déploya dans l'air.

Alors pour dissiper ces funebres allarmes ;
 Iris de ses beaux yeux étala tous les charmes ;
 Qui croira le prodige ? On n'en vit pas plus
 clair.



O D E

*Sur la mort de Monseigneur le Dauphin,
 Fils de Louis XIV.*

F Rance, pleure à jamais les malheurs que
 la Parque

A répandus sur nous ;

La cruelle, en frappant le Fils de son Monarque,
 Vient de nous frapper tous.



Au midi de ses ans la tombe le renferme ;

Ciel, souverain Pouvoir,

Pourquoi de ses beaux jours as-tu hâté le
 terme

Qu'éloignoit notre espoir ?



Mais pardonne du moins la plainte & le murmure
 mure

A nos cœurs abbatus.

Trop pardonnable excès ! C'est l'amour qui
 mesure

Nos pleurs à ses vertus.



Louis, c'est donc en vain que son ame attendrie
 T'appelle à son secours ;
 Que plus Pere que Roi, tu veilles à sa vie ,
 Au péril de tes jours.

Ton Fils meurt ; tu gémis ; de sa mort , de tes
 larmes

Tout se sent émouvoir ;
 Et de l'auguste cœur dont il faisoit les charmes ,
 Il fait le désespoir.

Mais la douleur du peuple est-elle moins amere ?
 Que de cris ! Que de pleurs !
 Prince , dit-il , en toi nous admirions ton pere ;
 Tu nous aimois ; tu meurs !

Nous n'avons dans nos maux que le triste re-
 mede

De louer ses vertus ;
 Un douloureux silence à nos plaisirs succede ,
 Et le loue encor plus.

O Ciel ! Par son bonheur remplis notre espé-
 rance.

Qu'assis entre les tiens ,
 Il aille de tes dons puiser la récompense
 Dans la source des biens.

DISCOURS

*Prononcé Par M. DUFRESNE, avant la
premiere représentation de l'Œdipe
de M. DE LA MOTTE en 1726.*

MESSIEURS,

L'Auteur m'a chargé d'une fonction dont il voudroit que l'usage lui permît de s'acquitter lui-même. Il lui importe de vous prévenir sur la hardiesse qu'il a eue de retoucher un sujet déjà traité par le grand Corneille. Il vous supplie de ne le pas soupçonner d'une présomption également odieuse & ridicule. Le seul nom de ce sublime génie, le maître éternel de tous les Poëtes tragiques, réprimerait dans le plus vain des hommes la folle ambition de l'égaliser. Votre admiration lui est acquise à jamais ; vous n'avez pas laissé cependant d'accorder vos suffrages à l'Auteur d'un second Œdipe, * & dont en effet les talens méritoient bien votre accueil. Croyez donc, Messieurs, (c'est une justice que l'Au-

* M. de Voltaire.

teur vous demande) croyez qu'il n'a pas travaillé dans la pensée de faire mieux que les autres. Quelques lueurs de nouveauté ont frappé par hasard son imagination. Il s'y est laissé entraîner dans l'espérance de vous plaire par le nouveau tour ce qui se présentoit à lui ; espérance qui est toujours vive dans la chaleur des premières idées , mais qui diminue bientôt à mesure qu'on exécute , & qui disparaît presque toute entière au moment qu'on est prêt de subir votre jugement. Voilà , Messieurs , l'état où se trouve présentement l'Auteur ; il ne sçauroit plus croire qu'il y ait dans toute sa Tragedie un seul endroit digne de vous. Si malheureusement sa crainte l'éclairoit mieux là-dessus que n'avoit fait son espérance , il espere encore éprouver de l'indulgence jusques dans votre censure , & il vous en sera aussi obligé qu'il seroit charmé de vos suffrages si , contre son attente , il vous en paroïssoit digne , du moins en quelques endroits.

Pour nous , Messieurs , nous avons à vous prévenir sur la nécessité où nous avons été de donner le rôle de deux jeunes Princes à deux de nos Demeiselles *

C'est une licence que vous avez déjà approuvée dans quelques Tragédies , & dans Athalie même. Nous vous prions , moins pour notre intérêt que pour votre propre plaisir , de ne songer qu'aux personnages.

COMPLIMENT.

Pour la clôture du Théâtre de la Comédie Française , prononcé par M. DE LA THORILLIERE , pere , qui faisoit les rôles de Valet.

MESSIEURS,

Vous n'attendez pas sans doute que je prenne bien juste le ton d'une harangue. Accoutumé depuis si longtems à tâcher de vous amuser & de vous réjouir , je sens que le sérieux me résiste ; & si je ne soutiens pas bien mon personnage d'Orateur , vous êtes obligés en conscience de me le pardonner. J'ai cependant la meilleure volonté du monde. C'est très-sé-

^{**} Mesdemoiselles. Labat & de Seigne font les rôles d'Ethéocle & de Polinice.

rieusement & avec les sentimens les plus vifs de reconnoissance, que je viens au nom de mes camarades & au mien, vous remercier de l'indulgence & de l'approbation que vous nous avez témoignées durant la dernière partie de cette année : Je dis, Messieurs, (& ceci est un vrai tour de harangue,) Je dis durant la dernière partie de cette année ; car franchement nous n'avons pas été trop contents de vous durant les six premiers mois. Il sembloit même que le goût du Théâtre fût presque éteint. Ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ne vous y attiroient ; & nous faisons plus de créanciers, que nous n'attirions de spectateurs : mais pour comble de disgrâce, ces spectateurs si clairsemés s'imaginoient que nous nous négligions. Ils s'en prenoient à nous de ce qu'ils ne pouvoient ni pleurer, ni rire à nos Pièces ; & ils ne songeoient pas que c'étoit leur faute d'être en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient ni nous échauffer, ni s'échauffer eux-mêmes. Oublions tout cela, Messieurs, vous avez trop bien réparé votre désertion : l'abondance ramenée dans l'Etat *, a ranimé le goût des spectacles ; on est revenu en foule à nos Re-

* C'étoit le tems du fameux système ;

présentations ; on a admiré plus que jamais les anciennes beautés ; on n'a point chicané les nouvelles ; l'affluence , en un mot , ne s'est point démentie ; & il semble que le Public & nous , nous soyons désormais inséparables. De grace , Messieurs , maintenons cette heureuse correspondance. De votre part , il ne nous faut que de l'indulgence & de l'assiduité ; & de la nôtre , nous nous engageons par un traité solennel à ne négliger ni soins ni efforts pour mériter de vous plaire. Nous ne croirons jamais en avoir assez fait pour contenter votre goût ; & nous ne prendrons même votre approbation la plus déclarée que pour un engagement à mieux faire.

Un Singe avec cent tours de passe passe,
Laissoit languir deux ou trois regardans :
Dès que la foule accourut sur la place ,
Les mêmes tours devinrent tous plaisans.
Pour vous , Messieurs , ma Fable est-elle
obscuré ?

Lure, lure ,
La Troupe vous l'expliquera ,
Larira.

Autre pour les Comédiens François.

JE suis encore chargé de l'honneur de vous parler au nom de mes Camarades. Je viens vous supplier pour eux de nous continuer vos bontés , & cette indulgence dont nous vous avons remercié tant de fois.

Quant à votre assiduité, Messieurs, c'est à nous à tâcher de la mériter par nos efforts, & en faisant plus que jamais notre unique affaire de vos plaisirs. Nous nous le proposons bien , Messieurs ; il ne nous suffirapas de représenter avec l'attention la plus scrupuleuse ces chefs-d'œuvres qui font l'honneur de la scène, & qui par leur perfection suppléent depuis si longtemps à l'agrément de la nouveauté. Nous sçavons aussi que l'agrément de la nouveauté supplée quelquefois à la perfection ; & que , même médiocre , elle attire quelquefois plus que le meilleur , répété trop souvent & trop de fois admiré.

Dans l'impatience de satisfaire votre curiosité , nous nous hâterons d'exposer à votre jugement les Ouvrages qu'on voudra bien nous confier ; & quand nous

n'aurons pas le bonheur du succès , nous aurons du moins la consolation de n'avoir ménagé ni nos soins , ni nos veilles pour y parvenir.

Au défaut des nouveautés , Messieurs, nous rechercherons entre les anciennes Pièces , celles qui vous ont plu davantage , & nous espérons que la longue interruption , & le renouvellement de la plupart des Acteurs , renouvelleront en quelque sorte les Pièces mêmes.

Nous souhaitons qu'entre les nouveaux Acteurs qui vont briguer l'honneur de vos suffrages , il s'en trouve qui les enlèvent , ou qui promettent du moins assez pour vous intéresser à leurs progrès. Ceux d'entre nous que vous honorez de plus d'approbation , seroient ravis d'être effacés par de meilleurs , & quelque précieuse que doive leur être l'avantage de vous plaire , ils se consoleroient de devenir moins utiles à vos plaisirs , pourvu que ce fût par l'augmentation de vos plaisirs mêmes.

COMPLIMENT

D'Ouverture pour la Comédie Italienne, précédé d'un Dialogue.

ARLEQUIN & CATINE, sa fille.

A ARLEQUIN.
Allons, Mademoiselle, courage, il faut franchir le pas.

CATINE.

Quoi, vous voulez que je porte la parole à une Assemblée si respectable ! En vérité la Troupe a perdu l'esprit de m'avoir choisie pour une pareille fonction. Ai-je les talens qu'il faudroit ?

ARLEQUIN.

Bon, Mademoiselle, il est bien question de talens. Comptez-vous pour rien l'indulgence du Public ?

CATINE.

Au contraire je la compte pour tout. Mais encore n'en faut-il pas trop abuser ; & s'il ne s'agit que de l'indulgence du Public, que ne faites-vous le compliment vous-même ? Vous ne risquez rien : on vous passe jusqu'au galimatias.

ARLEQUIN.

Eh bien, Mademoiselle, on vous en

passera aussi. Quand vous tiendrez un peu de moi, il n'y aura pas grand mal ; cela fera honneur à ma femme.

CATINE.

Vous avez beau me rassurer. Je n'ai point de courage.

ARLEQUIN.

Oh vous y voilà pourtant ; il n'y a pas moyen de reculer. Je vous laisse.

Au Parterre.

Entre nous, Messieurs, un peu de bonté. Si elle vous ennuie, ne faites semblant de rien : chut.

Catine fait le Compliment.

Eh bien, Messieurs, puisqu'il le faut, je sens que je m'acquitte fort bien d'une partie de ce que je vous dois : je tremble, & cela seul vaut peut-être tous les discours qu'on vous fait en ces occasions.

Vous remercier de votre indulgence, pour ce que nous vous donnons de médiocre ; vous demander pardon de ce que nous vous donnons de mauvais ; vous promettre un redoublement de zèle & de nouveaux efforts pour vous plaire, voilà presque tout ce que nous avons à vous dire. Cela n'est pas nouveau : mais ce qui est toujours vrai, peut bien se répéter quelque fois. Si nous ne pouvons varier assez les

complimens, nous varions du moins les Orateurs, & les harangues tombées en quenouille, ont du moins le mérite de la nouveauté.

Vous ne vous attendez pas sans doute que je vous parle de théâtre, de comédie, de déclamation ; je n'y connois d'autre règle que celle de vous plaire ; je tâche de me former d'après vos murmures & vos applaudissemens. Voilà les vrais Maîtres des Auteurs & des Acteurs ; & il ne tient pas à vous que les uns & les autres n'arrivent à la perfection.

Pour moi, Messieurs, j'ose vous remercier en mon particulier de ce que je vous dois. Vous m'avez pris sous votre protection dès mon enfance : je béguyais encore, quand j'ai éprouvé vos premières bontés ; & je rougis de n'avoir point fait de plus grands progrès avec de pareils encouragemens.

Mais, Messieurs, continuez-moi votre indulgence. Peut-être à force de zèle, perfectionnerai-je de si foibles talens ; trop heureuse si je devenois digne un jour que vous voulussiez bien me reconnoître pour votre ouvrage.

Autre de Clôture , par la même.

MESSIEURS,

U Ne témérité heureuse en attire souvent une nouvelle ; mais malheureusement un premier succès n'en garantit pas un second.

Je crains , en vous remerciant aujourd'hui au nom de mes Camarades , de ne vous pas trouver aussi favorables que vous me l'avez été à l'ouverture du Théâtre. Vous crûtes sans doute devoir faire grace à mon âge ; mais peut-être exigez-vous aujourd'hui plus de progrès que je n'en ai pu faire. Soyez du moins convaincus, Messieurs , que ce n'est faute ni d'attention, ni de travail ; & que je serois déjà digne de vous, s'il suffisoit de ne pas perdre un moment pour le devenir.

Ainsi (je vous l'avoue franchement) j'ai eu recours aux conseils pour un emploi qui passe mes forces. Le respect que je vous dois, me défendoit de m'en fier à moi-même ; bien d'autres sont aussi prudents , qui ne sont pas aussi sincères.

Mais, Messieurs, quelques secours

que j'eusse reçûs, comment vous remercier dignement de toute l'approbation, permettez-moi de nommer ainsi l'indulgence dont vous nous avez honorés cette année ; vous avez reçu favorablement presque toutes nos nouveautés ; vous en avez dissimulé les défauts, pour ne paroître sensibles qu'aux endroits heureux ; vous avez fait éclatter vos suffrages ; & vous n'avez rien condamné que par votre silence. Continuez, Messieurs, j'ose vous le dire, pour votre propre intérêt ; & ne craignez point de gêner les Auteurs par trop de facilité ; c'est assez de votre silence pour les avertir de leurs fautes ; ils sont assez honteux de sentir qu'ils vous ennuiant ; un chagrin plus marqué les décourage, & vous prive de leurs progrès.

Il ne seroit pas juste de nous oublier nous-mêmes. J'ose vous demander la même indulgence pour les Acteurs, & surtout pour moi à qui elle est si nécessaire. Il faut que vous nous aidiez par vos bontés à vaincre cette timidité naturelle qui resserre les talens. Nous avons besoin de quelque confiance pour vous plaire ; sans cela, Messieurs, aurois-je osé entreprendre avec toute la foiblesse que mon

âge rend excusable, ces rôles que vous avez vûs si souvent dans leur perfection, & toujours embellis par les graces & les finesses d'une Actrice qui paroît plutôt devenir ce qu'elle représente, que l'imiter. *

Non, Messieurs, je n'oublierai jamais avec quelle bonté vous vous êtes prêtés à mes essais ; & que ne puis-je pour vos plaisirs & pour ma gloire, égaler un jour mes progrès à ma reconnoissance !

Autre commencement pour le Compliment précédent.

MESSIEURS,

L'Injustice des hommes qui gardent pour eux tous les honneurs, & qui ne laissent guères à notre sexe que ce qu'ils dédaignent, nous a privées longtems de l'honneur de vous haranguer. Ce Théâtre est le seul où les femmes se soient affranchies de cet usage tyrannique. Comme nous partageons avec ces Messieurs l'honneur de vous amuser, nous avons cru devoir aussi bien qu'eux, vous remercier de vos bontés : nous en avons même

Et Mademoiselle Silvia,

plus de raison. Vous nous pardonnez plus de fautes ; vous nous applaudissez plus volontiers ; & le Parterre François fait sentir la galanterie de la Nation , jusques dans l'indulgence qu'il a pour les Actrices. Personne ne l'a tant éprouvé que moi ; & à titre de reconnoissance , je pourrois prétendre à être l'Orateur perpétuel de la Troupe. Je fais pourtant que je n'ai aucun des talens qu'il faudroit pour m'en bien acquitter. Ainsi je vous l'avoue, &c. p. 259.

F I N

